

Table des matières

Résumé	iii
Abstract.....	iv
Tables des matières.....	v
Dédicace	vi
Remerciements	vii
1. Les méandres des ramilles	1
Septembre 1939	2
Octobre 1939	44
Avril 1940.....	59
Mai 1940.....	71
Épilogue – Août 1942.....	94
Réflexion sur les impacts de l'utilisation d'une focalisation interne dans les romans historiques.....	96
Introduction	96
2. Le roman historique.....	99
2.1 <i>Les méandres des ramilles</i> , un roman historique.....	99
2.2 Le réel objectif dans le roman historique.....	100
2.3 La subjectivité et la place de la fiction dans le roman historique	102
3. La focalisation interne	105
3.1 Définition de la focalisation interne.....	105
3.2 L'intériorité du personnage principal	106
3.3 La restriction de champ.....	109
3.3.1 Les choix nécessaires de l'auteur	112
3.3.2 Les trahisons nécessaires de l'auteur.....	115
3.4 La problématique de la focalisation interne dans le roman historique	117
Conclusion.....	120
Bibliographie	123

Dédicace

Je dédie ce mémoire à ma grand-mère maternelle, Denise Lefrançois. Pour son amour des mots et des livres. Pour les nombreux sacrifices qu'elle a faits pour sa famille. Pour la femme exceptionnelle qu'elle était.

Remerciements

Je tiens d'abord à remercier mon directeur de maîtrise, monsieur Neil Bissoondath, pour son soutien et ses commentaires toujours pertinents, tant pour mon projet de création que pour mon mémoire. Merci, Neil, d'enseigner avec autant de passion et de partager généreusement avec tes étudiants ton expérience d'écrivain. Tes conseils judicieux me serviront assurément dans mes futurs projets de création.

Je souhaite remercier particulièrement mes amis et lecteurs, Pascal Bonaldo et François Cadorette. Votre expertise et votre œil averti m'ont permis d'amener mon texte de création à un autre niveau, en plus de m'assurer que je n'avais pas commis de bévues historiques.

Finalement, je tiens à remercier ma famille et mes amis pour leur patience, leur compréhension et leurs encouragements. Je suis sincèrement désolée d'avoir dû troquer des moments précieux auprès de vous avec une épopée devant mon ordinateur. Votre soutien indéfectible m'a été d'une aide inestimable.

1. Les méandres des ramilles

« L'existence n'est pas ce qui s'est passé,
l'existence est le champ des possibilités humaines,
tout ce que l'homme peut devenir,
tout ce dont il est capable. »

L'art du roman, Milan Kundera

Septembre 1939

Il est possible que je meure. Dans une semaine. Dans un mois. Dans un an.

Cette certitude de la vie de tout humain serait la seule qui s'imposerait à moi si j'étais ce militaire en tunique rouge qui passait de l'autre côté de la rue. Assise sur un banc de bois du Square Saint-Louis, je le regardais poursuivre son chemin comme s'il courait après sa vie. Je lui inventais un passé, une destination, des réflexions. Un avenir. Incertain. Je m'imaginai devenir minuscule. Si petite que je pourrais prendre place sur son épaule et le suivre partout où il allait. C'étaient mes moments de brèche dans le temps. De courts instants pendant lesquels je permettais à ma vie de respirer et observais celle des autres.

Le soleil était déjà à son zénith. Le vent chaud bruissait entre les feuilles des érables et faisait osciller mes cheveux. Il me berçait tranquillement vers mes soirées houleuses. Une légère sueur s'installa entre mes bas de soie et mes jambes. Je me permettais de rêver que j'habitais l'une de ces maisons victoriennes autour du square, le petit Paris canadien-français. Peut-être celle au toit rouge. Ou l'une de celles dont les toits à une lucarne se superposent, rappelant un groupe d'enfants qui se pressent les uns contre les autres à l'arrivée du marchand de glace.

Le lieutenant-colonel Paul Grenier, commandant du Régiment des Fusiliers Mont-Royal, arriva et s'assit à mes côtés comme il le faisait depuis quelques mois. C'était un homme imposant. Son nez droit et proéminent surplombait une moustache minutieusement taillée sous laquelle se dissimulaient de petites lèvres fines. Habituellement, il me parlait de la vie de ses hommes lorsque ces derniers passaient devant nous. Je lui racontais leur nuit. Mais aujourd'hui, le lieutenant-colonel avait un petit quelque chose de différent, presque imperceptible. Derrière sa cravate mal ajustée, le premier bouton de sa chemise était détaché. Un détail anodin pour qui ne connaît pas cet homme. Je scrutai son visage en quête de réponses. Sans bouger, il regardait en direction de mon bar, le *Poppydrille*. Tranquillement, ses mains se tournèrent vers le ciel et s'ouvrirent comme une fleur.

— Lieutenant-colonel, m'enquis-je au bout d'un moment, est-ce que tout va bien?

— La guerre, mademoiselle Clara.

Sa réponse me laissait perplexe. Nous étions en état d'alerte depuis quelques semaines déjà. C'était sur les couvertures de tous les journaux. Il dut lire mon incompréhension sur mon visage puisqu'il m'expliqua que, depuis quelques heures déjà, l'Allemagne envahissait la Pologne.

— Le conflit mondial est imminent... La France et l'Angleterre ne laisseront jamais passer ça, expliqua-t-il.

— Mais, la guerre n'est pas encore déclarée, non?

— J'ai reçu un appel cet après-midi du quartier général du district militaire de Montréal... Je dois préparer les hommes. Ce n'est plus un état d'alerte, le pays s'organise.

— Oh mon Dieu! échappai-je en couvrant ma bouche de ma main gantée.

— J'attendais cet appel, vous savez. Hitler ne pouvait pas acquérir autant de territoires et s'en contenter. C'est un insatisfait chronique; il en veut toujours plus! Depuis l'accord de Munich, on sent bien que l'Europe tremble devant lui. Quand il a réclamé le territoire allemand de la Pologne en avril dernier et qu'il a rencontré une résistance, il ne pouvait pas en rester là! Depuis des mois, je savais que le téléphone allait sonner et que j'allais recevoir des ordres. Mais j'espérais.

Ses mains se mirent à trembler. Il les frictionna un instant et ajouta :

— Vous savez, mademoiselle Sénécal, quand on raccroche le combiné, tous les souvenirs de la Grande Guerre refont surface d'un seul coup... On ne peut pas se préparer à ça.

Je sentais bien qu'il tentait de réprimer ses souvenirs, mais je les voyais défiler dans ses yeux. Le peu d'images qui nous étaient parvenues était horrible. Quelques journalistes avaient osé parler des barbelés, des visages défigurés, des tranchées remplies de cadavres... de l'odeur du sang et de la pourriture. Je me sentais infiniment impuissante devant cet homme. Pouvais-je seulement imaginer, de façon édulcorée, ce qu'il éprouvait en cet instant? Je n'avais que quatre ans à la fin de la Grande Guerre. Hormis ce que j'avais appris

par la suite dans les journaux, surtout des échos de la manifestation que les Montréalais avaient faite en 1917 pour dénoncer la Loi du Service militaire, je n'en gardais aucun souvenir. Mais j'étais certaine que si les grandes puissances se mêlaient au conflit, les prochaines années allaient être sombres.

— Venez, lui dis-je en lui tapotant la main. Je crois qu'un verre est de mise.

J'introduisis avec hâte la clef dans le loquet du *Poppydrille*. Un peu plus loin sur la rue Saint-Denis, le petit Julien prit place sur sa caisse de bois pour crier les nouvelles du jour. Habituellement, il tendait un bras dans les airs et tentait désespérément de vendre des journaux pour gagner quelques sous. Aujourd'hui, Julien était différent. Ses traits plus graves laissaient présager l'adulte qu'il deviendrait. Il ajusta avec attention sa vieille casquette gavroche, respira à pleins poumons et hissa son bras avec fierté. « La guerre! Hitler attaque. » Dès qu'il prononça ces mots, la foule se figea, comme hésitante. Non mécontent d'avoir autant d'attention, le petit Julien se regonfla la poitrine avant de crier à nouveau. Comme d'un commun accord, les gens se ruèrent vers lui en fouillant dans leur poche pour trouver des pièces de monnaie.

Tenant la porte ouverte grâce à mon bottillon, je laissai le lieutenant-colonel entrer. D'un pas lent et lourd, il se dirigea vers le comptoir, s'assit sur un tabouret. Ses bras pendaient le long de son corps. Je sortis deux verres dans lesquels je versai une double dose de rhum blanc sur des glaçons.

— Les règlements de la Police des liqueurs m'empêchent de vous servir quoi que ce soit d'alcoolisé avant l'ouverture... si on vous demande, Colonel, c'est de l'eau.

Il prit un des verres du bout des doigts et, d'une main tremblante, le porta à sa bouche. Je savais qu'aucune boisson, aussi alcoolisée qu'elle pouvait l'être, n'étancherait la soif de cet homme. Pendant que je lui préparais un grand café, je lui demandai ce qu'il allait faire.

— Selon les ordres, je dois recruter le plus d'hommes possible, les enrôler, les habiller, les entraîner, trouver un nouveau local pour accueillir tout le monde et changer l'eau en vin.

Je penchai la tête et grattai nerveusement le comptoir avec l'ongle de mon pouce.

— En combien de temps?

— Comme d'habitude..., grogna-t-il en levant les yeux au ciel. Pour hier!

— Oh! Vous allez y arriver, colonel. À ce que j'ai entendu, ce ne serait pas la première fois que les Fusiliers feraient des miracles!

Il s'emporta soudainement.

— Le problème, tonna-t-il, c'est que ces ordres ne me viennent avec aucune promesse de financement. Nous sommes à court de tout : armes, munitions, canons, mortiers, véhicules et appareils de transmission. Et je ne parle pas des uniformes! Je ne peux plus habiller les recrues depuis un bout de temps. Les uniformes des plus anciens ont des trous! Comment voulez-vous que j'entraîne qui que ce soit les poches vides? Tout ça à cause des politiailleries d'un gouvernement qui s'entête depuis des années à ne pas investir dans son armée pour gagner quelques votes!

Le lieutenant-colonel ne m'avait pas habituée à ce genre de discussion. Pour la toute première fois, il exprimait haut et fort son mécontentement envers le gouvernement. Et pour la toute première fois, nous étions d'accord. Ça me rendait mal à l'aise.

— Mais, si j'ai bien compris, repris-je d'une voix douce en déposant un café fumant devant lui, le gouvernement canadien n'a pas encore déclaré la guerre. Ils veulent simplement se préparer au pire, non?

— Nous savons tous les deux que c'est inévitable, mademoiselle Sénécal!

Je grimaçai. Je ne pouvais nier qu'il avait raison.

— Et vos hommes, qu'en disent-ils?

— Je ne leur ai rien dit encore, soupira-t-il. Ce sont des miliciens, pas des réguliers. Mes gars travaillent dans des usines, des manufactures, des bureaux, des hôpitaux. L'armée n'est pas leur quotidien. Certains ne pourront même pas quitter leur travail! Et s'ils le

peuvent, je n'ai pratiquement rien qui leur permettra de s'entraîner avant de les envoyer sur le front.

Ses doigts tapotèrent nerveusement sur le comptoir.

— J'ai confiance en eux, vous savez, ajouta-t-il en appuyant ses paroles par des gestes. Je les connais bien, c'est moi qui les ai recrutés. Et je ne prends pas n'importe qui! Ce sont de vrais Fusiliers qui feront honneur au pays. Ils vont se porter volontaire pour aller en Europe, sans même qu'on leur demande! Et une fois là-bas... disons seulement que je ne voudrais pas être l'Allemand qui leur fera face. Mais je refuse de les envoyer au front sans qu'ils ne soient bien préparés! Je ne pourrai pas regarder un homme dans les yeux et lui demander de s'enrôler pour défendre un pays qui ne met pas tout en place pour lui éviter la tombe.

— Alors, ne le faites pas.

— Je ne suis pas un lâche, mademoiselle, s'offusqua-t-il. Jamais je ne démissionnerai!

— Je ne parlais pas de démission, colonel, mais de solution. Vous avez besoin d'argent? Organisez une collecte de fonds! Le gouvernement n'est pas le seul à être riche dans ce pays. Si vous amassez assez d'argent, vous pourriez commander les uniformes et les munitions nécessaires à l'entraînement de vos hommes, non? Et vous pourrez les regarder dans les yeux lorsqu'ils partiront pour les vieux pays en sachant que vous avez tout fait pour leur donner une vraie chance de survivre.

Son abattement se transforma en résignation.

— Mais, pour l'instant, continuai-je, vous ne pouvez pas tout faire en même temps. Qu'est-ce qui est le plus urgent?

— Rassembler mes officiers et les mettre au courant de la situation. Établir un plan d'action et leur déléguer des tâches pour que nous puissions atteindre les objectifs le plus rapidement possible.

— Bien. Ne faites que ça. Le reste viendra.

— Vous avez raison, soupira-t-il. Merci, mademoiselle Sénécal. Je... je ne sais pas pourquoi je vous ai parlé de tout ça.

— Parce que vous ne pouvez pas être un héros tous les jours, Lieutenant-colonel... lui dis-je en posant ma main sur son avant-bras, un sourire au coin des lèvres. Gardez ça pour le front.

Il esquaissa un faible sourire, l'air de dire qu'il comprenait ma boutade, et vida son café d'une traite.

— Pouvez-vous me promettre de ne parler à personne de notre petite conversation? Ce ne serait pas bon pour les hommes s'ils savaient que leur commandant avait eu un moment de... disons, questionnement.

— Je serais une bien mauvaise tenancière si je le faisais.

Sur ces mots, le colonel se leva et se dirigea vers la sortie. Il croisa Marielle, ma serveuse, dans l'entrée. Ils échangèrent quelques mots. Le colonel me fit un signe de la tête avant de disparaître dans la jungle de la rue Saint-Denis. Marielle prit le balai et alla nettoyer la devanture du bar.

Accoudée au comptoir, je ne pouvais m'empêcher de penser aux raisons qui amenaient les hommes dans le manège militaire de l'avenue des Pins. Quelques-uns d'entre eux étaient des clients réguliers qui venaient après leur entraînement. Il m'arrivait d'écouter leurs conversations. Les raisons étaient multiples : l'exemple d'un membre de la famille ou d'un ami, le besoin de faire compétition au voisin, l'envie de redonner à la communauté, le prestige de l'uniforme rouge. Des centaines de raisons. Des centaines d'inscriptions.

Cinq jours auparavant, le colonel avait convoqué ses hommes au régiment afin de déclencher l'état d'alerte. Mes clients, militaires comme civils, ne parlaient que de ça. Une centaine d'hommes tenaient le fort jour et nuit au régiment afin d'être prêts à toute éventualité. Je ne m'en plaignais pas trop, car depuis, ma clientèle avait augmenté. C'était des soldats ou des caporaux pour la plupart, puisque les officiers et les sergents avaient leur mess au régiment. Il arrivait tout de même que des plus gradés viennent en petit groupe avec leur compagne. Tous semblaient heureux. Les rires fusaient de partout, de même que

les éclats de voix. Le bar paraissait plus vivant que jamais. Toutefois, en observant attentivement, on voyait flotter dans l'air une sorte de fébrilité ou de frénésie provoquée par l'état d'ivresse avancé des hommes. Comme si le seul moyen pour eux de combattre l'angoisse était de l'enivrer. Mais plus les verres s'empilaient, plus ils s'agitaient, et plus l'air s'électrifiait. C'est alors qu'on pouvait les voir tels qu'ils étaient vraiment. Des enfants. Tétanisés d'effroi.

J'en étais à laver les verres du doux alcool consommé la veille. Introduisant ma main jusqu'au fond des entrailles de ce qui pouvait encore consoler ces hommes. Empilant dans les étagères ces contenants de vie. J'essayais d'ignorer les curieux qui venaient flâner à ma porte en attendant l'ouverture du *Poppydrille*. Les tintements du cristal répondaient aux notes plaintives de l'Opus 33 n° 2 en do majeur de Rachmaninov. Les sons graves m'emplissaient et résonnaient en moi. Je profitais de ce moment d'accalmie, les yeux fermés, sachant très bien que les clients n'étaient pas friands de ce genre musical.

Soudain, la porte d'entrée s'ouvrit dans un grand fracas.

— Alors, c'est vrai cette fois! s'étonna Marielle en déposant le balai dans le vestibule. On s'en va en guerre?

Avec ses boucles blondes et son visage rond, Marielle semblait ne jamais avoir quitté l'enfance. La vie était un jeu dont elle connaissait toutes les règles. Lorsqu'elle se déplaçait dans le bar, on ne pouvait pas vraiment dire qu'elle marchait. Elle sautillait presque. En permanence. Je ne crois pas qu'elle savait que l'on pouvait mourir à la guerre.

— Rien n'est encore certain, répondis-je en haussant les épaules, mais tout l'indique.

J'essuyai des gouttes d'eau sur le comptoir. J'en connaissais à la perfection chaque nervure et chaque rainure dans le bois, seules témoins du temps passé derrière ce bar.

L'heure de l'ouverture arriva. Les habitués prirent place le long des murs, me faisant un signe de la main : « Comme d'habitude, ma belle Clara! ». Je reprenais les verres tout juste lavés, les remplissais tantôt de bière, tantôt de liqueur forte. Puis la foule abondait, ne me laissant que peu de temps pour réfléchir.

Les clients appréciaient Marielle. Partout où elle allait, l'ambiance devenait festive, légère. Elle émettait sa propre lumière. Et puis, elle préparait les *drinks* avec une exactitude légendaire.

— Regarde-moi ça, *darling*! s'exclama Marielle. Il y a plein d'officiers ce soir, et il y en a plus qu'un qui te dévore des yeux! Comment tu fais pour résister quand ils te courtisent?

— C'est facile! lui dis-je, l'air taquin. Je souris poliment et je leur dis *non merci*.

Je déambulais entre les tables comme une patineuse artistique, prenant les commandes et servant les clients. Peu de femmes célibataires fréquentaient le *Poppydrille*. Même si elles étaient d'habitude suspendues aux lèvres des hommes du rang, elles avaient compris il y a longtemps qu'on ne fait pas d'un militaire noyé dans l'alcool un bon mari. Celles qui passaient ma porte étaient des incultes des armes et du combat que l'on tentait d'impressionner ou encore des femmes désespérées qui allaient franchir ma porte le lendemain au bras d'un autre, espérant lui passer un anneau au doigt. Marielle était l'une des femmes les plus sensées dans ce bar, une alliée.

— Un stinger pour le soldat Gariépy! lui indiquai-je.

— D'la glace, du brandy et de la crème de menthe blanche! T'ajoutes des feuilles de menthe pour faire beau. Voilà pour le soldat, *darling*! me dit-elle en me faisant un clin d'œil.

— Marielle, tu sais que je retiens jamais tes recettes...

— Un jour, tu vas devoir le faire! Je resterai pas toujours ici, tu sais, chantonna-t-elle.

Elle avait comme ambition de devenir une grande actrice. Je le savais depuis le jour de son embauche, mais je n'y croyais pas vraiment. Comme je m'en allais, elle rajouta :

— Clara! Y'a un beau brun qui voudrait te dire quelques mots. Un caporal, je crois.

— J'ai pas le temps! Dis-lui merci! lui lançai-je en me retournant.

- Mais Clara!
- Oui? soupirai-je.
- Y dit qu'il va t'attendre jusqu'à fermeture s'y faut.
- J'espère qu'il est confortable alors!

La soirée avait été l'une des plus achalandées depuis des lustres. Le colonel était repassé pour me prévenir que son capitaine-adjutant avait convoqué ses officiers à une réunion extraordinaire. Pour me remercier de mon écoute et de mes conseils plus tôt en après-midi, il voulait inviter les hommes au *Poppydrille* après la rencontre afin de leur payer une tournée. Je n'avais pas su quoi répondre à cet homme si prévenant.

Je ressentais les affres de cette soirée mouvementée jusque dans mes reins. La fermeture arrivait, et les clients quittaient le bar par petits groupes, le lieutenant-colonel Grenier en tête de file. Certains, trop engloutis par l'alcool, restaient et commandaient d'autres consommations, malgré le *last call*.

Mon vieux *doorman* avait les traits du visage durs et ne parlait que très peu, contrairement à Marielle, qui elle, bavardait jusqu'à ce qu'elle ait trouvé quelque chose à dire. Comme d'habitude, il était adossé au muret près du comptoir, les bras croisés. Le menton renfoncé, il surveillait le déroulement de la soirée.

— Bastien, peux-tu t'occuper des clients qui ne veulent pas partir, s'il te plaît? dis-je en mettant une main sur son épaule.

Aussitôt, Bastien leva un de ses sourcils épais et hocha la tête. Il était très efficace dans son travail; je pouvais lui confier n'importe quelle tâche, sans la moindre inquiétude. Lorsqu'il eut reconduit le dernier client à la porte, je donnai congé à mes employés.

— Bonne nuit, *darling!* chantonna Marielle en me faisant un clin d'œil dont je ne compris pas la connivence. En guise de salutation, Bastien émit un grognement en hochant la tête. Marielle le tira alors par la manche jusqu'à l'extérieur.

— À demain! dis-je en ajustant le gramophone.

Je déposai mes mains à plat sur le comptoir. La mélodie de Rachmaninov libéra en moi les tensions dues à l'adrénaline d'une soirée lucrative. Mes doigts se mirent à pianoter doucement. En fermant les yeux, je me revis, enfant, à mon premier récital. Mes petits doigts tremblaient sur les immenses touches blanches et noires. Il y avait si longtemps que je n'avais pas joué.

Je n'osais regarder mon bar qui devait ressembler à un champ de bataille après les attaques dévastatrices de l'ennemi. J'avais demandé à Marielle de m'aider, mais elle avait prétexté devoir se lever tôt pour passer une audition le lendemain matin. Puisant en moi le courage de m'attaquer seule à ce désordre, je respirai profondément avant d'ouvrir les yeux. Je poussai un soupir devant les nombreux verres qui jonchaient les tables çà et là. Je m'affairais à les rassembler sur le comptoir quand quelque chose vint troubler ma quiétude. J'aperçus, dans le coin sombre à côté du piano, une silhouette immobile. L'homme se leva tranquillement et commença à ramasser les tables avoisinantes. Je l'observai en maltraitant un bout de chiffon, à la fois tiraillée par mon envie de fuir et soulagée d'avoir un peu d'aide pour ma besogne. Amusé par la réaction qu'il provoquait, l'homme ricana.

J'eus un mouvement de recul lorsque l'inconnu s'approcha de moi. N'osant plus avancer devant ma réaction, il déposa les quelques verres sur la table près de moi. Quand il releva la tête, un rayon de lumière empli de fumée de cigarette éclaira son visage parsemé de taches de rousseur. Ses cheveux brun foncé dévoilèrent de légers reflets roux.

— Capitaine Thomas Pelletier des Fusiliers Mont-Royal. Pour vous servir, ponctua-t-il en effectuant un salut avec son index et son majeur.

J'avais déjà vu cet homme parler avec Bastien devant le bar. Il ne venait pas souvent au *Poppydrille* et quand il venait, il ne passait jamais par moi pour commander à boire. Lorsqu'elle le voyait entrer, une Marielle rougissante sortait une eau minérale. Ils bavardaient un moment, puis le capitaine allait rejoindre ses amis. Cela avait aussi été le cas ce soir.

— On m'avait dit que vous étiez caporal, répondis-je.

— J’espère ne pas vous décevoir. Marielle ne se souvient jamais de mon grade.

Soulagée, j’esquissai un sourire. Les officiers du régiment étaient réputés pour être de parfaits gentlemen, mais je n’arrivais pas à me détendre complètement. Au bout d’un moment, je repris machinalement mes gestes en gardant une distance raisonnable entre lui et moi. Nous nettoyâmes le bar en silence. Après avoir amoncelé tous les verres sur le comptoir partiellement déverni, nous entreprîmes de les laver. L’eau brûlait mes mains désormais vieilles par leurs ridules. Le capitaine était si près de moi que je l’entendais respirer. Parfois, mes doigts brûlants effleuraient sa main fraîche et pendant ces si brefs instants, il me semblait que la lumière, pourtant tamisée, gagnait en intensité.

L’œuvre de Rachmaninov s’acheva alors que nous finîmes de ranger les verres à leur place habituelle. Dans la réverbération des dernières notes, je gagnai ma place sur le tabouret de bois annexé au comptoir, et il prit place en face de moi. Après une heure à le côtoyer, je posai enfin les yeux sur lui. Il me vrilla de son regard sombre et attendit. Je fronçai les sourcils en guise d’interrogation et vis naître sur son visage un sourire taquin.

— Merci de votre aide, capitaine.

Je me levai et lui servis à boire.

— J’espère qu’une eau minérale vous satisfera, dis-je en mettant un sous-verre devant lui avant d’y déposer sa consommation.

Il acquiesça et sourit. Pendant un bref instant, nous nous sommes observés sans rien dire. Puis, mon regard quitta le sien pour rejoindre une nouvelle rayure sur mon comptoir. Tout en me massant le cou, j’entrepris de la découvrir du bout de l’index.

— Le commandant vous avait prévenue que la soirée serait occupée, mademoiselle, dit-il l’air moqueur en se penchant pour capter mon regard. Vous devriez engager un garçon pour la vaisselle...

— Oh, j’aime bien nettoyer le bar après le départ des clients, lui expliquai-je, un rictus au coin des lèvres. Ça me permet de reprendre possession de l’endroit. Et puis, il y a Marielle habituellement qui... Ce soir était exceptionnel, soupirai-je.

— Ce fut, pour moi, un immense plaisir d’avoir partagé un moment de votre quotidien.

La participation du régiment au combat armé était pratiquement certaine. J’avais même entendu les hommes dire ce soir que le régiment de miliciens se transformerait en régiment de réguliers. Selon eux, ils le méritaient bien. « Un peu de reconnaissance pour tous les bons coups qu’on a fait dans le passé pour le pays et pour l’Angleterre! »

Je ne comprenais pas ce qui poussait ce capitaine à s’aventurer dans de vaines avances. Il connaissait probablement ma réputation : aucun militaire n’obtenait de réponse à ses boniments. Il serait même plus juste de dire *aucun homme*, puisque l’amour ne faisait pas partie de mes plans. Alors, pour quelles raisons se risquait-il? Je n’avais rien de spécial. Je n’étais qu’une brune aux yeux bleus. Une pauvre héritière d’un petit bar tranquille, en dehors du *Red light*. Pour devenir tenancière, j’avais dû délaisser mes études d’infirmière. Je n’avais pas l’ambition de devenir une épouse et une mère au foyer, préparant le souper pour son mari et ses dizaines d’enfants en fumant de longues cigarettes.

Tandis que je me perdais dans mes pensées, il se leva et déposa un vinyle d’Édith Piaf sur le gramophone, un cadeau offert par Bastien pour mon anniversaire. À travers les crépitements, la mélodie d’un violon se mélangea à celle d’un piano. Puis, il s’approcha de moi en fredonnant l’air de *Fais-moi valser*. Il glissa ses doigts sous les miens et m’entraîna sur la piste de danse. Lorsqu’il déposa sa main libre au creux de mon dos, ma colonne vertébrale se raidit aussitôt. Pendant que mon corps entier se crispait, nuisant à la fluidité de mes pas, je fouillais son regard à la recherche de réponses. Il se mit à chantonner.

Fais-moi valser une dernière fois.

Serre-moi tout près de toi.

Dis-moi tout bas de jolis mots d'amour,

Les mêmes qu'au premier jour.

Sa voix caverneuse résonnait en moi. Ses yeux n’étaient pas bruns comme je le pensais, mais vert foncé avec, autour de chaque iris, un éclat mordoré en forme d’étoile. Il était difficile de ne pas les regarder avec insistance, on avait l’impression qu’ils allaient nous révéler un secret. Je sortis de ma contemplation lorsque je sentis la main du capitaine irradier dans mon dos de marbre.

— J'ai si souvent eu envie de vous parler, me confia-t-il.

Il écarta les doigts et m'approcha vers lui, délicatement.

Berce-moi doucement comme un oiseau blessé.

Dans tes bras, un instant, je veux encore rêver.

La chaleur de mon dos se diffusa partout dans mon corps. Je sentais, une à une, mes barrières fléchir. Je combattis afin qu'elles ne s'effondrent pas toutes, réagissant chaque fois qu'un de mes muscles se contractait. Alors, tout doucement, le capitaine me caressa l'omoplate de son pouce.

— Ne vous inquiétez pas, mademoiselle Clara, nous ne faisons que danser. Si ça peut vous rassurer, Bastien nous observe du pas de la porte. Et si vous préférez, on peut s'arrêter... dit-il, en joignant la parole aux actes.

Ne parvenant pas à contenir les émotions qui me tiraillaient, je confiai une larme brûlante à ma joue empourprée. Je ne savais plus contre quoi je luttais. J'avais l'impression d'être cet oiseau meurtri qui trouvait réconfort dans la proximité de cet homme que je connaissais à peine. Comme s'il était mon nid duveteux. Je m'entendis lui répondre que je souhaitais continuer. La main du capitaine quitta mon dos en y laissant toutefois son empreinte, comme un souvenir de son passage. Il essuya ma larme du bout de son pouce. Je souris faiblement, déposai ma main sur son épaule, et nous reprîmes notre valse.

Je vivrai désormais avec ton souvenir...

Adieu mon bel ami... mais avant de partir :

Fais-moi valser une dernière fois.

Serre-moi tout près de toi.

Nous tournoyions maintenant comme des samares, nos pieds effleurant le sol. La musique inondait nos oreilles tandis que les mouvements de ma jupe rappelaient le vol des danseuses de ballet. Il se détacha de moi et me fit tournoyer. Le cœur léger comme une enfant, je laissai échapper quelques éclats de rire malgré moi. Le capitaine me ramena vers lui doucement et écarta les mèches rebelles de mon front. Ses mains robustes cueillirent

mon visage, et ses lèvres entrouvertes s'approchèrent des miennes. Ma respiration, déjà oscillante, s'interrompit brusquement. Je ne voulais pas qu'il m'embrasse et j'en mourrais d'envie en même temps. Alors que je m'apprêtais à détourner la tête, Bastien tambourina à la porte.

— Oh! s'exclama le capitaine en ricanant. Je crois que c'est mon signal! Je dois malheureusement partir, j'ai dépassé l'heure de la permission spéciale du lieutenant-colonel Grenier. Je reviendrai demain soir, je vous le promets.

Je l'accompagnai jusqu'à la porte et expliquai à Bastien que je resterais au bar pour la nuit. Le tintement des cloches de la porte d'entrée répondait aux verres qui s'entrechoquaient dans les armoires, comme affligées, elles aussi, par le départ du capitaine. Il serra la main de Bastien et disparut en tournant le coin de la rue. En me dirigeant vers le comptoir, je m'accrochai au dossier d'un tabouret pour ne pas vaciller, les jointures soudainement blanchies par la crispation.

Comme après chaque soirée mouvementée, je trouvai refuge dans mon bureau. D'habitude, je contemplais le feu jusqu'à ce qu'il s'éteigne de lui-même. Mais cette nuit, le chant des crépitements n'arrivait pas à apaiser mes pensées.

Beaucoup plus tard, alors que l'aube perçait le ciel endormi, je décidai de retourner chez moi.

J'avais difficilement trouvé le sommeil. La clarté qui m'indisposait rarement avait été un obstacle à ma quiétude. C'est du moins ce que je tentais de me faire accroire car, en réalité, le capitaine obnubilait mes pensées. Il m'était encore ardu de saisir les raisons qui l'avaient poussé à agir de la sorte la nuit dernière. Je ne connaissais de lui que le nom. Était-ce la guerre qui l'avait poussé à se rapprocher? Un pari lancé avec ses compagnons d'armes? La peur d'être seul? Je m'étais retournée maintes fois dans mon lit, tentant de comprendre le fondement de ses agissements. Et des miens. Pour quelles raisons avais-je permis à cet homme, et pas un autre, de s'approcher de moi? Tout cela me ressemblait si peu. Au bout d'une heure, j'avais beaucoup plus de questions que de réponses. Avant de

m'endormir, je n'étais certaine que d'une chose : jamais Clara Sénécal ne s'était laissée approcher d'aussi près par un homme sans le repousser.

En me rendant au bar en fin d'après-midi, je croisai quelques militaires. Habituellement, je me faisais courtiser par les hommes au crâne rasé. Chacun essayait d'avoir ce que le précédent n'avait pu obtenir. Mais aujourd'hui, il m'avait semblé que les hommes agissaient différemment avec moi. Ceux qui me gratifiaient d'un clin d'œil ou tentaient de me séduire à l'aide de phrases toutes faites soulevaient leur chapeau à mon passage, soudainement respectueux. L'un d'eux avait même tenu à porter ma boîte de provisions jusqu'au bar. C'était comme si j'avais gagné des galons au courant de la nuit.

L'Arabesque I de Debussy transformait le *Poppydrille* en un étang parsemé de féerie. Quelque chose dans l'air scintillait tout en soulignant la tristesse de l'endroit. Dehors, le vent tourbillonnait. La tête inclinée, les yeux mi-clos, je me laissais emporter par la musique tout en balayant le plancher de danse lorsque Marielle et Bastien entrèrent.

— Ils annoncent un de ces orages! dit l'actrice en devenant en gesticulant. Je parie que le bar sera désert ce soir!

— Avec la soirée que nous avons eue hier, ça ne me dérangerait pas, dis-je en souriant faiblement.

— Alors, ce caporal, qu'est-ce qu'il avait tant à te dire? roucoula-t-elle, maintenant accoudée au comptoir.

— En fait, c'est un capitaine. Il voulait simplement me remercier d'avoir rallongé les heures d'ouverture pour les hommes.

— Et il a attendu toute la soirée pour te dire ça? Je ne comprendrai jamais les hommes!

J'acquiesçai de la tête. Bastien arrêta le gramophone avant de s'installer au piano afin de faire courir ses doigts sur les touches, inventant sa propre mélodie. Marielle me prit le balai des mains en me faisant signe de rejoindre le musicien. Elle savait que je me plaisais à

écouter Bastien. Je m'assis sur le tabouret près du piano droit, laissant tomber ma tête sur le rebord de l'instrument. Je soupirai en refermant les yeux.

— Tu peux cacher tes tracas à cette écervelée de Marielle, mais pas à moi, me chuchota Bastien.

— Marielle n'est pas une écervelée, Bastien.

Il haussa ses épaules en même temps que ses sourcils comme pour me dire qu'il n'était pas d'accord avec moi.

— Peu importe. Que désespères-tu ainsi? ajouta-t-il.

Je l'observai, intriguée par sa perspicacité qui me surprenait toujours. J'oubliais parfois que même s'il était muet la plupart du temps, Bastien n'était pas aveugle pour autant.

— Pourquoi lui as-tu permis de rester après la fermeture? lui demandai-je, le regard troublé par des larmes naissantes.

— Je connais Thomas. Puis, Marielle m'a sommé de fermer les yeux pour une fois. Elle m'a dit qu'une simple discussion avec un homme ne pouvait pas te faire de tort. En échange de quoi, elle m'a promis de se taire durant le trajet menant à sa maison. Promesse qu'elle n'a pas tenue, évidemment. Aurais-je dû lui demander de partir avec les autres?

— Je me le demande encore, dis-je en fronçant les sourcils.

Je me laissai bercer par les mélodies musicales jusqu'à l'ouverture. Personne n'était venu pendant quelques heures. Dehors, la tempête était à l'image des fortes bourrasques qui me tiraillaient l'esprit, m'empêchant de retrouver ma quiétude habituelle. Vers 23 h, je donnai congé à Marielle, n'ayant plus besoin de ses services pour le reste de la nuit. Bastien la reconduisit jusque chez elle, toujours aussi soucieux de notre sécurité. Il avait promis de regagner le piano dès son retour, et ce, jusqu'à la fermeture.

— Tu pourras soupirer autant que tu veux, je ne ferai aucune fausse note.

À son retour, une fois les derniers clients sortis, nous fermâmes à clef. La tempête céda sa place à l'orage et bientôt, nous manquâmes d'électricité. À la lueur des chandelles, il m'écouta relater les événements de la veille.

— Bastien, deux heures approchent et il n'est toujours pas venu...

— As-tu envie qu'il revienne?

— Je crois...

— Alors, cesse de t'inquiéter, Clara.

— Mais, si...

— Clara, soupira-t-il. Tous les hommes ne sont pas comme ton père. Donne-lui le bénéfice du doute, veux-tu? Mais, s'il te plaît, sois quand même prudente.

— Promis, répondis-je.

Ce soir-là, c'est Bastien qui m'aida à nettoyer le bar. Cela ne prit que peu de temps, puisqu'on avait eu à peine une dizaine de clients. Il voulut me reconduire, mais je choisis de rester au bar encore un peu. Il grogna de mécontentement et sortit. Sa main tint fermement son feutre qui semblait vouloir s'abandonner au vent. Mon vieux *doorman* avait une fois de plus raison; tous les hommes ne pouvaient être comme mon père.

Je restai longtemps à observer la valse des chandelles dans la pénombre. Comme envoûtée, je ne pouvais détacher mon regard d'elles. Je laissai les flammes lécher mes doigts afin que la chaleur réchauffe le sang qui retournait vers mon cœur.

J'avais longtemps souffert de l'absence de mon père. Il avait quitté notre ville natale pour aller faire la guerre alors que je n'étais pas encore née. Peu de temps après, ma mère décéda en me donnant la vie. Pourquoi n'était-il pas revenu après la guerre? Me voyait-il comme un fardeau ou était-il simplement lâche? Le résultat était le même : il m'avait abandonnée. Installé à Montréal pour opérer ce petit bar de pacotille, il avait oublié mon existence.

Ma grand-mère maternelle me prit sous sa tutelle jusqu'à sa mort. Lors de la lecture de son testament, le notaire me remit une lettre dont je ne reconnaissais pas l'écriture. Apparemment, mon père était décédé quelques années après la Grande Guerre. J'héritais ainsi de son commerce qui était alors tenu par un certain Bastien Légaré en attendant mon arrivée. Pour des raisons qui m'échappaient, ma grand-mère m'avait caché cette missive.

Dès mon arrivée à Montréal, je découvris le piètre état dans lequel était le commerce. Jamais je n'aurais pu le vendre sans d'abord le rénover de fond en comble. Bastien s'affairait à nettoyer les tables lorsqu'il m'aperçut, figée dans l'entrée. Il s'était alors approché de moi en me regardant droit dans les yeux.

— Il était temps, mademoiselle Sénécal, me reprocha-t-il en me mettant son torchon sale dans les mains.

— Je n'ai pas souvenir de vous avoir dit mon nom, monsieur, répondis-je en soulevant dédaigneusement le torchon par un coin.

— Nul besoin. Vous avez la bouche de votre père et ce même rictus lorsque vous êtes contrariée.

— Vous devez être monsieur Légaré? questionnai-je, piquée au vif.

Il avait alors râlé, laissant ainsi mes interrogations en suspens. Le bar resta fermé ce soir-là et les semaines suivantes. Nous avons fait des plans de réaménagement et remis sur pied les livres financiers. J'avais déniché un comptable dans le centre-ville qui acceptait de traiter avec une femme, ce qui était un exploit. Au bout de quelques semaines de travail acharné, le bar était prêt à renaître, et moi aussi. Non sans quelques difficultés, j'avais assisté Bastien lors de la réouverture. Il m'avait enseigné les rudiments du métier de *barmaid* alors que nous repeignions les murs, mais je peinais à retenir les recettes des *drinks*. Au cours des semaines, nous développâmes une amitié sincère lui et moi.

— Dites-moi que vous ne comptez pas vendre, mademoiselle Sénécal, questionna-t-il en fermant à clef le *Poppydrille* un matin.

— Je ne pourrais vous cacher que c'était mon intention en arrivant ici. Mais je vais peut-être rester quelque temps avant de reprendre les études.

Sans m'en apercevoir, quelque temps devint six mois, puis cinq ans. En réalité, je ne pensais plus être capable un jour de quitter cet endroit, de même que mon nouvel ami. Bastien et moi n'en reparlions jamais. Nous tenions pour acquis que je m'étais établie ici.

Une sensation de brûlure sur mon doigt me sortit de ma nostalgie. Je ne savais toujours pas quoi penser des événements de la nuit dernière. À vrai dire, mon propre comportement m'inquiétait davantage que les agissements du capitaine. Pour me protéger, je m'étais toujours refusé le droit d'aimer qui que ce soit. Je gardais obstinément une distance raisonnable entre les hommes et moi. Dès qu'ils s'approchaient de moi, je les fuyais. J'excellais dans ce petit manège. Jusqu'à aujourd'hui. Tout se bousculait dans ma tête; je n'avais pas encouragé le capitaine, mais je ne l'avais pas repoussé non plus. En réalité, j'avais été incapable de réfléchir, comme si mes sens l'avaient emporté sur ma raison. S'il revenait à l'instant, comme il me l'avait promis, que pourrais-je bien lui dire? Après tout, je ne savais toujours pas ce qui l'avait poussé à se rapprocher de moi.

J'éteignis toutes les chandelles avant de m'allonger sur le divan dans mon bureau et je m'abrisai d'une couverture de laine aux couleurs de l'automne que ma grand-mère m'avait tricotée.

Je m'affairais à positionner le coussin qui me servait d'oreiller quand j'entendis un bruit inhabituel dans le bar. Incertaine d'avoir bien entendu, je tendis l'oreille. Le bruit sourd se fit entendre de nouveau. Je me levai d'un bond. Malgré la noirceur, je distinguai une silhouette à travers la fenêtre de la porte d'entrée. Je rallumai la bougie laissée sur le comptoir. Le capitaine se tenait là, dans la tempête, la tête enfoncée dans son paletot et les mains enfouies dans ses poches. J'ouvris la porte.

— J'avais peur que vous soyez fermé, dit-il en refermant vivement derrière lui.

J'étais incapable de répondre. Il enleva son manteau et ses gants. Je les pris et me dirigeai vers le vestiaire attenant à la porte d'entrée.

— Je suis venu dès que j’ai pu, expliqua-t-il. Le commandant a trouvé un nouveau local pour l’entraînement : le Motordrome! C’est tout près d’ici.

Il était appuyé contre le cadre de la porte, à quelques centimètres de moi. Mes yeux suivaient le contour de ses lèvres boudeuses. La froideur émanait de lui. J’eus un bref sourire alors qu’il tentait de se réchauffer les mains en soufflant dessus.

— Ils ne voulaient plus nous laisser partir, continue-t-il, débordant d’enthousiasme. Il fallait organiser une opération de grand nettoyage du Motordrome avant que tout le monde y aménage. Si vous voyiez cet endroit! De face, ça a l’air minuscule, mais à l’intérieur, c’est immense! Il y a des centaines de fenêtres au plafond!

Je tirai sur le tissu de sa chemise et l’entraînai dans mon bureau. Installé sur le canapé devant le foyer, il s’enroula dans la couverture de mamie en poursuivant son babillage. Je rajoutai une bûche et traversai lui préparer un café.

— Je n’ai jamais pris une douche aussi vite de toute ma vie, clama-t-il afin que je puisse l’entendre. J’ai pensé à vous toute la journée. Le capitaine-adjutant a souligné plusieurs fois mon inattention. « Capitaine Pelletier, ce n’est pas le temps de rêvasser comme une pucelle, je ne suis pas en train de réciter des poèmes! », tonna-t-il en utilisant une voix encore plus grave que la sienne. Pas moyen d’être heureux!

Je déposai la tasse sur la table basse avant de m’asseoir près de lui.

— Vous ne dites rien, mademoiselle Sénécal, murmura-t-il, l’air déçu.

Mon insomnie de la veille me rendait quelque peu léthargique.

— Appelez-moi Clara, demandai-je du bout des lèvres.

Il ouvrit un pan de la couverture qui lui servait de cocon et m’attira à lui. Je n’avais pas la force de résister ce soir. Comme si les paroles de Bastien avaient suffi à m’apaiser complètement. Nous restâmes comme cela un moment.

— Vous ne dites rien, Clara, dit-il, amusé.

J’appuyai ma tête contre son épaule. Il embaumait le savon au lait de chèvre.

— Parlez-moi de vous, dis-je.

— Que voulez-vous savoir?

— Tout, répondis-je.

Absolument tout, pensais-je.

— Eh bien, je suis né en Écosse, en 1910, dans le comté de Fife.

— D'où les reflets roux dans vos cheveux, murmurai-je.

— Ha! Vous les avez remarqués!

Il passa nerveusement une main dans ses cheveux avant de reprendre, sur un ton plus sérieux :

— Je les tiens de mon père. Il était journaliste pour le *St Andrews Citizen*. Malheureusement, il est décédé pendant la Grande Guerre. Je ne sais rien de plus sur lui, ma mère parlait très peu de cette époque.

Il se racla la gorge, soudainement pensif.

— Il... il ne me reste que quelques souvenirs de l'Écosse, les herbes vertes, le soleil orangé, les ruines de la cathédrale face à la Mer du Nord, mon cousin Ninian. Ça fait si longtemps. Tout cela est un peu flou maintenant.

— Quand êtes-vous venus à Montréal?

— Ma mère et moi avons immigré en 1918, après la guerre. Elle s'est remariée avec Joseph Pelletier, *foreman* à la *Molson Brewery*. C'est lui qui m'a fait entrer dans la compagnie. J'ai été livreur pendant six ans. C'est comme ça que j'ai connu Bastien, précisa-t-il en caressant mon dos. Depuis quelques années, j'ai pris la relève de mon père comme *foreman*. Et j'adore ça!

Son enthousiasme contrastait avec mon engourdissement.

— Et l'armée? dis-je en combattant pour que mes yeux ne se ferment pas.

— Je me suis enrôlé en 1933, quelques semaines après avoir obtenu mon poste de *foreman*. Clara, ajouta-t-il après un instant, vous semblez fatiguée. Souhaitez-vous que je me taise?

— Non, continuez, je vous prie.

Je calai ma tête à la base de son cou. Le sommeil ne tarderait pas à venir.

— Je dois vous avouer que je suis heureux d’être à vos côtés, dit-il en resserrant son étreinte.

— Moi aussi, murmurai-je. Moi aussi.

Mes yeux se fermèrent sur l’image du feu qui valsait, et je me laissai bercer par les crépitements irréguliers.

Lorsque j’ouvris les yeux l’après-midi suivant, j’eus la sensation de ne pas avoir bougé de la nuit. Je m’étais endormie dans les bras de Thomas et gardais jalousement la chaleur de son corps. Je restai immobile pendant de longues minutes avant de constater que j’étais seule. La couverture de laine était soigneusement déposée sur moi afin de me couvrir jusqu’aux pieds. Avais-je rêvé sa visite? Comme pour me sortir de mes pensées, le sifflement du vent à travers les fenêtres mal isolées me chanta sa mélancolie. J’aperçus une note sur la table basse.

Ma chère Clara,

Je n’ai pas osé vous réveiller. Hier soir, vous sembliez exténuée. Vous murmuriez même des choses incompréhensibles... Je tâcherai d’apprendre ce dialecte. Je reviendrai ce soir, je l’espère.

Thomas

Alors que je tentais de me dépêtrer de ma couverture, les clochettes de la porte d'entrée retentirent.

— Bonjour, *darling*! chantonna Marielle. C'est moi!

J'étais saisie. Se pouvait-il qu'il soit si tard?

— *Darling*? fit-elle alors que sa tignasse blonde apparaissait dans l'embrasement de la porte.

Je plissai le front tout en me mordillant la lèvre inférieure. Je n'osais à peine la regarder dans les yeux.

— J'imagine que *bon matin* est de mise, ricana-t-elle. Je suis arrivée plus tôt. Je te prépare un grand café pendant que tu te lèves?

Je répondis à la manière de Bastien : en grognant. Un café brûlant ne serait pas un luxe. Je rangeai la note dans le tiroir de mon bureau et tentai de défriper ma jupe : je n'aurai pas tout perdu de ma dignité!

En m'asseyant sur le tabouret face au bar, je remarquai que la tasse de Thomas était de retour à sa place dans l'armoire vitrée. Il avait dû la laver avant de quitter ce matin. Bastien entra et alla déposer son chapeau dans le vestiaire. Marielle sortit une autre tasse alors que Bastien venait nous rejoindre. Marielle nous tendit notre café avant de s'asseoir en face de nous et de déposer son menton au creux de ses paumes.

— Au fait, pourquoi as-tu dormi ici cette nuit? s'étonna-t-elle.

— Le capitaine m'a rendu visite hier, répondis-je sans penser.

— Un homme – était ici – cette nuit – avec toi? s'étonna Marielle.

La tête qu'elle me faisait était mémorable : un mélange maladif de surprise et de curiosité avide. Je savais qu'elle me questionnerait sans relâche et que je devrais tout lui raconter dans les moindres détails. Ensuite, toute la ville serait au courant pour le capitaine et moi. Je n'avais pas besoin de cela en ce moment. Mais ce que je n'avais pas prévu,

c'était la réaction de Bastien. Lorsque je me tournai vers lui, son visage cramoisi me donna un indice de ce qui se passait dans sa tête.

— Tu as passé la nuit avec lui? questionna Bastien en serrant les dents.

— Mais oui! claironna Marielle en appuyant bien sur les voyelles. Oh, mais j'y pense! C'était de lui la note sur ta table ce matin?

En se tournant vers Bastien, elle ajouta :

— Elle pensait que je ne l'avais pas vue, mais j'ai de très bons yeux! Rien ne m'échappe!

Puis, comme si elle venait enfin de tout comprendre :

— Oh non! Vous avez passé la nuit ensemble, comme dans *passer la nuit ensemble*, ma *darling*? Tu sais ce que ça veut dire? Vous allez devoir vous marier! cria-t-elle, euphorique. Si tu attends un peu, il va peut-être y avoir une autre course aux mariages comme celle du Stade Delorimier du mois dernier. Ça va vous coûter moins cher! À moins qu'il ne soit trop tard, et que tu aies un petit pain dans le four...

Je devais me rendre à l'évidence, j'avais complètement perdu le contrôle de Marielle. Quand son imagination s'emballait, peu de choses pouvaient la réfréner. Mais là, on avait franchi un cap.

Alors que j'allais intervenir et expliquer que je ne m'étais pas donnée à Thomas, Bastien se leva d'un bond et quitta le bar sans rien ajouter.

— Marielle, dis-je, peux-tu t'occuper du bar en mon absence? Si je n'arrive pas avant l'ouverture, tu sais quoi faire.

— Aucun problème, chef! répondit Marielle en effectuant un salut militaire maladroit, mais empli de conviction. Je remplirai ma mission, chef!

Je ne pris même pas la peine de chercher quoi lui répondre. Je savais que c'était peine perdue. Je sortis du bar à la hâte.

Bastien filait comme un missile dans l'allée du square. Je l'appelai en courant derrière lui, espérant le rattraper avant qu'il ne disparaisse. J'y étais presque arrivée lorsqu'il fit volte-face, m'obligeant à reculer subitement pour éviter de le percuter. Son visage écarlate et ses narines dilatées n'auguraient rien de bon.

— Ai-je bien compris? explosa-t-il. Tu as passé la nuit avec Thomas! Mais as-tu perdu la tête? Tu m'avais promis d'être prudente! Je –

À cet instant précis, je cessai d'écouter. Je savais pertinemment que je ne pouvais expliquer quoi que ce soit à Bastien. Quand il était dans cet état, même le plus poignant discours d'un pape ne l'attendrissait pas. Voyant qu'il parlait dans le vide, il tourna les talons et me planta là.

Je me réfugiai chez moi. La journée me semblait déjà longue alors qu'elle était encore jeune. Je déboutonnai ma veste et m'assis sur le banc de bois pour délasser mes bottillons. J'y restai plusieurs longues minutes. C'était la première fois que Bastien se fâchait contre moi. Même si rien ne s'était passé entre le capitaine et moi, nous avions bousculé la limite morale en étant seuls toute la nuit.

Je sortis du vestibule à pas feutrés. Le parquet de bois craquait sous mes pieds. Mes yeux firent rapidement le tour de l'appartement. À mon arrivée, il y a quelques années, Bastien m'avait remis les clefs du logement de mon père en précisant que celui-ci adorait par-dessus tout cet endroit. Je n'avais pas osé m'en débarrasser. Les plafonds hauts, les moulures de bois foncées, le long corridor étroit, le salon double avec ses colonnes ornées de chérubins, tout ici était témoin de l'architecture unique des logements montréalais. J'avais mis tous les vêtements dans des cartons que j'avais remis à Bastien; je me doutais bien qu'un *doorman* était loin de gagner des milliers de dollars par année. Après quelques semaines, je lui donnai le double de ma clef, prétextant que ce pouvait être utile si je perdais la mienne. Ses yeux s'étaient embués quelque peu. Le jour même, il me remit aussi un double de sa clef. Depuis ce temps, Bastien s'assurait que je me reposais au lieu de travailler, et je vérifiais qu'il ne manquait de rien. Ma gorge se serra à cette dernière

pensée. Il était la seule personne que je ne voulais pas décevoir, jamais. Et pourtant, je l'avais fait.

En entrant dans la salle de bain, je fus traversée par un frisson lorsque mes pieds entrèrent en contact avec la céramique noire et blanche. Je fis couler l'eau chaude dans la baignoire. Avec un peu de chance, cela réchaufferait la pièce en entier. Je me déshabillai et déposai mes vêtements en piles égales sur une chaise. De la vapeur laiteuse s'échappait de la baignoire. Je m'approchai du miroir et observai mon reflet dans la glace. Mes cheveux bruns habituellement peignés avec soin laissaient échapper quelques mèches rebelles qui tombaient sur ma peau diaphane. Mes iris bleu clair, aurolés d'un cercle bleu marine, semblaient trahir mes craintes.

Devrais-je me marier? Je n'avais jamais songé à cette idée. Jusqu'ici, je m'étais laissé bercer par la vie, ballotter par ses vagues parfois tumultueuses. Je n'avais pas fait de plan. Pour moi, l'avenir signifiait demain ou la semaine prochaine, et non *pour le reste de ma vie*. Je n'arrivais pas à m'imaginer cloîtrée dans une maison, élevant des enfants par dizaines et obéissant aux volontés d'un homme égocentrique. Qu'adviendrait-il alors du bar? Je serais obligée de le vendre et de congédier Bastien et Marielle... Je ne pouvais pas faire ça à mes employés. Je ne pouvais pas NOUS faire ça. Était-ce les deux seules options qui s'offraient à moi : une vie de solitude ou de soumission?

Alors que mes yeux se remplissaient de larmes, j'ouvris l'eau froide et m'assis sur le rebord de la baignoire. Mes orteils farfouillaient dans les poils du tapis, ce qui m'offrait un massage réconfortant. Je glissai dans l'eau en poussant un profond soupir. À son contact, tous mes tracassés se volatilèrent.

Je sortis de mon appartement les bras chargés. En descendant les escaliers, je perdis l'équilibre et finis ma trajectoire sur les fesses. Je ne saurais dire pourquoi, j'étais légèrement insultée de cette chute, mais heureusement, personne n'en avait été témoin.

— Clara! Es-tu correcte?

Je me laissai tomber sur le dos, par dépit. La réalité était parfois cruelle.

— Mis à part mon orgueil qui est froissé, je vais bien. Merci, soldat Gariépy.

— Tant mieux! Mais s'il te plaît, appelle-moi Marc.

Ma boîte de victuailles s'était échouée dans les buissons. Marc m'aida à me relever.

— J'arrive du bar, je voulais te dire bonjour... Marielle m'a expliqué que tu étais partie.

— J'étais venue chercher quelques commissions.

Je me penchai pour récupérer ma boîte, mais Marc me devança.

— Laisse-moi t'aider. J'ai fini ma journée, je peux porter tout ça jusqu'au bar.

Je le remerciai tout en époussetant les pans de ma jupe. J'étais rarement à l'aise en présence de Marc. Je ne saurais dire pourquoi. Il avait toujours été gentil avec moi, même s'il avait pris la liberté de me tutoyer dès notre première rencontre. Je n'avais osé lui reprocher son manque de courtoisie, même si ça m'agaçait. Il semblait être l'un de ces hommes fragiles qui se pliaient aux ordres de ses supérieurs sans broncher. Néanmoins, sa loyauté envers ses compatriotes et sa tenue exemplaire avaient forgé sa réputation et personne, pas même les hommes les plus vils, ne s'en prenait à lui.

Il m'emboîta le pas. Tout au long du trajet, nous parlâmes de tout et de rien. Près du *Poppydrille*, il fronça les sourcils et devint soudainement sérieux.

— Vous semblez tracassé, Marc.

— Ah, c'est presque rien, dit-il. C'est juste que... que je ne sais pas si j'ai envie de partir à la guerre.

— Pourquoi êtes-vous devenu milicien alors?

— Vous savez, à la campagne, un homme n'a pas beaucoup de possibilités... Il ne peut pas choisir sa vie, il ne peut même pas rêver d'autre chose. Tous les matins, il doit prendre le chemin du champ. Ma dernière nuit là-bas, je n'ai pu fermer l'œil. Chaque fois que j'essayais, je voyais mon père avec ses mains ridées et ses doigts pleins de cornes et de

cicatrices, la courbure de son dos... Je n'arrivais pas à me voir ainsi. Alors, à l'aurore, j'ai sauté à l'arrière d'un wagon et j'ai atterri ici. Je n'ai jamais dit au revoir.

— Vous regrettez?

— Oh! Tu sais, Clara, les possibilités pour un Canadien français... enfin... travailler seize heures par jour à la ferme ou à l'usine, c'est du pareil au même finalement. La milice me permet de faire autre chose, d'être plus qu'un numéro pour un *foreman*, plus que des bras pour mon père. Pouvoir participer à la défense du pays, être à la base d'un nouveau départ au lieu d'être le moyen d'arriver à ses fins... c'est toujours ça de gagné!

— J'ai du mal à comprendre... Vous devriez être emballé, non?

— Oui, je sais. Mais je ne le suis pas. On n'est plus des miliciens, mais des réguliers. C'est pas la même chose.

Nous traversâmes la rue entre deux voitures noires qui firent retentir leur criard. Le bruit de leurs roues sur le pavé faisaient écho aux sabots des chevaux qui tiraient les carrioles. Le petit Julien, juché sur sa caisse de bois, criait les nouvelles. « Une guerre pire que celle de 1914! » Des gens affluèrent de partout pour lui en acheter. Dans sa charrette rouge stationnée à ses pieds, les piles de journaux diminuaient à vue d'œil.

Je peinais à écouter le récit de Marc. L'image de Thomas persistait dans ma tête. J'espérais que mon accompagnateur ne remarquerait pas mon trouble.

— Les gens fuient l'Allemagne et ses environs par milliers, expliqua Marc. Comme des fourmis quand tu inondes leur nid. C'est tout le vieux continent qui tremble en ce moment! Depuis des semaines qu'il ne parle que des Allemands. Je sais que nous les écraserons en Europe. Mais je dois t'avouer que la simple idée de devoir tuer des gens... Enfin, disons que ça m'empêche parfois de dormir la nuit.

— C'est ça la guerre, Marc. Pour gagner, il faut anéantir l'ennemi.

— Je n'ai jamais voulu tuer des gens, Clara. Même si j'en avais envie, je ne pourrais pas. Je ne suis pas doué avec mon arme. Je rate toujours la cible.

— Vous n’êtes pas encore parti, Marc! Tout le monde dit que la guerre sera peut-être finie avant que vous arriviez en Europe. Et si ce n’est pas le cas, vous ne partirez quand même pas demain matin! Vous avez le temps de vous entraîner et de devenir le meilleur tireur du régiment. Je suis certaine que le lieutenant-colonel Grenier serait d’accord avec moi.

— Espérons!

Je m’arrêtai sur le pas de la porte.

— Merci, Marc, je vais pouvoir rentrer seule.

— Clara... si je suis venu aujourd’hui, c’est parce que je voulais te demander quelque chose.

Marc maltraitait les coins de ma boîte où il semblait puiser du courage. Le soleil se reflétait sur son front dégarni, ce qui lui donnait des airs angéliques, sans toutefois ajouter à son charme.

— Clara, je... je me demandais si, un de ces jours, si tu as du temps à perdre... pas à perdre, mais à partager, si tu voulais prendre un thé avec moi.

Paniquée, je répondis sans réfléchir.

— Je n’aime pas le thé.

— Un café, si tu préfères! On pourrait prendre un café? Ou un verre de lait. Juste pour apprendre à se connaître un peu plus.

Ça me brisait le cœur de lui refuser cette demande, lui qui n’avait pas de succès auprès de la gent féminine. Mais même si Thomas n’avait pas été là, Marc ne m’aurait pas intéressée.

— Je...

Je déglutis. Ma main frôla la boîte de carton. Je la lui pris.

— Tu dois savoir, Clara, que je pense souvent à toi, dit-il en penchant la tête pour chercher mon regard. Je viens au bar uniquement pour te voir. Demande à Bastien. Avant que tu arrives, je n'étais pas un habitué. Des fois, les hommes parlent de toi de manière déplacée au régiment, et je te défends toujours. Ça m'a coûté quelques amis, mais je m'en fous. Juste un café, Clara. Seulement un café.

Je ne pouvais le regarder dans les yeux. Je savais que mes mots lui perceraient le cœur, déjà si fragile.

— Je suis désolée, Marc. Je ne peux pas.

Il fouilla du regard ses bottes poussiéreuses et enfonça ses mains dans ses poches.

— Je comprends, Clara, dit-il en relevant la tête.

— Je... je dois y aller. Merci pour l'aide, je vous en dois une.

Marc me tourna le dos sans dire un mot et s'éloigna. Je cognai dans la porte vitrée et Marielle vint m'ouvrir.

Après avoir déposé ma boîte dans le bureau, je trouvai refuge sur un tabouret, face à Marielle qui essuyait des verres. Mes doigts pianotaient sur le comptoir.

— Tout le monde croit ces hommes invincibles, Marielle.

— Pas toi? demanda-t-elle en tordant son torchon.

— S'ils partent pour faire la guerre en Europe, il y a beaucoup de chance pour qu'ils meurent. En fait, ils vivent probablement leurs dernières heures de bonheur, de quiétude.

— Mes pauvres petits enfants de chœur! Ça me donne envie de les consoler en les prenant dans mes bras, dit Marielle en s'enroulant sur elle-même.

— Tu ne penses pas que tu pourrais trouver autre chose pour les aider? ricanai-je, un peu désespérée. Disons quelque chose de moins engageant...

— Tu peux bien parler, fille! As-tu parlé avec ta vertu récemment? me rabroua-t-elle, soudainement piquée au vif.

— Marielle! C'est pas la même chose, et tu le sais!

Je soupirai et lui expliquai mes nuits avec Thomas. Mais plus je parlais, moins je savais qui je tentais de rassurer, elle ou moi.

Le bar était bondé. Dans le brouhaha, je criais les commandes à Marielle. Nous n'avions pas une seule minute pour souffler. Je m'approchai d'une table où un sergent appuyait ses propos en frappant du poing.

— Je t'avais dit que tu aurais dû voter pour le Parti conservateur aux dernières élections, grand innocent! On est condamné à regarder la guerre d'ici avec King! Pas foutu de partir! La France et l'Angleterre sont en guerre depuis le lever du soleil! Et nous, qu'est-ce qu'on fait? Rien!

— Voilà vos consommations, messieurs!

— Ah! Clara, vous êtes un don du ciel! Pouvez-vous dire au caporal Gingras de ne plus voter pour le Parti libéral, s'il vous plaît?

— Ne votez plus pour le Parti libéral, caporal.

— Merci, Clara. Tu vois, si elle le dit, c'est que c'est vrai!

Thomas me rejoignit et m'aida à distribuer les consommations.

— Où est Bastien?

— Il boude chez lui, répondis-je en réglant les additions. On s'est disputé un peu plus tôt.

— Vous voulez de l'aide pour ce soir?

— S'il te plaît, tutoie-moi. Je n'ai pas le temps de te vouvoyer ce soir, soupirai-je. Merci pour l'offre, tout est sous contrôle pour l'instant!

— D'accord, ricana-t-il.

Ce qui était bien avec Thomas, c'est qu'il n'écoutait pas toujours les ordres qu'on lui donnait. Comme quoi l'armée ne l'avait pas totalement assimilé. Nous nous dirigeons vers le comptoir lorsqu'un militaire encore vêtu de son uniforme me bouscula.

— Faites attention à la dame! ordonna Thomas.

— Désolé, Clara! dit le jeune homme un peu gêné. Je vous cherchais justement, je vais vous prendre une pinte de rousse!

Je hochai la tête.

— Marielle, une pinte de rousse!

— D'accord, *darling*! Le verre... la rousse... et voilà!

Je déposai mon cabaret rempli de verres vides et tendis l'argent à Marielle. Elle me donna la pinte en échange. Thomas prit place sur un tabouret derrière le comptoir et essuya quelques bocks. Marielle le regarda, éberluée. Je lui fis un signe de tête pour lui indiquer que Thomas avait ma permission. En me retournant vers les tables, je faillis percuter un danseur et sa compagne.

— Pardon! cria le soldat Perrault.

J'ouvris la bouche pour lui répondre, mais fus interrompue.

— Hey, ma beauté! héla un autre militaire. Je vais vous prendre une *shot* de caribou avec une bière d'épinette.

J'acquiesçai. Je n'avais pas le temps de remettre à leur place les impolis tant mon prénom fusait de partout.

— Voici votre pinte de rousse! Ça fera 25 sous.

La porte d'entrée s'ouvrit. Je crus que Bastien avait enfin décidé de mettre son orgueil de côté. Je ressentis un bref soulagement avant de m'apercevoir qu'il s'agissait de la bande à Schiffer, des civils anglophones qui venaient de finir leur quart de travail à l'usine. En général, tous les hommes sympathisaient dans le bar, mais les Fusiliers et les Anglais

n'étaient, disons, pas les meilleurs amis. C'était probablement dû au fait que les Fusiliers était le seul régiment francophone de l'Île. Je me retournai vers Marielle qui tourbillonnait et les désignai de la tête.

— On avait besoin de ça ce soir! soupirai-je de nouveau.

— Je ne trouve pas l'*opener*! Je ne trouve pas –

Thomas ricana.

— Marielle! Dans ta main! m'impatientai-je.

— Doux Jésus, je perds la tête!

Les Anglais prirent place en face du piano. Le plus grand d'entre eux, Cole Schiffer, me fit signe du doigt. J'allai porter la commande au militaire et me dirigeai vers les derniers arrivants.

— *Gentlemen, may I take your order?*

— *I would like to have her*, me répondit-il en me pointant la cavalière du soldat Perrault.

— *I... I don't understand. Could you repeat, please?*

— *Miss froggy don't get it, it seems...* rétorqua-t-il en se retournant vers ses compagnons qui rigolaient.

Ma mâchoire se crispa. Au fil du temps, je m'étais habituée aux railleries des Anglais quand je m'exprimais dans leur langue. Mais ce soir, leurs ricanements m'irritaient.

— Je vais prendre *her*, dit Schiffer dans un français approximatif.

— *Sorry*, elle n'est pas sur le menu. *She's not on the menu.*

— *Well, we shall see...*

Il se leva et écarta la chaise de son chemin. Ses compagnons riaient en se donnant des coups de coude.

— Schiffer, je ne veux pas de problème! *No trouble!*

— Pas de problème *if he gives her to me.*

Je jetai un regard furtif à Thomas qui se leva aussitôt. En me retournant vers la piste de danse, je vis Schiffer bousculer les premiers danseurs. Les autres, le voyant, se dispersèrent. Schiffer s'arrêta net et fit glisser sa main le long du dos de la femme qu'il convoitait. Je me dirigeai dans leur direction afin de calmer les ardeurs du Don Juan. Le soldat Perrault, d'une gentillesse qui nous attendrissait habituellement, s'empourpra. Il poussa l'Anglais de toutes ses forces. Celui-ci répliqua par un coup de poing au visage.

— Seigneur du Bon Dieu! s'écria Marielle. Vous allez lui faire mal!

— Hey! criai-je en mettant ma main sur l'épaule de Schiffer.

En prenant son élan, il me frappa au visage. Je pouvais nettement sentir la trace de sa bague sur mon front. Thomas me prit par la taille et m'éloigna. Dans le reflet de la porte d'armoire, je vis le poing de Schiffer percuter la mâchoire de Perrault une seconde fois. Au troisième coup, Thomas lui retint le bras et le maîtrisa en quelques mouvements. Alors que Marc allait lui prêter main-forte, Marielle m'attira dans le bureau et ferma la porte.

— Ma foi! s'exclama-t-elle, ils sont rustres ces Anglais!

— Si c'était seulement ça!

Assise dans le fauteuil à côté de la fenêtre, je me couvris la joue de ma main rafraîchie par les nombreuses bouteilles de bière. Une boue visqueuse coulait le long de ma tempe. Je montrai à Marielle mes doigts couverts de sang.

— Sainte Marie, mère de Dieu! tonna-t-elle. Je vais te chercher de la glace et un torchon! Ne bouge pas!

Je n'aurais su où aller de toute façon. Mon cœur battait jusque dans mes oreilles.

— Voilà, ma petite *darling*. Le capitaine Pelletier et le soldat Gariépy sont en train de mettre les Anglais dehors.

— Retourne au bar servir les hommes. Je te rejoins dans quelques minutes.

— Il n'en est pas question, ordonna Thomas en entrant à la hâte.

Il s'agenouilla devant moi et prit mon visage entre ses mains. Marc apparut dans l'embrasure de la porte. Thomas déposa le bout de ses lèvres sur mes joues, mon front.

— Ce n'est rien, Thomas, expliquai-je. Juste un peu de sang.

Mes yeux croisèrent ceux de Marc qui baissa la tête et quitta la pièce.

— Marielle et moi nous occuperons du bar. J'enverrai le soldat Gariépy chercher Bastien. Ce n'est pas une bonne soirée pour boudier.

— Ne lui dis pas pour la bagarre, il s'en voudra.

— Je ne lui dirai pas, tes blessures le feront à ma place!

Thomas se leva d'un bond et sortit du bureau.

— Je ne savais pas que le capitaine Pelletier était médecin, s'étonna Marielle. Il a une drôle de manière de soigner les gens!

— Marielle, Thomas n'est pas médecin. Il commande une compagnie.

— Thomas..., répéta-t-elle en gloussant.

Elle se ressaisit rapidement en voyant mon air mécontent et épongea le sang sur ma joue.

Le soldat Perrault tambourina à la porte du bureau, affichant l'air d'un chien qu'on surprend en train de jouer dans les poubelles répandues sur le sol.

— Mademoiselle Clara, je suis si désolé..., mâchonna-t-il en tenant un glaçon sur sa mâchoire.

— Ce n'est rien. Retournez danser avec votre compagne, vous l'avez bien mérité.

Il recula et se dirigea vers la salle d'où la musique et une agitation inhabituelle nous parvenaient.

— Clara, dit Marielle agenouillée devant moi, on ne peut pas rester ouvert ce soir. Et si Bastien ne revenait pas?

— Il reviendra, tu sais bien, la rassurai-je en fronçant les sourcils et en ne quittant pas la porte des yeux. Bastien est comme un ours en hibernation. Il a simplement besoin d'espace. Un peu de temps dans sa grotte pour digérer son repas...

— Tu crois que c'est contre moi qu'il est fâché? C'est parce que j'ai trop parlé encore une fois? Si c'est le cas, c'est moi qui dois partir. Tu as plus besoin de lui que tu n'as besoin de moi. Ce soir en est la preuve.

— Ne dis pas de sottises, Marielle! Vous m'êtes tous les deux indispensables.

Soudain, le brouhaha dans le bar se volatilisa. La musique se tut. Pas un son, pas un tintement de verre. Seule une voix grave perçait le silence.

— Laissez passer, messieurs! Où est le patron? Merci.

Un policier en uniforme entra dans le bureau comme si c'était le sien.

— Madame, me dit-il en me tendant la main, agent Messier, Police des liqueurs. Qui est le patron de ce bordel?

— Je suis la propriétaire de ce havre de paix, monsieur l'agent, dis-je en me levant péniblement.

Le policier se retourna vers son confrère en pouffant de rire.

— Mademoiselle, nous avons aperçu VOTRE *doorman* jeter des individus hors de VOTRE établissement.

— Ce n'est pas mon *doorman*.

— C'est qui alors? Tremblay, va me le chercher illico, ordonna-t-il à son collègue.

— Pas besoin! crachai-je.

L'adjoint du policier stoppa net, l'air interrogateur.

— C'est un ami. Mon *doorman* a dû s'absenter ce soir, et il le remplace.

— Alors, c'est votre *doorman*! s'exaspéra le policier.

— Si vous voulez, soupirai-je.

— Mademoiselle, pouvez-vous m'expliquer ce qui se trame ici?

— Une légère incartade entre les Anglais et les soldats. Trois fois rien.

Les deux policiers pouffèrent de rire en se donnant une tape amicale sur l'épaule.

— Ma pauvre mademoiselle, c'est tout à fait normal quand on accueille des militaires dans son établissement qu'on ait ce genre de problème.

— Je ne vois pas de quoi vous voulez parler! contestai-je.

Marielle tordait désormais son torchon en se mordant les lèvres. Elle avançait et reculait de manière désordonnée, comme si elle nous offrait un hommage à l'incertitude.

— Des roturiers, de la racaille, des bons à rien, des fainéants! énuméra le policier en se penchant vers l'avant, les mains calées sur les hanches. Appelez ça comme vous voulez, c'est des ordures ces gars-là. Foutez-moi ça dehors et vous n'aurez plus de problèmes.

J'en étais bouche bée! Apparemment, à Montréal, les policiers et les militaires se menaient une guerre ouverte pour des raisons que seuls leurs ancêtres devaient connaître.

— Je ferai le nécessaire pour ce soir, répondis-je en baissant les bras.

— Je vous le conseille fortement! Et si vous avez besoin d'aide pour gérer votre établissement, madame, demandez de l'aide à votre mari. Il saura certainement y faire. Enfin, plus que vous! Ne nous obligez pas à revenir ce soir ou on ferme la place.

Marielle tendit le bras en tâtonnant et s'assit sur le fauteuil. Elle attrapa mon chiffon rempli de glace et se rafraîchit le front.

— Vous n'aurez pas besoin, répondis-je en serrant les dents. Merci, monsieur l'agent.

Ils quittèrent le bar en ne laissant derrière eux que le son de leurs bottes à semelle dure. Aussitôt, des chuchotements s'élevèrent dans le bar, comme si les hommes partageaient un secret.

— Qu'allons-nous faire, ma *darling*? demanda Marielle entre deux sanglots. Si on met les militaires dehors, il ne restera que toi et moi! Et tu me connais, je ne tiens pas l'alcool. Je serais une bien mauvaise cliente pour toi. Il n'est que minuit! Les policiers vont revenir pour voir si on a fait ce qu'on a dit. Je suis certaine qu'ils vont revenir! Oui, je le sens. Des policiers, ici, partout. Des militaires enragés. Une bagarre assurée, des arrestations, la fermeture du bar. Je n'aurai plus d'emploi. Je serai à la rue. Et là, fini mon beau rêve de devenir actrice. Clara, je ne veux pas travailler dans une manufacture de bas de soie! Il paraît que les patrons abusent de leurs employées là-bas!

— Marielle, seigneur!

— Ne mêle pas le Seigneur à ça, c'est trop grave! m'ordonna-t-elle en secouant son doigt inquisiteur.

Mes jambes m'ordonnèrent de lui bondir au visage. Au lieu de cela, je serrai les poings pour résister à la tentation.

— Cesse tes bondieuseries s'il te plaît et va servir les clients! lui commandai-je.

Marielle sortit en claquant la porte, mais la rouvrit aussitôt.

— Tu sais, Clara, le Seigneur, c'est pas n'importe qui! Il ne faut pas lui mettre nos malheurs sur le dos...

Je perdis mon sang froid. Je fonçai sur elle, griffes sorties. Elle recula vivement. Avant que je ne l'atteigne, Bastien entra en trombe dans le bureau. Il prit mon visage dans ses mains et tourna ma tête afin de mieux voir ma plaie. Je fusillai Marielle du coin de l'œil et lui fis signe de se mettre au boulot immédiatement. Elle referma la porte doucement.

— Clara, tout est de ma faute. Si j'avais été là, rien de tout ça –

Je poussai un énorme soupir. Même si j'étais toujours en colère contre Bastien, sa présence était exactement ce dont j'avais besoin en ce moment. Peu à peu, mes muscles se détendirent, et je fondis en larmes. Bastien me serra dans ses bras.

— Arrête, Bastien. Ne dis plus rien, je t'en supplie! Je t'en supplie.

Nous restâmes ainsi pendant de longues minutes, ayant pour seul bruit de fond le murmure de nos pleurs.

Quand nous retournâmes du côté du bar, le brouhaha avait cessé. Les hommes, sagement assis, discutaient. La musique du juke-box s'était tue elle aussi. Je regardai Bastien et il me répondit par un signe de la tête. Il alla s'asseoir au piano et joua une mélodie tranquille. Le restant de la soirée se déroula au rythme de la musique de Bastien, mais un souvenir de l'orage flottait dans l'air.

Longtemps après la fermeture, Marielle, Bastien, Thomas et moi étions encore assis autour du piano, quelque peu avachis et silencieux. Aucun de nous n'avait la force de se lever pour nettoyer les tables. Ce fut Marielle qui, la première, se dirigea vers la sortie. Nous la suivîmes tous. Le ménage attendrait. Dehors, Bastien jeta un regard empli de dureté à Thomas qui lui répondit par une main sur l'épaule et nous partîmes deux par deux.

Les jours suivants furent tous semblables. J'avais l'impression que le pays tout entier bouillonnait, s'activait, et ce, même si le gouvernement se refusait toujours à annoncer officiellement sa participation à la guerre. Selon la presse, nos élus prenaient tout le temps nécessaire à l'analyse des impacts d'une telle décision. Les plus virulents se permirent de dire que le gouvernement ne se laissait désirer que pour prouver notre autonomie vis-à-vis la couronne. Un geste politique, rien de plus. Bastien, lui, disait que la première victime de la guerre, c'était la vérité...

Lorsque, le soir du 10 septembre, le gouvernement annonça officiellement qu'il déclarait la guerre à l'Allemagne, personne ne fut surpris. Personne ne s'étonnait non plus que notre participation fût sommaire. Le lendemain, le ministre de la Justice clamait que des Canadiens seraient envoyés outre-mer seulement s'ils étaient commandés par des

Canadiens et payés par des Canadiens. Il était hors de question d'enrôler des hommes aux frais de l'Angleterre et encore moins de les enrôler de force avec une conscription. « Nous sommes fils d'un seul pays », avait-il expliqué en conférence de presse pour calmer les anxieux dont je faisais partie.

La participation du Canada se résumerait à défendre nos côtes et les eaux qui bordaient le pays. On parlait aussi de ravitailler nos alliés en denrées et en munitions. Mais, aucun militaire ne partirait pour l'Europe. De toute façon, personne ne semblait avoir besoin de nous pour l'instant. Même les grandes puissances ne s'inquiétaient pas outre mesure de l'état de guerre puisque le conflit se déroulait uniquement entre la Pologne et l'Allemagne. Et si les Anglais effectuaient des reconnaissances aériennes au-dessus de l'Allemagne, c'était pour se renseigner de l'avancement des troupes ou pour faire pleuvoir sur la population des tracts antinazis. Aucun combat sérieux ne sévissait encore. Alors, pourquoi se presser? Cet état d'esprit général me rassurait un peu. Je n'aimais pas le changement. Encore moins quand cela impliquait de la souffrance pour les gens que j'appréciais.

J'étais assise sur mon banc de parc habituel, un journal à la main, lorsque le lieutenant-colonel Grenier vint me rejoindre. Il ne me fallut que quelques échanges anodins pour constater qu'il était plus optimiste que lors de notre rencontre au début de mois de septembre, et ce, même si tout n'allait pas pour le mieux. De nouvelles recrues joignaient leurs rangs tous les jours et d'anciens militaires, comme le député Paul Sauvé, quittaient leur emploi pour revenir vers leur régiment d'origine, ce qui était plutôt encourageant. La qualité des hommes du régiment n'était donc plus à discuter. Toutefois, les armes et les uniformes manquaient toujours.

— Vous savez, mademoiselle Sénécal, les autorités militaires font tout ce qu'ils peuvent, mais le gouvernement ne *peut* rien fournir, m'expliqua-t-il en mettant l'accent sur le manque de volonté du gouvernement.

— Ils cherchent encore à plaire aux électeurs, j'imagine? Expliquez-moi comment ils espèrent fournir les autres pays si —

— Mademoiselle Sénécal, soupira-t-il, il ne faut pas trop leur en vouloir. S'ils perdent l'appui des électeurs, c'est foutu. Personne n'ira combattre! La machine de guerre prend beaucoup de temps à mettre en marche, autant pour les civils que pour les militaires! On est un pays fier de sa liberté, mais il reste que c'est la première fois que nous nous engageons dans une guerre en notre propre nom. Il faut être patient! ricana-t-il. Et puis, ce n'est pas comme si les recrues manquaient de choses à apprendre!

Nous échangeâmes encore quelques instants sur des sujets divers. Mais je savais bien qu'il était venu pour autre chose. Puis, comme s'il avait lu dans mes pensées, il osa enfin m'expliquer la raison de sa venue.

— Mademoiselle Sénécal, j'ai un immense respect pour vous, lança-t-il. Vous nous avez déjà beaucoup aidés jusqu'à maintenant, mais, si je suis venu aujourd'hui, c'est pour vous solliciter de nouveau.

Il peinait à formuler sa requête. Je soutins alors son regard et lui souris tendrement afin de l'encourager.

— Nous cherchons désespérément des endroits où loger nos hommes pendant leur entraînement, lança-t-il en un seul souffle. Comme le Motordrome n'est pas encore prêt à les recevoir, et que beaucoup d'entre eux viennent de loin, ça complique l'entraînement. Avec toutes les nouvelles recrues qu'on a eues, je suis à court de solutions! Connaîtriez-vous, par hasard, des gens qui pourraient accueillir des hommes dans leur maison?

— Je vais me renseigner lieutenant-colonel, répondis-je en souriant de plus belle.

Soulagé, il me raconta les problèmes de ponctualité que cela engendrait de ne pouvoir garder les hommes sous un même toit. La discipline semblait plus que difficile à instaurer. Tout au long de notre discussion, son calme me déconcerta. Du coup, je compris mieux pourquoi les hommes le surnommaient *papa* Grenier. Il était emplí de sagesse, de volonté et de dévouement pour son régiment. Et on sentait bien que, derrière ses yeux un peu sévères à demi cachés par sa casquette, il aimait profondément tous ceux qui travaillaient à ses côtés. Je m'imaginai que, sur un champ de bataille, un officier comme lui était une bénédiction. Dans tous les cas, si je devais remettre ma vie entre les mains d'une autre

personne en fermant les yeux, c'est au creux des siennes que je voudrais la déposer parce qu'il donnait l'impression qu'il ferait tout pour me la restituer. S'il devait partir en Europe, j'espérais tant que Thomas combatte à ses côtés.

Octobre 1939

Lorsque j'ouvris les yeux, tout me semblait on ne peut plus normal. J'étais chez moi, dans mon lit, couverte d'un drap léger. Les rideaux à la fenêtre voletaient au gré du vent. Je m'éveillais tranquillement d'un sommeil profond. Je m'étirai et me tournai pour profiter encore un peu de cet état de grâce.

— Bonjour, ma *darling*! chantonna Marielle, accoudée sur son oreiller et m'observant avec insistance.

J'effectuai un mouvement de recul.

— Ce n'est pas réel, ce n'est pas réel, ce n'est pas réel, murmurai-je en me retournant et en enfouissant ma tête sous mon oreiller.

L'espace d'un instant, j'avais oublié que nous habitions ensemble depuis quelques jours. Lorsque j'avais discuté avec mes employés de la demande du lieutenant-colonel, Marielle avait eu l'idée de prêter son appartement aux militaires et de venir habiter chez moi. Bastien, se mordant les joues pour ne pas pouffer de rire, avait alors répondu que c'était une idée fantastique. À cet instant précis, j'avais perdu le contrôle de ma *barmaid* et de ma vie.

— Je te demanderais bien comment tu souhaites manger tes œufs ce matin, lança-t-elle en soulevant mon oreiller, mais il n'y a plus rien pour déjeuner! Tu sais ce que ça veut dire?

— On doit aller faire des courses, grognai-je.

— On doit aller faire des courses! claironna-t-elle. J'adore faire des courses! Toutes ces choses neuves qui attendent d'être achetées! Allez! Debout! Ne perdons pas de temps!

Elle ouvrit grand les draps, se leva et entreprit de faire le lit.

— Clara, ce n'est pas parce que tu ne te lèves pas que je ne vais pas placer les draps par-dessus toi. Un lit, ça doit toujours être impeccable, s'exclama-t-elle en me marchant dessus au lieu de contourner le lit.

Je me faufilai hors du lit juste à temps et allai me préparer.

En revenant de chez Dupuis, Marielle ne pouvait contenir sa joie d'avoir trouvé un manteau d'hiver à col en fourrure pour si peu d'argent. Elle ne cessait de le sortir du sac pour me montrer à quel point la fourrure était douce au toucher. Chaque fois, j'acquiesçais. Je ne pouvais le toucher puisque j'avais les bras chargés de nos paquets. À bout de nerfs, je déposai tout par terre.

— Bon, Marielle, on va essayer d'être efficace. Pourrais-tu aller porter nos sacs à la maison, s'il vous plaît? Je prends les autres et vais les porter chez Bastien. On se rejoint au *Poppydrille* après.

Je savais que Bastien n'avait pas pris soin de remplir son réfrigérateur. Ces temps-ci, il arrivait plus tôt au bar et repartait plus tard. Il m'aidait ainsi à gérer les livraisons des *brewery*, de plus en plus fréquentes. Je lui avais donc pris de quoi survivre quelques jours encore.

Marielle, d'abord éberluée, s'empara des sacs sans broncher et s'exécuta. Je la regardai s'éloigner, un peu soulagée. C'était bien d'avoir quelqu'un à la maison, mais les moments de répit étaient devenus drôlement rares. Je profitai du silence pour le restant de mon trajet.

Gravir les marches menant à l'appartement de Bastien ne fut pas chose aisée. Au milieu de l'escalier, je calai le sac de provisions en papier sur ma hanche afin de pouvoir ouvrir de ma main libre. Je ne fermai pas la porte d'entrée puisque je ne restais que quelques instants. Pour parvenir à la cuisine, je dus enjamber une paire de bottes neuves. Bastien avait visiblement décidé de dormir encore un peu ce matin. Je me dirigeai vers la cuisine à pas feutrés et déposai les victuailles sur la table. Alors que je saisis la boîte d'œufs, un bruit me parvint du bureau. Intriguée, je me dirigeai vers cette pièce lorsque je vis Thomas par l'ouverture de la porte. Mon Écossais jeta une serviette sur un petit lit de camp et, me tournant à moitié le dos, prit un morceau de linge au hasard. Il était là, presque nu, tentant de passer les bras et la tête à travers sa camisole blanche. À chacun de ses

mouvements, ses muscles se tendaient et dansaient sous sa peau. De l'eau perlait encore sur son torse parsemé de taches de rousseur.

Tout mon sang afflua vers mon estomac. J'avais beau être immobile, je me sentais tirée vers lui. Je ne pouvais fermer les yeux. Mes genoux fléchirent, l'espace d'un instant. J'échappai la boîte contenant les œufs, et le bruit des coquilles qui se fracassent attira l'attention de Thomas. Nos regards se croisèrent. Nous restâmes ainsi pendant de longues secondes. Respirant à peine. Comme si un seul mouvement, même imperceptible, pouvait déclencher une avalanche. Puis, il inclina légèrement la tête et gloussa. Comme piquée au vif, je pris mon sac à main et quittai l'appartement de Bastien à la hâte. Derrière moi, Thomas criait mon nom.

Je courus sans m'arrêter jusqu'au *Poppydrille*. J'ouvris grande la porte et me butai à Marielle et Bastien qui me regardèrent avec étonnement.

— Tu en as mis du temps, ma *darling*!

Je ne lui répondis pas et me dirigeai tout droit vers mon bureau dans lequel je m'enfermai. Je trouvai refuge sur le divan et m'enroulai dans la couverture de mamie. Alors que je regardais mes chaussures couvertes de blancs d'œuf, Bastien vint cogner à la porte.

— Est-ce que tout va bien? dit Bastien.

Je ne pouvais me résoudre à lui expliquer ce qui venait de se passer. Je voulais à tout prix éviter qu'il ne se mette en colère contre moi ou contre Thomas. À ma grande surprise, je demandai à parler avec Marielle. Bastien fronça les sourcils et sortit.

— Ma foi du Bon Dieu! s'écria ma nouvelle colocataire en franchissant la porte. Tu as les joues en feu et tu es tout essoufflée! Veux-tu bien me dire qu'est-ce qui s'est passé? Je ne t'ai pourtant pas laissée toute seule bien longtemps. Il n'a pas pu t'arriver quelque chose de grave-

— Marielle..., la suppliai-je. Est-ce que je peux te parler sans que tu dises quelque chose?

Elle fit un signe de tête en s'asseyant près de moi.

Je lui expliquai tout, en omettant quelques détails concernant le corps de Thomas. Tout au long de mon récit, elle se mordait les lèvres et effectua bon nombre de grimaces, mais elle ne dit rien. Après quelques instants de silence, elle osa enfin s'exprimer.

— Je peux parler maintenant?

— Oui.

— Nom d'un petit Jésus en plâtre! cria-t-elle en détachant bien les syllabes.

— Chut! lui dis-je en lui mettant une main sur la bouche. Bastien pourrait t'entendre!

De l'autre côté de la porte, mon vieux *doorman* faisait les cent pas.

— Oh! Ça va! On n'est pas dans un confessionnal à ce que je sache! À moins que tu aies commis un péché..., ajouta-t-elle en levant un sourcil.

— Marielle, franchement! Comment peux-tu penser une chose pareille?

— Bon, alors il n'y a rien à cacher! Je ne vois pas pourquoi tu paniques. Tu sais, il va falloir que tu le maries ton Thomas s'il te trouble comme ça!

— Non! m'écriai-je, paniquée. Je ne veux pas!

Marielle parut surprise, et mes joues prirent feu. Mes yeux cherchèrent un endroit où se poser, en évitant ceux de ma confidente, évidemment.

— Enfin, pas tout de suite, ajoutai-je. Peut-être plus tard... ou pas. Je ne sais pas?

— Là, c'est toi qui dis des bêtises, Clara. Tu ne serais pas dans un état pareil si tu ne ressentais rien pour lui!

Force m'était d'admettre qu'elle avait raison. Pendant que Marielle papillonnait sur l'éventualité d'une demande en mariage, on tambourina à la porte. Thomas passa la tête par

l'embrasure. Ma confidente et moi, assises côte à côte et nos pieds touchant à peine le sol, devions ressembler à deux gamines échangeant de pieux secrets sur un banc de parc, une sucette à la main.

— Loin de moi l'idée de vous dérober à des confidences de haute importance... Mais j'aimerais m'entretenir avec Clara si possible.

— Mais tout le plaisir est pour moi, cher monsieur, répondit Marielle en se levant et en effectuant une révérence avant de se diriger vers la sortie.

Thomas s'agenouilla à mes pieds et prit mes genoux entre ses mains.

— Je fais si peur à voir en caleçon? dit-il l'air sérieux.

— Oh non! lâchai-je, ce qui fit rire Thomas.

— Veux-tu bien me dire ce qui t'a fait fuir comme ça?

— En fait, continuai-je toute penaude, je crois que j'ai plus eu peur de moi. J'ai chaud juste de penser que j'aurai pu... enfin qu'on aurait pu...

Il me regarda longuement de ses yeux profonds.

— Perdre le contrôle?

J'acquiesçai en faisant la moue. Il s'approcha de moi et, sa joue effleurant la mienne, me murmura à l'oreille :

— Je crois que si tu as chaud, c'est avant tout parce que tu es emmaillotée comme un nouveau-né.

Alors que je frissonnais, il tira délicatement sur la couverture et la déposa sur le canapé. Puis, glissant ses mains sous mes genoux, il m'approcha à lui. Il déboutonna mon manteau et, après l'avoir plié, le posa sur la couverture. Ses mains cueillirent mon visage en feu.

— Clara, si tu savais ce que ça m'a coûté de ne pas aller vers toi quand je t'ai vue! J'aurais pu franchir la distance qui nous séparait en un instant. Mais tu sais ce qui m'a fait sourire?

Je n'osai répondre. Mes yeux étaient rivés à ceux de Thomas alors qu'il caressait mes joues de ses pouces. Doucement, des larmes naissantes frétilèrent dans mes yeux, et son image devint floue.

— J'ai réalisé que nous étions chez Bastien, et que, s'il venait à l'apprendre, ce serait mon dernier jour sur cette terre.

Je souris. Bastien était le parfait chaperon, même quand il n'était pas là. D'ailleurs, même s'il n'oserait l'avouer, je savais qu'il était soulagé de savoir Marielle chez moi. Elle lui rapportait tout, sans même s'en rendre compte.

— Thomas, on ne peut pas... Je ne suis pas prête à...

— Je sais.

C'était comme si ces deux petits mots contenaient une mer d'explications, de promesses et d'acceptations. À eux seuls, ils apaisaient toutes mes craintes. Je soupirai lourdement afin de chasser mes appréhensions. Thomas savait. Il comprenait. Je pouvais être calme désormais. J'observai les blancs d'œuf qui avaient formé une croûte sur mes souliers et je levai des yeux honteux vers Thomas.

— J'ai fait des omelettes aujourd'hui, plaisantai-je.

— T'inquiète, on va s'occuper de ça.

Il partit vers le bar et revint au bout de quelques minutes, un chiffon humide à la main. Il s'agenouilla de nouveau et entreprit de laver mes chaussures. Nous restâmes un long moment dans cette position. J'avais la tranquillité d'une enfant dont le père panse les blessures. J'observai les mains de Thomas, robustes et pourtant si douces. Parsemées elles aussi d'une pluie de taches de rousseur. De son pouce, il caressait mes mollets. Je sursautai parfois sous l'effet des chatouillements, ce qui nous faisait rire.

Les jours passaient. L'incident dans l'appartement de Bastien s'était tassé dans un coin de ma mémoire, comme un lointain rêve. Nous n'en reparlions pas vraiment Thomas et

moi. Même si, au détour d'un regard, dans le frôlement de nos mains lorsque nous lavions les verres, dans la respiration qu'il retenait lorsqu'il m'attirait à lui sur le plancher de danse, je sentais la lourdeur de ses mots : *Je sais*. Moi, je ne savais toujours pas.

Dans le bar, une certaine routine s'était installée. Les civils arrivaient en premier et partaient quand les militaires arrivaient après leur entraînement au manège militaire. Non parce qu'ils ne s'entendaient pas les uns avec les autres, mais parce que la tension montait chez ceux qui portaient l'uniforme. Selon Thomas, les récentes paroles du ministre de la Justice en avaient découragé plus d'un. L'attente se faisait longue. Les hommes avaient trop de temps à tuer, en attendant de tuer des Bosch, ce qui en incitait plus d'un à commettre de petites infractions. Rien de grave, heureusement.

Le code disciplinaire était plus facile à appliquer maintenant que la plupart des hommes habitaient près du manège, mais ce n'était pas encore au point. Le capitaine-adjutant s'arrachait les cheveux à trouver des réprimandes viables, parce qu'annuler une permission à un homme qui n'a pas le choix de sortir pour retourner chez lui n'était pas possible. Nous nous étions disputés lui et moi parce que je refusais d'interdire l'accès au bar à un militaire fautif, arguant qu'il était un client comme un autre. Avant d'abdiquer, il avait demandé à parler à Bastien. Mais celui-ci lui avait expliqué que s'il avait des doléances à exprimer, il n'avait qu'à les adresser à la patronne. Ce qui nous rendit très impopulaires auprès du capitaine-adjutant. Toutefois, je ne m'en faisais pas trop. Le lieutenant-colonel Grenier venait prendre son café au *Poppydrille* quelques fois par semaine, et nous riions en cachette des excès de son personnel. Selon lui, la majorité des civils étaient impopulaires auprès du capitaine-adjutant.

Notre routine avait été un peu différente aujourd'hui. Nous étions le 25 octobre, journée des élections provinciales. Il avait été décrété que les tavernes et la commission des liqueurs seraient fermées jusqu'à 18 h afin de permettre aux hommes de se rendre aux *polls* en ayant les idées claires. Enfin, c'est ce que je me plaisais à dire. J'avais donc permis à Marielle et à Bastien d'arriver un peu plus tard. Après tout, nous l'avions bien mérité. Malgré cela, ils étaient arrivés à l'heure habituelle et en avaient profité pour faire un grand ménage du bar. À mon arrivée, Bastien terminait de cirer les parquets et Marielle relavait les carreaux pour une deuxième fois, insatisfaite de sa première tentative. Elle leva des

yeux emplis de colère vers moi, tira la langue et se remit à astiquer les vitres avec plus de vigueur.

— Je rêve ou Marielle vient de me faire une grimace?

— Tu as manqué la visite du livreur...

— Et?

— Et il paraîtrait que les prix ayant augmenté récemment, tu ferais plus de profit. Elle en a discuté avec d'autres *barmaids* cet après-midi. Ils sont tous d'accord pour dire que leur salaire devrait être bonifié.

— Tu n'es pas sérieux! Bastien, avec les soirées qu'on a, elle n'a jamais amassé autant d'argent en pourboires! Et on ne lui demande même pas de les partager avec nous. C'est toi qui devrais me faire la gueule en ce moment.

— Je sais, répondit-il en me faisant une grimace à son tour, mais en ponctuant le tout d'un clin d'œil.

— Tu vas me faire la gueule longtemps, dis-je en me tournant vers Marielle.

— Jusqu'à ce que tu me paies à ma juste valeur.

— Parfait! tonnai-je. Je t'augmente d'un dollar par semaine, mais à partir de maintenant, les pourboires seront séparés en trois parts égales.

Marielle fronça les sourcils. Elle savait qu'elle perdait au change. Elle lança son torchon dégoulinant par terre, ce qui fit soupirer Bastien, et s'approcha de moi à grands pas.

— Si tu sens des mains se serrer autour de ton cou cette nuit, ne te demande pas qui c'est, lança-t-elle avant de se diriger dehors.

Il ne fallut pas beaucoup de temps pour qu'elle revienne, déjà frigorifiée. Elle alla chercher son manteau dans le vestiaire et nous jeta un regard noir avant de claquer la porte à nouveau.

Au bout d'une heure, une Marielle toute repentante avait franchi le seuil de la porte. Elle nous présenta ses excuses, à Bastien et à moi, prétextant un manque de sommeil.

Vers vingt et une heures, les militaires arrivèrent en trombe dans le bar.

— Faites de la place! dit un jeune militaire. Ils s'en viennent!

Alors qu'ils entreprenaient de déplacer les tables en deux sections distinctes, un petit contingent d'hommes costumés entra en paradant, pancarte à la main. Ils étaient suivis par des militaires et quelques curieux. Je reconnus aisément Adolf Hitler, avec sa courte moustache et ses cheveux peignés sur le côté. Il y avait aussi Adélard Godbout en complet gris. Paul Gouin en costume à rayures n'était suivi d'aucun supporter. Pour sa part, l'homme qui incarnait Maurice Duplessis avait dû mettre un coussin pour rembourrer son ventre et se coller une fausse moustache, mais il affichait autant de classe que son homologue.

En l'espace de quelques instants, le bar grouillait de monde. Le soldat Perrault tira le fil du juke-box et courut s'installer à côté du *Führer* devant les hommes. Marc entra dans le bar, précédé d'un autre soldat. Il transportait un objet lourd, emballé dans du papier journal, qu'il déposa au bout du comptoir. Il me fit un signe de la tête avant de me remettre une lettre cachetée. Pendant que les hommes s'installaient autour des tables, le faux Hitler prit la parole en ce qui me semblait être de l'allemand.

— Chers compatriotes, traduisit le soldat Perrault. Je présiderai ce soir le grand débat des chefs puisque je régnerai bientôt sur le monde! En fait, si *fräulein* Sénécal est d'accord, bien entendu!

— La *fräulein* est d'accord! s'écria Marielle en tapant des mains.

Je souris et acquiesçai en direction d'Hitler et du soldat Perrault.

— Avant toute chose, messieurs, reprenait le soldat Perrault, nous tenons à offrir un présent à mademoiselle Clara. Une chose essentielle à nos traditions qui devrait nous permettre de bien commencer la soirée.

Hitler me fit signe de procéder au dévoilement de l'objet. J'avais rarement vu les hommes aussi silencieux. Quelques récalcitrants s'aventuraient à chuchoter un commentaire à leur voisin, mais étaient vite rabroués par ces mêmes-là. Alors que je rejoignais l'extrémité du comptoir, ils s'étaient tous tournés dans ma direction pour mieux observer ce que j'allais déballer. Je m'exécutai, tranquillement, faisant durer le plaisir que procurait leur impatience enfantine. Sous plusieurs couches de papier, je découvris une cloche en laiton dont le battant était affublé d'une corde tressée. Lorsqu'ils l'aperçurent, les hommes clamèrent leur joie. Je questionnai Thomas du regard. Il avait trouvé place à côté de Marielle qui s'agrippait à lui comme si sa vie en dépendait. Il me sourit alors en me faisant signe de le rejoindre.

— Mademoiselle Clara, ceci est un cadeau du commandant des Fusiliers Mont-Royal, ajouta le soldat Perrault. Ne pouvant être des nôtres ce soir, il nous a chargés de vous remettre ce présent. Si vous voulez bien nous faire l'honneur de lire la lettre qui l'accompagne...

Dans la lettre, que je lus à voix haute, le commandant me remerciait de nos bons services et souhaitait que ses hommes passent une bonne soirée. Il m'expliquait que les militaires avaient pour tradition de sonner une cloche afin d'offrir une tournée générale à tous les hommes présents dans le bar. Il terminait la missive en me demandant de la faire résonner en son nom. Amusée, et à la fois touchée par ce témoignage de gratitude, j'observai tour à tour les hommes et Marielle. Nous n'allions pas chômer ce soir. J'agrippai la corde et fis retentir la cloche. Des cris de joie fusèrent de toutes parts. Marc et le soldat Perrault nous joignirent afin de nous aider avec les commandes.

— Si la consommation est offerte, m'expliqua Marc, le pourboire, lui, ne l'est pas! Je m'assurerais que les hommes s'en souviennent.

J'acquiesçai de la tête en passant derrière le bar. Je choisis de ne pas taquiner Marielle sur l'augmentation de salaire qu'elle aurait grâce aux pourboires dus à cette cloche. Je ne pouvais pas risquer de perdre ma serveuse ce soir. Et puis, je ne tenais pas à manquer d'air pendant mon sommeil.

Les hommes s'étaient approchés du bar et attendaient sagement en ligne, comme s'il s'agissait d'un geste naturel pour eux. Le tout alla très vite. Le soldat Perrault prenait les commandes et nous les transmettait. Marc prenait des notes pour la facture du commandant et faisait de gros yeux aux hommes qui ne laissaient pas de pourboire. Pour notre part, Marielle, Thomas et moi nous chargions de préparer les commandes. À nous cinq, nous formions une solide équipe. Nous n'avions jamais vendu autant d'alcool en si peu de temps. Je remerciais le ciel que le livreur soit passé aujourd'hui.

Lorsque tous eurent commandé leur boisson, je dus aller vider le pot de pourboire dans le bureau parce qu'il débordait. À mon retour, les hommes étaient tous assis et écoutaient le *Führer*.

— Chers compatriotes, traduisit encore le soldat Perrault, maintenant que le plus urgent est réglé, passons aux choses sérieuses! Que le débat commence! Dans un premier temps, vous devrez vous exprimer sur les sujets choisis par le comité d'élection. Par la suite, vous aurez le droit de parole selon le nombre de députés que vous présentez. En conséquence, monsieur Gouin, ayant perdu la majorité de vos députés aux frais de l'Union nationale depuis les dernières élections, je vous demanderais de vous retirer immédiatement de la course.

— Mets ça dans ta pipe, Gouin! s'écria Maurice Duplessis, ce qui déclencha l'hilarité dans la salle.

Ledit politicien, faussement offusqué, se leva d'un trait, arracha sa moustache de fortune et la lança dans la foule. Au même moment, la porte d'entrée s'ouvrit, faisant retentir la clochette. Quelques regards s'étaient retournés vers moi, croyant un instant que j'avais de nouveau sonné la cloche des consommations.

Sur le pas de la porte, une poignée d'hommes essuyaient leurs bottes. Je reconnus aisément Cole Schiffer parmi eux. L'Anglais soutenait mon regard, comme pour me demander la permission d'entrer célébrer. Je lui souris faiblement en lui faisant signe de se joindre aux autres. Après avoir déposé leur manteau dans le vestiaire, ils vinrent commander. Cole me remercia et me promit d'être sage. La dernière fois, les policiers

l'avaient gardé au poste la nuit durant. À ses dires, ce n'était pas une expérience qu'il souhaitait répéter.

L'un de ses amis s'approcha du bar et interpella Marielle.

— Hey mademoiselle, savez-vous pourquoi Hitler porte la moustache?

— Non, avait-elle répondu.

— Parce que ça fait fureur! expliqua-t-il en ricanant.

— Qu'est-ce qui le fait rire ainsi? me chuchota une Marielle un peu offusquée. Hitler a le droit de suivre la mode, je parie même que c'est pour ça qu'il est aussi populaire! Rien de drôle là-dedans!

Cole asséna un coup dans les côtes à son ami. Puis, il se retourna vers moi, l'air piteux, en s'excusant du comportement de son confrère. Je lui expliquai que c'était un jour de fête et que je ne souhaitais pas que l'ambiance soit gâchée. En guise de réponse, il laissa un pourboire plus que généreux à Marielle.

Dans le bar, les hommes parlaient fort et avec émotion. Je pris place sur un tabouret derrière le comptoir pour écouter le débat. Les questions tournaient surtout autour de la conscription. Tous s'entendaient pour dire qu'il ne fallait pas répéter les erreurs de 1917, mais on débattait les moyens d'y arriver.

Adélar Godbout claironnait que si les hommes accordaient leur confiance au Parti libéral, leurs députés s'assureraient qu'Ottawa ne décréterait jamais la conscription. Il ajouta qu'il s'engageait à quitter son parti, et même à le combattre, si un seul Canadien français était mobilisé contre son gré. Pour sa part, Duplessis affirmait que la guerre était un prétexte pour le gouvernement fédéral d'assimiler les Canadiens français et de centraliser les pouvoirs. Paul Gouin, gracié par la foule, véhiculait que notre belle province était à l'aube d'une révolution, il promettait aussi de démissionner si la conscription était adoptée et de mettre fin au pacte confédératif.

Tous les hommes savaient que Mackenzie King avait gagné ses élections en promettant qu'il n'y aurait pas de conscription. Il serait bien mal vu, maintenant qu'il était au pouvoir,

de changer son fusil d'épaule. Le réel débat était plus subtil. En effet, le résultat du vote des Québécois témoignerait non seulement de leur opinion sur le sujet, mais aussi de leur appui et de leur confiance envers le gouvernement fédéral. Ce serait, d'une certaine façon, un gage de notre loyauté envers la couronne d'Angleterre. Pour cette raison, le monde entier tendait l'oreille en notre direction. Ces élections comptaient donc parmi les plus importantes de notre si courte histoire. Les militaires et les civils étaient plus qu'inquiets devant les multiples possibilités. L'avenir de la province en dépendait, d'une certaine façon.

Les hommes quittèrent peu à peu le *Poppydrille*. Tous vinrent nous saluer. Certains se rendaient devant les bureaux du journal *La Patrie* qui diffusait en direct les résultats des élections afin de valider les résultats de la soirée. Les autres préféraient attendre l'annonce officielle.

Comme à notre habitude, Marielle, Bastien, Thomas et moi quittâmes le bar ensemble après la fermeture. En chemin, plusieurs personnes nous apprirent qu'Adélard Godbout avait remporté les élections, avec une majorité fracassante. En quittant le square, ma serveuse et mon *doorman* nous devancèrent quelque peu.

— Si tu avais pu, Clara, demanda Thomas, pour qui aurais-tu voté?

Je ne m'étais jamais vraiment arrêtée à penser à la politique. C'était une affaire d'hommes. Et à vrai dire, je me sentais rarement concernée par les questions abordées. Jusqu'à maintenant.

— Je crois que j'aurais voté pour le Parti libéral, avouai-je après mûres réflexions.

— Ha! Je le savais!

— Et qu'est-ce qui te permet de l'affirmer?

— C'est le seul parti qui a promis d'accorder le droit de vote aux femmes au cours de son mandat.

— Ce n'est pas l'unique raison, répondis-je. Mais aussi parce que c'est Adélard Godbout qui a affirmé avec le plus de conviction qu'il se battra contre la conscription. De

plus, les députés fédéraux québécois ont menacé de démissionner si Duplessis entrait au pouvoir. Je n'ai pas une grande expérience de la politique, mais quelque chose me dit que ça n'aurait pas été gagnant qu'il n'y ait personne pour nous représenter à Ottawa.

— Tu as tout à fait raison. Tu devrais te lancer en politique! clama-t-il en ricanant tout en passant son bras autour de moi.

— Une femme en politique, on n'est pas près de voir ça!

— Il ne faudrait pas charrier quand même. Vous pourriez être dangereuses. C'est sérieux, la politique.

— Oui, j'ai vu ça ce soir, me moquai-je. Toutefois, je ne m'explique pas une chose.

— Laquelle?

— Pourquoi les militaires sont contre la conscription? Vous devriez vouloir plus d'hommes dans vos rangs, non?

— Tu sais, Clara, quand je serai dans les tranchées face à l'ennemi, je préfère avoir un homme qui a choisi de se battre à mes côtés. Et puis, à quoi ça servirait de faire la guerre s'il n'y a personne pour profiter de la paix?

— Ce n'est pas faux, répondis-je.

J'étais convaincue que Thomas se battrait pour les bonnes raisons. Il semblait si enthousiaste, si confiant. Il trépignait même à l'idée de rendre visite à son cousin Ninian lors de ses permissions. J'étais moins optimiste. Pour moi, il y avait peu de chance qu'il revienne indemne du front. S'il revenait. Serais-je capable de profiter de la paix s'il n'était plus là? J'en doutais de plus en plus. Je m'habituais tranquillement à sa présence. À son calme. À sa façon d'être silencieux, tout en bouillonnant d'énergie. Mes moments de solitude pesaient moins lourd sur mes épaules. Le mieux aurait été qu'il ne parte pas.

Mais je ne pouvais me résigner à le lui demander. Je ne voulais en aucun cas être la cause de l'amertume qui en résulterait. De toute façon, couper les ailes de cet oiseau sauvage ne l'empêcherait pas de voler. La seule chose que je pouvais faire, c'était de

profiter du peu de temps qu'il me restait avec lui. Ça, et espérer que la guerre finisse bientôt.

Avril 1940

Il y a de ces moments où les heures avancent à reculons. Où les minutes et les secondes prennent le temps d'exister pleinement. Les derniers mois s'étaient égrainés ainsi. Péniblement. Le conflit armé avait été gelé dans le temps. Les Anglais l'appelaient la *phoney war*. Les Français, « la drôle de guerre ». Selon les journaux, les pays alliés se terraient derrière la ligne Maginot et les Allemands, derrière la ligne Siegfried. Campés sur leur position, aucun d'eux n'osait lancer d'offensive. Face à face, enragés, mais immobiles. La Belgique et le Luxembourg coincés entre les deux.

Au pays, les journaux semblaient oublier que le Canada était en guerre. Croiser le chemin d'un militaire était devenue chose courante. Ça n'impressionnait plus personne. Le sentiment d'urgence que les foules partageaient en silence s'était dissipé. Durant un instant, on avait même cru que l'Angleterre accepterait la paix proposée par Hitler. Ç'aurait alors été un conflit éphémère. Et dans un futur non si lointain, on se serait même demandé s'il avait réellement existé. Mais ce n'était pas si simple apparemment.

Au début septembre, le gouvernement fédéral avait instauré la loi sur les mesures de guerre. Les autorités pouvaient réquisitionner tout ce qui pourrait servir à remporter le conflit. Les usines fabriquant des munitions fonctionnaient à plein régime à Montréal, et on parlait d'en construire d'autres. Le Canadien Pacifique construisait des chars dans ses usines Angus dans le quartier Rosemont. Les compagnies Bombardier et GM, à Valcourt, assemblaient des motoneiges à expédier sur le front. Même les usines de vêtements et de chaussures étaient mises à contribution. Les familles étaient rationnées afin que le pays contribue à l'effort de guerre, mais, comme le taux de chômage avait diminué considérablement déjà, on n'en faisait pas tout un plat. Les temps difficiles imposés par la crise économique semblaient un lointain souvenir. Le soir venu, les rues prenaient vie, et une atmosphère de temps des fêtes régnait partout. La province était en effervescence, et les gens étaient fébriles.

Dans les rues de Montréal, on parlait davantage de politique et du renouveau insufflé par le Parti libéral d'Adélard Godbout. Les projets étaient nombreux : droit de vote des femmes, école obligatoire, nationalisation de l'hydroélectricité, etc.

De son côté, Marielle s'improvisait suffragette et assistait à des conférences sur les droits des femmes. Elle prônait avec grande conviction que la femme était l'égal de l'homme, ce qui exaspérait Bastien. Pour ma part, je prenais de plus en plus goût aux discussions politiques des militaires. On me demandait même mon opinion de temps à autre, ce qui m'amusait. C'était un changement subtil, mais on sentait que quelque chose était en marche. Finalement, Paul Gouin avait raison; la belle province se refaisait une beauté.

Les hommes des Fusiliers Mont-Royal avaient fini par recevoir toutes leurs pièces d'uniforme. Ils occupaient depuis le début novembre l'ancien Motordrome sur la rue Sherbrooke. Du coup, finies les parades dans la ville, finis les entraînements dans les parcs et dans les cours d'école. Le bâtiment permettait aux hommes de s'entraîner plus fréquemment sans être interrompus par les intempéries et les interventions policières. Le commandant était ravi, et le capitaine-adjutant pouvait enfin faire régner sa loi. Thomas, lui, voyait l'entraînement comme un jeu. Je lui découvrais un petit côté espiègle que je n'avais pas soupçonné jusqu'ici.

De mon côté, j'avais eu du mal à cacher ma joie lorsque Marielle regagna son logement. Si sa présence me désennuyait, je n'étais pas contre le fait de retrouver ma quiétude. Je repris pleinement possession de mon appartement lors d'un jour de congé durant lequel je commençai à déplacer les meubles selon ma convenance. J'habitais désormais un peu plus chez moi que chez mon père.

Au fil des semaines, nous avons remarqué que les hommes fréquentaient un peu moins le bar depuis qu'ils séjournaient au Motordrome puisque leur entraînement s'était intensifié. Ainsi, tous les après-midi, nous réfléchissions à un moyen d'attirer plus de clientèle, civile ou militaire.

Assise sur mon tabouret derrière le comptoir, je jonglais avec la comptabilité lorsque Marielle ouvrit grande la porte et effectua une révérence à faire rougir de honte les plus grandes reines de ce monde.

— Je sais qu'il n'est que 12 h 45, ma *darling*, mais veux-tu connaître mon idée de génie ou tu préfères attendre de finir de calculer ta colonne?

— J’opte pour le calcul, répondis-je avec assurance.

— D’accord! Alors, voilà! enchaîna-t-elle. J’étais en train de repasser ma tenue d’aujourd’hui quand je me suis dit : il sera si triste de voir tous ces beaux jeunes hommes partir pour l’Europe. C’est sérieux la guerre, ils pourraient se faire très mal, tu sais!

— Vraiment?

— Il faut me croire! m’assura-t-elle en hochant de la tête.

Les conclusions de Marielle me renvoyèrent à ma propre naïveté. Je croyais toujours qu’elle possédait un nombre limité de bêtises à prononcer par jour, mais elle arrivait toujours à me surprendre. Au lieu de perdre une énergie précieuse à lui expliquer l’énormité de son discours, je décidai d’abandonner.

— Alors, je me suis dit qu’on pourrait les divertir un peu pour leur remonter le moral, poursuivit-elle.

— Je croyais que c’était déjà ce qu’on faisait?

— En les noyant dans l’alcool, oui. Mais on pourrait faire plus encore.

— Si tu penses à les rendre ivres morts, c’est non. Et tu es virée! On ne peut pas se permettre de se mettre à dos la Police des liqueurs.

— Pour qui me prends-tu? J’ai pensé à quelque chose de mieux : un concours de photo!

Était-elle sérieuse en me proposant cette idée farfelue ou allait-elle me révéler sa vraie idée de génie? On ne savait jamais quand elle blaguait. Dans l’espoir que la deuxième option soit la bonne, je tendis l’oreille. Marielle dut lire la stupéfaction sur mon visage puisqu’elle commença à parler sans même penser à respirer entre ses phrases.

— Ne refuse pas tout de suite, laisse-moi parler avant, m’ordonna-t-elle. Ces hommes partiront probablement en Europe mettre leur vie en danger pour leur pays. Plusieurs malheureux ne reviendront pas ou seront très amochés. J’ai donc pensé qu’en organisant un concours de photos, ils auraient des clichés d’eux à offrir à leur famille alors qu’ils sont

encore en un morceau. Enfin, tu comprends... En plus, ils pourront partir avec un souvenir de leurs amis en poche. Ce sera génial pour le moral des troupes! Alors, qu'en dis-tu?

— Et s'ils ne partent pas pour l'Europe? Si la guerre n'a pas lieu?

— Ça leur fera des souvenirs quand même, *darling*!

— On pourra gagner de l'argent en organisant une soirée spéciale, murmurai-je après quelques instants de réflexion. Mais quel sera le prix à gagner?

— Je sais pas! chantonna-t-elle avec assurance. C'est le petit hic...

Bastien entra au même moment. Marielle trépignait sur place comme une enfant devant le père Noël. Intrigué, Bastien leva un sourcil.

— Prends garde à toi, l'avertis-je. Elle est dangereusement en forme aujourd'hui!

— Allez, dis oui! ajouta-t-elle. On se fera un paquet de fric!

— Laisse-moi y penser, répondis-je en rassemblant mes papiers. Pendant ce temps, explique ton idée à Bastien.

Elle trépigna de nouveau en se rendant derrière le comptoir. Bastien vint la rejoindre alors qu'elle s'emparait de tasses à café.

— Tu vas voir, tu vas dire que je suis un génie!

— Rien de moins? grogna-t-il.

Je traversai dans l'autre pièce et m'assis à mon bureau afin de finir mes calculs. Au bout d'un moment, avachie sur ma chaise de bois, je me souvins du vieil appareil photo que j'avais trouvé en arrivant au *Poppydrille*. Aux dires de ma grand-mère, mon père n'avait jamais eu de talent artistique, encore moins comme photographe. Les quelques photos de ma mère, mal cadrées ou floues, en témoignaient.

Le coffret de cuir brun était sur le haut de l'étagère. Je tentai de m'en emparer en me mettant sur le bout des orteils : impossible. Je pris un cintre sur le porte-manteau et tentai de dégager une boîte. Elle me tomba dessus en s'ouvrant. Des photographies s'éparpillèrent

sur le plancher. Tant pis, je les ramasserais plus tard. Mon second essai fut plus fructueux. Je réussis à faire tomber le coffret que j'attrapai de justesse. Je l'ouvris, intriguée, en prenant place sur le divan. Il contenait l'un de ces vieux appareils fabriqués par Kodak il y a plusieurs années.

Tandis que je dépoussiérais l'appareil, je songai que je n'avais aucune photo de mon père. Ma grand-mère avait fait disparaître les rares clichés où mes deux parents apparaissaient pour que mon père n'ait jamais existé. En faisant cela, c'était une partie de moi qu'elle avait jetée aux ordures. Et aujourd'hui, je peinais à recoller les morceaux.

Plus j'y pensais, plus l'idée de Marielle ne me semblait pas aussi farfelue qu'elle le paraissait. Je rassemblai dans une caisse quelques bricoles.

Marielle et Bastien, curieusement intéressé, étaient assis au comptoir.

— Tu sais, Clara, je dois admettre que son idée n'est pas mauvaise. Mais qu'est-ce que c'est que tout ça? ajouta-t-il en s'emparant de ma boîte.

— Du matériel pour le concours.

Marielle lâcha un cri de joie.

— J'en reviens pas! Tu es d'accord pour le faire, ma *darling*?

— Si vous êtes tous les deux d'accord, je ne vois pas pourquoi je refuserais.

Pendant qu'elle s'extasiait, je sortis le contenu de la boîte. Bastien s'empara de l'appareil photo de mon père. L'air intrigué, il observa l'objet sous tous ses angles.

— Je te prêterai mon appareil, Marielle, et tu pourras prendre toutes les photos que tu veux de Bastien. On choisira les moins belles et on les affichera sur le mur à côté du juke-box.

— Les plus laides?

— Tu les choisiras personnellement! Ça lui apprendra à grogner.

Malgré mes moqueries, Bastien était immuable. Il scrutait le boîtier comme s'il cherchait comment l'ouvrir. Un creux s'était formé entre ses sourcils alors qu'il mordillait sa lèvre inférieure.

— Je crois qu'il reste une pellicule à l'intérieur... je m'en occupe, expliqua-t-il en se levant. J'en profiterai pour vérifier s'il fonctionne toujours. Nous en aurons besoin pour prendre des photos des hommes. Nous pourrions même le laisser à leur disposition.

— Un photomaton! claironna Marielle en tapant des mains.

— Excellente idée, Bastien.

Sur ces mots, il quitta le bar, l'air aussi soucieux.

Bastien revint quelque temps avant l'ouverture du *Poppydrille*. Il s'installa au piano pendant que Marielle et moi nous affairions à préparer la banderole et discussions des critères de sélection des photos pour le concours. Au bout d'un moment, Marielle me fit signe d'aller le rejoindre en me disant qu'elle terminerait seule les derniers détails.

Je m'installai sur le banc à côté de Bastien et, d'un accord muet, nous entreprîmes de jouer à quatre mains un air joyeux. Marielle chantonait et dansait en travaillant, ce qui nous faisait rire. Les premiers clients arrivaient et se groupaient autour de l'instrument. Entre deux transactions, ma serveuse installait la banderole sur le mur, entre le juke-box et la table de billard. Quelques clients s'en étaient informés. Tous approuvaient, ce qui rendait Marielle euphorique.

Un peu plus tard, profitant de l'accalmie, je décidai d'aller ranger la boîte de photos que j'avais fait tomber un peu plus tôt dans la journée. Assise sur le plancher, je pris le temps d'observer les clichés des archives de mon père. Il y avait des photos du *Poppydrille* avant sa transformation en bar, des photos de l'ouverture officielle et du premier client servi. D'autres de Bastien plus jeune, en uniforme, dans ce que je devinais être les tranchées de la Grande Guerre.

Il y en avait une de ma mère en robe de mariée, souriante, jeune. Pleine de cette chaleur que dégagent les amoureuses. Puis, une autre lorsqu'elle était enceinte de moi, arborant péniblement son ventre rebondi duquel je devais sortir quelque temps après. Les cernes sous ses yeux trahissaient sa fatigue. Ses traits tirés : on peinait à croire que c'était la même femme, à quelques mois d'intervalle. C'était probablement l'une des dernières photos d'elle. La seule de nous deux. Je n'avais connu ma mère que de l'intérieur. Elle ne m'avait touchée qu'à travers elle, bercée que du son de sa voix. Et je n'en gardais aucun souvenir. Je l'avais cherchée toute ma vie, mais je n'avais trouvé personne à qui confier mes découvertes et mes secrets, de qui apprendre à faire des tresses. J'aurais voulu savoir quelle part d'elle je portais en moi, la remercier de s'être battue pour que je puisse vivre. Puis, le fait de ne jamais pouvoir lui présenter mes enfants me bouleversa.

Tandis que des larmes roulaient sur mes joues, mes yeux croisèrent un foulard offert par la mère de Marielle sur ma patère. Un tricot, des fils entremêlés, formant un tout, protecteur du froid, gardien de la chaleur de ceux qui le portent : je me dis que c'était cela, une famille. Dans mon foulard à moi, il y avait de grandes mailles. Impossibles à raccommoder.

Thomas choisit ce moment pour me rejoindre dans le bureau. Il avait d'abord tambouriné doucement, puis entrouvert la porte. Il s'était glissé dans la pièce sur le bout des pieds et m'avait rejointe sur le plancher. Tout en caressant mon dos, il écarta délicatement la photo de ma mère pour l'observer.

— Tu as ses yeux, murmura-t-il.

Il me berça en chantonnant. Je n'aurais voulu essouffler mes peines dans les bras d'une autre personne.

— Je suis désolée, Thomas, hoquetai-je en me détachant de lui. Je ne pourrai pas me marier.

Du bout de son doigt, il essuya une larme sur ma joue.

— Je ne te l'ai pas encore demandé, répondit-il en souriant faiblement, mais ce n'est pas grave... On trouvera un moyen.

Je hochai la tête. Ses mains robustes cueillirent mon visage. Ses lèvres frôlèrent les miennes, caressèrent ma bouche délicatement comme si une plume y dansait. Je tressaillis et poussai un léger soupir. Mon corps entier me poussait vers lui, mais ma tête me disait qu'il ne le fallait pas. Je me dégageai un instant, tentant en vain de reprendre mes esprits. Son souffle réchauffait mon cou. Les poils de ma nuque se dressèrent lorsqu'il déposa ses lèvres sur ma peau. Puis le long de mon cou. Mes lèvres. Longuement. Je ne pensais plus à la photo. Je ne pensais plus à ma peine. Plus rien ne m'importait que Thomas et moi.

La porte s'ouvrit et Bastien plongea la tête dans la pièce. Il se retira brusquement et claqua la porte.

— Bastien? dit Thomas.

Je hochai la tête, incapable de prononcer une seule parole.

— Eh bien, j'ai été content de te connaître, ajouta-t-il en ricanant.

Il m'aïda à me relever. Je chancelai quelque peu en me rendant vers la porte. J'espérais que Thomas ne s'en rende pas compte. En déposant ma main sur la poignée, je restai comme figée. Ce moment ne devait pas se terminer. Pas encore. Thomas caressa mes cheveux sous mon chignon. Ma tête se renversa quelque peu. Il embrassa mon cou en faisant glisser sa main le long de mon bras. Nos doigts s'entremêlèrent autour de la poignée. Un gémissement m'échappa. J'aurais damné le ciel pour être seule avec Thomas.

— Il va falloir ouvrir la porte, Clara.

Pas question, pensai-je. Encore quelques instants de plus. Rien qu'un me suffirait.

— Non, répondis-je.

À ces mots, Thomas me tourna face à lui. Il appuya une main sur la porte afin qu'elle ne s'ouvre pas. De l'autre, il attira mon visage au sien et m'embrassa avec avidité. Son corps se souda au mien. Je me surpris à approcher ses hanches des miennes.

De l'autre côté de la porte, Bastien se racla la gorge. Puis, il frappa quelques coups timides. Thomas s'arracha à moi.

— Marielle... Marielle a besoin d'aide, siffla Bastien.

Tandis que j'agrippais la poignée, Thomas s'agenouilla et entreprit de ranger les photos dans la boîte.

— J'y vais, Bastien, répondis-je.

J'ouvris toute grande la porte, et un coup de vent fit voler mes boucles rebelles. D'une main assurée, je retins Bastien qui tentait d'entrer dans le bureau et le poussai vers le bar.

— Occupe-toi de distribuer, je préparerai les commandes avec Marielle, lui ordonnai-je.

Le bar se vidait par vagues. Quand les derniers clients furent partis, Thomas se proposa pour ramener Marielle chez elle. Le petit malin évitait ainsi les tempêtes de Bastien auxquelles je n'échapperais probablement pas.

Pendant que mon *doorman* fermait à clef, je m'installai au piano et entamai l'opus 9 des nocturnes de Chopin. Bastien prit place derrière moi, sur la banquette près du mur. Sa colère me glaçait l'échine. Mais plus il irradiait, plus j'accentuais les changements de rythme, les accents et les nuances.

À la fin du deuxième mouvement, je le sentais se détendre quelque peu. Puis, sa présence s'estompa. Les yeux fermés, je me laissai guider par les envolées lyriques. Mes doigts courraient d'une note à l'autre comme s'ils se souvenaient du chemin vers la mélodie.

À la fin du troisième mouvement, lorsque mes doigts caressèrent les dernières notes, la musique se mua en réverbérations qui ne semblaient pas vouloir se taire. Suspendues là, au-dessus de nos têtes, de petites fées persistaient à danser.

Bastien attendit le silence. Et bien après.

— Tu n'as jamais aussi bien joué, Clara, murmura-t-il en prenant place sur le tabouret à côté de moi.

Je fixai la partition. Je ne pouvais me résigner à quitter l'état de grâce dans lequel je m'étais plongée. Je savais que j'avais franchi une ligne interdite, mais je n'arrivais pas à me

convaincre que mon moment passé avec Thomas méritait d'être écorché. Bastien se racla la gorge.

— Ton père était un virtuose, se risqua-t-il. Quelque chose comme un petit génie qui n'avait pas demandé à l'être.

Je n'avais pas envie qu'il me parle de mon père. Sa vie m'importait peu, pensai-je en me retournant lentement. Ç'aurait pu être n'importe qui, mon père. Au lieu de ça, il a choisi de n'être personne. Je restai toutefois silencieuse. Par respect pour Bastien.

— Je l'ai connu en 1918, à Amiens. J'étais mutilé de l'intérieur. J'avais perdu trop de frères d'armes. Tué trop d'hommes. Ton père, lui, semblait immuable.

Il plongea son regard vers le sol. Ses mains tremblaient légèrement. Il prit une profonde inspiration.

— Un soir, nous avons trouvé refuge dans une petite maison près de la cathédrale. Les bombardements résonnaient jusque dans nos poitrines. Je n'arrivais pas à me calmer. C'est alors que ton père a tiré une photo de la poche de sa vareuse.

Bastien déposa une photo racornie à côté de moi sur le banc. Malgré les taches et les plis, on distinguait parfaitement une femme décharnée tenant dans ses bras un enfant enroulé dans une petite courtepointe identique à celle qui recouvrait le dossier de la chaise berçante de mon père dans mon appartement. Je fermai les yeux en tentant de déglutir malgré ma gorge qui se serrait de plus en plus. Il existait bien une photo de moi et de ma mère, toutes deux vivantes.

— Ton père m'a expliqué votre histoire. Il a connu ta mère à une soirée paroissiale et l'a aimée dès les premiers instants. Ils étaient très proches l'un de l'autre et, un soir, l'inéluctable s'est produit. Ils ont dû se marier quelques semaines plus tard, avant que le corps de ta mère ne révèle ses formes. Ils ont été très heureux, malgré la colère de ton grand-père. Malheureusement, la santé de ta mère s'est détériorée. Vers le sixième mois de sa grossesse, elle a dû tenir le lit. Selon ton père, elle était si blême et si maigre que le médecin ne croyait pas qu'elle arriverait à te mettre au monde.

Bastien emmêlait et démêlait ses doigts, comme s'il ne savait pas quoi faire avec eux.

— Ton grand-père paternel était un homme très sévère, continua-t-il. Selon lui, un homme n'en était pas un s'il n'avait pas fait la guerre. Alors, quand la Grande Guerre a éclaté, il a forcé ses fils à s'enrôler, les menaçant de les chasser de sa ferme s'ils refusaient. Ton père a tenté d'argumenter avec ton grand-père, expliquant que ta mère et toi auriez besoin de lui, mais ça n'a rien changé. Tu comprends?

J'acquiesçai. Mon père ne voulait pas nous quitter. S'il perdait son emploi à la ferme, il ne pouvait plus nous nourrir et payer un médecin pour ma mère. L'armée lui donnait un salaire généreux. Il n'avait pas le choix. Toute ma vie, j'avais détesté mon père parce que je croyais qu'il nous avait abandonnées. Je regrettais maintenant de n'avoir pu le connaître.

— Il est donc parti pour Valcartier pour s'enrôler comme volontaire, expliqua Bastien. Il a embarqué pour l'Angleterre au début octobre 1914. Quelques mois plus tard, il a reçu une lettre de ta grand-mère qui expliquait que ta mère n'avait pas survécu à l'accouchement. Elle a ajouté que si la guerre prenait fin bientôt, elle ne lui conseillait pas de revenir dans votre coin de pays. Ton grand-père maternel était tellement en colère contre lui qu'il avait démoli une partie de la grange à mains nues. Lorsqu'il était saoul, il jurait de le tuer. Elle a promis de le tenir au courant. Elle avait glissé cette photo dans l'enveloppe. Je me souviendrai toujours du regard de ton père lorsqu'il m'a dit : « J'ai tué ma femme, Bastien... C'est de ma faute. C'est moi qui ai fait ça. Et à cause de ça, je ne pourrai jamais voir mon enfant. En réalité, je suis mort depuis longtemps. »

Des larmes roulaient sur mes joues. Je voulais que Bastien se taise. Je n'avais plus la force d'en entendre davantage. Ma poitrine se comprimait sous l'effet de l'émotion, et je peinais à respirer. Mais je ne pus me résoudre à lui demander d'arrêter son récit, alors je détournai le regard.

— La seule chose qui le tenait en vie, Clara, c'était qu'il ne voulait pas te décevoir. Il disait que s'il ne pouvait pas te connaître, un jour tu apprendrais qui il était. Et tu serais fière de lui. Alors, il s'est battu comme un roi. Il prenait part à tous les combats et refusait toutes les promotions qui l'éloigneraient du front. Je me suis collé à lui et me suis laissé porter jusqu'à la fin de la guerre. Nous ne nous sommes jamais quittés après. Il a acheté le

bar avec l'argent si durement gagné dans les tranchées, et j'ai accepté de travailler à ses côtés. Ta grand-mère lui écrivait souvent, mais elle ne voulait pas qu'il revienne, même après la mort de ton grand-père. Chaque fois, ça le mettait à l'envers. Alors, il s'asseyait au piano et y déversait ses souffrances. Comme tu l'as fait tout à l'heure.

Bastien risqua un mouvement dans ma direction, mais se ravisa. Il finit par joindre les mains comme lors d'une prière. Je l'imitai en serrant mes mains très fort, jusqu'à ce que mes jointures craquent. J'espérais ainsi ne pas m'écrouler sous le poids de ma peine.

— Si... si je te raconte tout ça, Clara, c'est parce que j'ai juré à ton père de veiller sur toi. Je lui ai promis que je ferais tout pour que tu ne répètes pas les mêmes erreurs que lui. Thomas est un homme bien. Je le connais suffisamment pour dire qu'il est sincère avec toi. Rien ne me ferait plus plaisir que de vous voir réunis. Mais, s'il part à la guerre et n'en revient pas, je ne pourrai jamais me le pardonner. Alors, attends. S'il te plaît, attends qu'il revienne.

Le barrage finit par céder. Des larmes déferlaient sur mes joues. Je hochai de la tête en hoquetant. Bastien avait raison. Thomas et moi, c'était impossible. Pas avant la fin de la guerre. J'étais soudainement honteuse de ce que nous avions fait plus tôt. Bastien me prit dans ses bras et joignit sa peine à la mienne.

En silence, il me reconduisit sur le divan dans le bureau et me borda.

Au petit matin, je le trouvai recroquevillé sur la banquette du bar, recouvert de son manteau.

Mai 1940

Alors que je m'apprêtais à allumer la radio, le lieutenant-colonel Grenier entra dans le *Poppydrille*, apportant avec lui une bouffée d'air frais que la nature clémente nous offrait depuis quelques jours. Malgré tout, son pas leste et malhabile n'augurait rien de bon.

— Je crains d'avoir de mauvaises nouvelles, mademoiselle Clara.

Je n'arrivais pas à comprendre son accablement. Thomas et moi étions un peu plus distants depuis ma discussion avec Bastien. Ça le rendait fou, mais il respectait ma décision. Ce ne pouvait être lié à lui.

Le lieutenant-colonel se laissa choir sur le tabouret face à moi et enleva son chapeau de sa main droite. De l'autre, il déposa *La Patrie* du jour devant lui, plié en deux.

— Avez-vous lu le journal ce matin? dit-il, les yeux rivés sur le papier.

Thomas m'avait expliqué que les militaires étaient de mieux en mieux préparés au combat qui, voyant comment cela se déroulait en Europe, n'aurait probablement pas lieu. Ce ne pouvait pas être lié à ça non plus. Que pouvait-il bien être arrivé?

— C'est Bastien qui s'occupe de l'acheter pour les clients, répondis-je.

Le colonel déplia le journal et le poussa vers moi. Les gros titres annonçaient que l'Allemagne s'était enfin décidée à quitter la ligne Siegfried pour opérer des offensives plus sérieuses. Ainsi, la Hollande, la Belgique et le Luxembourg avaient été envahis, tandis que la France et l'Angleterre avaient été victimes d'attaques éclaires des Allemands au cours des dernières heures.

— Les journalistes parlent d'une Seconde Guerre mondiale.

Les informations faisaient doucement leur chemin en moi, provoquant des tremblements incontrôlés dans tout mon corps. Je déposai délicatement ma main à plat sur la page couverture. Le colonel venait m'annoncer leur départ, j'en étais certaine.

— La guerre, c'est comme un jeu d'échecs, ajouta-t-il après un moment. Quand l'ennemi avance un pion... Après, c'est votre tour. Vous comprenez?

Ces mots me piquaient au vif. Je serrai les dents et chiffonnai la page couverture du journal.

— Vos soldats ne sont pas des pions, colonel!

— Je sais, mademoiselle Clara. Jamais je ne les ai considérés comme tels. Je... je me suis mal exprimé, lâcha-t-il dans un soupir. Je ne savais pas comment vous annoncer une telle nouvelle. À vrai dire, je ne le sais pas plus maintenant.

Après un court moment de silence, il dit lentement :

— Je voulais seulement vous dire que notre départ est assuré désormais.

Mon estomac se tordit, et j'eus un haut-le-cœur.

Thomas allait partir.

— J'ai reçu un coup de fil du commandant de la 5^e Brigade d'infanterie. La 2^e Division est bientôt prête à nous recevoir. Dès que nous aurons le go, nous partirons. Je savais qu'une telle nouvelle vous attristerait. Je sais aussi que mes hommes sont plus qu'heureux de pouvoir enfin prendre part aux combats et qu'ils auront de la difficulté à se contenir, ce qui pourrait vous blesser davantage. Et c'est la dernière chose que je souhaite.

Je pouvais à peine respirer.

— Combien de temps? sifflai-je.

— Pardon?

— Dans combien de temps partirez-vous?

— Aucune idée. Ce peut être n'importe quand. Mais, à mon avis, pas avant quelques semaines. Le temps de tout mettre en place. Je dois y aller, Clara. Si je peux faire quoi que ce soit, dites-le-moi.

Le colonel m'offrit un faible sourire. Puis, en hésitant un peu, il prit son chapeau, me tapota la main et quitta le *Poppydrille*.

Quand Marielle et Bastien arrivèrent, je n'avais pas bougé. J'étais bombardée d'images de militaires dans les tranchées. De leurs yeux effrayés. De leurs plaies béantes. De leur sang boueux s'écoulant de leurs entrailles. Tout mon être tremblait à l'idée que l'un d'eux puisse être Thomas. Un grand vide s'installa en moi, en même temps qu'une extraordinaire poussée d'adrénaline.

Quatre ans. La Grande Guerre avait duré quatre ans. Combien de temps pouvait-on être séparé de quelqu'un et continuer à l'aimer? À lui être fidèle? À se souvenir de son visage? Thomas pouvait-il égarer mon souvenir dans les tranchées? Enlacerait-il une autre femme que moi lorsque le clairon de la victoire retentira? Peut-être que tout cela ne se produirait pas. Et peut-être que oui.

— Clara?

Je n'arrivais pas à savoir où était ma place désormais. Ni ce que j'avais envie d'être. Combien y avait-il de chance pour qu'il revienne? Une chance sur deux? Sur mille? Combien de fois fallait-il mettre sa vie en jeu et survivre le jour suivant pour se considérer chanceux à la guerre? Une larme roula sur ma joue.

— *Darling?* s'écria Marielle.

Je sursautai. La panique se lisait dans les yeux de ma serveuse. Elle laissa tomber son sac et accourut derrière le comptoir tandis que Bastien m'arracha le journal des mains. En un instant, il comprit mon désespoir. Il contourna rapidement le comptoir et me prit dans ses bras. Marielle se joignit à nous.

Le contact de leur corps contre le mien me brûla. Plus qu'une simple irritation ou une inflammation. Ma peau calcinait, crépitait. Thomas. J'avais perdu mon temps à hésiter. Notre temps. Je tentai de dégager quelque partie de moi, en vain. Ma gorge se serra, ne laissant plus passer qu'un mince filet d'air. Soudain, ma main réussit à se frayer un chemin

vers le ciel. J'agrippai l'épaule de Bastien fermement et le repoussai de toutes mes forces. Il perdit pied et s'accrocha au comptoir pour ne pas tomber. Il m'observa, surpris, pendant que je me défaisais des liens de Marielle. Je hurlai. De toutes mes forces. Je leur crachai mon désespoir au visage. En serrant les poings. Ils ne pouvaient pas comprendre. Ils ne pouvaient pas me consoler. Personne ne le pouvait. Je suffoquai. Mes vêtements trempés de sueur collaient à ma peau. Je détachai un bouton de ma chemise, espérant que ça m'aiderait à respirer. Mais l'air ne semblait plus exister autour de moi. Une brûlure enflamma mes mollets, et je courus vers la sortie de secours.

Le soleil éclatant m'aveugla. Je voulus respirer un bon coup, mais l'air se bloqua dans ma gorge. Je détalai. Dévalant la pente pendant quelques coins de rue, je me retrouvai bientôt devant une église. Là, les pieds bien campés, je pris un caillou sur le sol et le lançai contre les portes de l'église en criant.

Encore.

Et encore.

Jusqu'à manquer d'air.

Jusqu'à ce que ma rage s'apaise.

Tant pis pour la quiétude des passants.

Tant pis pour Lui.

C'était tout mon être qui rugissait.

Mon corps se mit à trembler. Tout devint noir. Juste avant de perdre connaissance, je me sentis soulevée de terre et entendis quelqu'un murmurer mon nom.

Je repris conscience comme lorsqu'on s'éveille d'un mauvais rêve; un peu confus. Une main caressait mes cheveux trempés. Des chants semblaient venir de partout. Un chœur d'enfants. Un petit livret de psaumes coincé sous une pince. Une étoffe un peu rêche sous ma tête. J'étais couchée sur un banc d'église.

Je me soulevai péniblement.

— Attention.

Je tournai la tête et écarquillai les yeux. Constatant ma surprise devant l'intimité de ses gestes, Bastien se retira en se raclant la gorge. Puis, rougissant, il emmêla ses doigts et les déposa sur ses genoux. La tête penchée, il sembla tout à coup si pieux. Si serein. Si différent de celui que je connaissais. Je l'observai, comme si je le voyais pour la première fois. Il resta ainsi plusieurs minutes.

— Clara, ne me regarde pas ainsi.

Bastien osait à peine soutenir mon regard. Je le fixai, interdite. Il reprit sa veste et se leva. Je retins son bras, ce qui le stoppa net dans sa fuite.

— Reste, chuchotai-je. Je t'en prie.

Il se rassit. Les enfants élevaient leur chant d'un même souffle. Leurs voix raisonnaient contre les croisées d'ogive. Celles-ci leur renvoyaient un écho, comme si Dieu leur répondait. Tout semblait plus calme là-haut, plus serein. Des larmes chaudes coulèrent sur mes joues. Au bout d'un moment, Bastien osa quelques mots.

— Pardonne-moi, Clara. Je voulais te protéger. Je n'avais pas réalisé que tu souffrirais davantage si... Je n'aurais jamais dû.

Il triturerait son chapeau de ses mains tremblantes. Je restai immuable.

— Je... je ne pensais jamais te dire ça un jour, mais j'ai aimé une femme autrefois. J'en étais amoureux fou. C'était avant la guerre. La Première, je veux dire. Je travaillais sur la ferme de son père. On se voyait tous les jours. On riait tout le temps. Elle dansait et tournait autour de nous quand nous faisions les foin. Comme si elle était un papillon. Je l'aimais tellement!

Un pli se forma entre mes sourcils. Bastien? Amoureux?

— Un jour, j’ai...

Sa voix s’étrangla, et il se racla la gorge avant de continuer.

— J’ai appris qu’elle était fiancée au fils du marchand, dit-il en haussant une épaule. Je me suis enrôlé dans l’armée le lendemain... Quand le train pour Québec est parti, je me suis juré de ne jamais revivre ça. Plus jamais.

Je regardai Bastien, mais il détourna le regard.

— Je suis probablement le plus grand imbécile au monde! ajouta-t-il en hochant de la tête et en soupirant. En te voyant lancer des pierres, j’ai compris que... ce n’était pas important que j’aie eu de la peine. J’avais aimé! Tu comprends, Clara?

Je tournai la tête et écoutai les enfants pendant un instant.

— J’aime Thomas, Bastien, de tout mon être. Mais c’est aussi ce qui me fait le plus mal. C’est pour ça que je n’ai pas osé le lui avouer.

— Pourquoi ça te fait mal?

— J’ai... j’ai peur d’emprunter une route qui n’est pas la bonne. Et de me retrouver seule au bout du chemin.

Il soupira et secoua la tête.

— Non, Clara. Aimer est une bénédiction. Peu importe où est cette personne, et où tu te trouves, tu ressentiras toujours sa présence. Le simple fait que quelqu’un, quelque part, sait que tu tiens à lui... ça crée un lien. Tu vois? On ne peut pas être seul quand on a quelqu’un dans le cœur.

Je regardai Bastien qui osa enfin soutenir mon regard. Des larmes tremblaient dans ses yeux.

— Thomas t’aime, ajouta-t-il en déposant sa main sur les miennes. Mais si tu le laisses partir sans lui ouvrir ton cœur, complètement, tu vas le regretter. Parce que c’est ça la vraie solitude. Aimer sans le partager.

Une larme coula le long de sa joue. Il l'essuya de sa main ridée avant d'ajouter :

— Si tu ne lui dis pas, tu te condamnes à vivre seule. Et il n'y aura jamais assez de place dans ton cœur pour un autre homme. Crois-moi.

Les mots de Bastien coulaient en moi comme une prière, lavant toute crainte au passage, ne laissant que cette vérité prendre ancrage.

Bastien mit son chapeau et se dirigea vers la sortie. Au bout du banc, il se retourna.

— Si c'est *lui*, Clara..., cours. Va le chercher et, pour l'amour du ciel, épouse-le. Peu importe ce que les gens disent. Peu importe ce que les gens pensent. Même si c'est moi qui le dis. C'est ta vie! Sois heureuse et casse-nous les oreilles avec ça! Tu n'as pas une minute à perdre.

Bastien se joignit au flot d'enfants qui se mouvaient vers les portes immenses. Je restai là, cloîtrée. Des larmes roulèrent sur mes joues. Je réalisai que la vie était remplie de possibilités. Chaque pas que nous faisons mène vers des choix. Et chaque décision que nous prenons dessine un chemin. Je me tenais à un carrefour depuis trop longtemps, pétrifiée à l'idée de me tromper de direction, ne sachant pas où cela me mènerait. Si j'arriverais au bout. Seule. Il était maintenant temps de faire un pas en avant. J'étais certaine d'une chose : dans toutes les ramifications possibles de ma vie, Thomas me tenait par la main. Alors, à quoi bon résister? Je me levai d'un bond et quittai l'église. Pour une fois, je savais exactement où je devais aller.

Des pas se rapprochèrent de la porte. Une silhouette se dessina à travers le rideau, et un déclic métallique se fit entendre. Lorsqu'elle s'ouvrit, un rayon de lumière reflétant sur un carreau de la porte m'aveugla. Je clignai quelques fois des yeux. Quand ma vue revint, Thomas plaçait méticuleusement son béret sur sa tête. Il était si rare que je le voie en uniforme. D'un seul coup, il n'était plus cet homme doux, rieur et nonchalant que je connaissais. Il s'était mué en parfait petit soldat, pareil à mille autres, comme s'il sortait d'une fabrique de jouets. Une certaine froideur émanait de lui. Il paraissait distant, impressionnant. Presque plus grand.

Thomas me rejoignit sur le balcon et referma la porte. Je le fixai dans les yeux afin de retrouver un peu l'homme que j'aimais. Je déposai mes mains sur les siennes comme sur un piano, laissant le silence s'installer en moi avant de faire résonner les premières notes. De son pouce, il me caressa tendrement.

— Je suis terrorisée, Thomas, admis-je la voix tremblante et les yeux rivés sur nos mains réunies.

— Moi aussi.

Il cueillit mon visage au creux de ses paumes.

— Ne pars pas, Thomas, hoquetai-je.

La tête penchée, il me sonda des yeux, comme pour vérifier que ses oreilles ne faisaient pas défaut. Il me sourit brièvement. Puis, son air se rembrunit.

— Clara, j'ai donné ma parole... Je dois y aller.

— Épouse-moi avant de partir alors.

— Ha! lâcha-t-il dans un demi-sourire moqueur. Ça serait complètement fou, Clara!

— Je n'ai pas envie que nos vies stagnent en attendant la fin de la guerre... Dis oui! T'inquiète, Bastien n'acceptera jamais de nous marier de toute façon.

Il éclata de rire et me prit dans ses bras.

Thomas et moi nous rendîmes au *Poppydrille* à la hâte, espérant que Bastien s'y trouverait. À notre arrivée, mon bel Écossais fonça vers mon vieux *doorman* et l'entraîna dans mon bureau. Les deux hommes discutèrent longuement dans le plus grand des secrets. Je restai immobile devant la porte fermée, les deux pieds bien campés au sol. Ma respiration se saccadait, et mes poings se serraient. Au bout d'un moment, la porte s'ouvrit, et Thomas vint me rejoindre. En arrivant à côté de moi, il m'effleura le bras. Un frisson me parcourut, et tout mon corps se crispa. Marielle regarda les va-et-vient que commandaient

nos pourparlers comme on regarde un film d'action; sur le bout de sa chaise et en se mordillant les lèvres. Je savais que Bastien n'avait pas refusé que nous nous mariions, mais l'idée d'avancer sur cette route m'effrayait toujours. Lorsque mon vieux *doorman* sortit du bureau en nous souriant, Thomas me souleva de terre, ne contenant plus sa joie. Marielle, pour sa part, sauta au cou de Bastien et l'embrassa sur la joue, ce qui lui arracha un grognement.

Le prêtre de notre église accepta de nous marier trois semaines plus tard et pas un jour avant, le temps, disait-il, que nous fassions les cours préparatoires au mariage en version condensée pour circonstances exceptionnelles. D'ici là, Marielle m'aiderait à tout préparer. Elle prenait très au sérieux son rôle de demoiselle d'honneur et démontrait une efficacité surprenante quant aux prises de décision, comme si elle s'était mariée trois fois déjà.

Du côté militaire, de par le monde, on était aussi dans les préparatifs. En Angleterre et en France, on mettait sous verrous les Allemands qui résidaient sur le territoire. On recrutait des volontaires et des femmes pour servir dans les corps administratifs et médicaux. Les Belges et les Hollandais fuyaient vers la France. Hitler était trop près maintenant pour qu'on l'ignore. Les attaques allemandes déferlaient tous les jours. La guerre n'était plus qu'à une centaine de miles de Paris. L'Italie menaçait de se joindre au chancelier. La Turquie se préparait à d'éventuelles attaques. Seule l'URSS semblait calme.

Ici, on spéculait sur l'arme secrète des Allemands qui leur permettait de faire des avancées spectaculaires. Les gens se ruaient sur les journaux le matin pour connaître les dernières nouvelles. On croyait, ou non, les rumeurs qu'ils colportaient. L'armée canadienne publicisait une nouvelle campagne de recrutement : les forgerons, les briqueteurs, les chaudronniers, les conducteurs, les machinistes, les policiers, tous étaient priés de se joindre aux forces alliées.

Le Premier ministre King affirmait que si l'Angleterre tombait aux mains des Allemands, rien n'empêcherait Hitler de traverser l'océan. Aussi, d'aucuns se sentaient le devoir de porter secours aux mères patries d'autrefois. Partout, on se targuait déjà des prouesses de nos soldats. On se félicitait que le Royal 22^e Régiment ait assuré la garde, en

français, au *Buckingham Palace*. Tous les soirs, au *Poppydrille*, les hommes entraient en fanfaronnant, entonnant en chœur *On ira pendre notre linge sur la ligne Siegfried*. On ne parlait plus que de la guerre. On ne voyait plus que la guerre. Même la mise sous tutelle financière de la ville de Montréal passa pratiquement sous silence.

Afin que la population puisse témoigner son soutien aux militaires, un grand rassemblement a eu lieu cet après-midi au Parc La Fontaine. Plus de quatre mille soldats venus de toute la province ont défilé dans les allées vertes décorées pour l'événement. À travers toute cette euphorie, mes employés et moi préparions une soirée spéciale pour les soldats. Le lieutenant-colonel Grenier nous avait demandé de clôturer la journée par le concours de photographies au Motordrome pendant le dîner régimentaire. Une telle journée serait mémorable pour ses hommes et il était tout naturel de la finir avec un rassemblement plus intime dans leurs locaux. Au programme : de la musique, de la nourriture, des traditions, des souvenirs et de l'alcool, bien entendu.

Vêtues de nos plus belles robes, Marielle et moi installâmes les chevalets pour les cartons sur lesquels nous exposerions les meilleures photos proposées par les hommes. Au centre de la salle, les colonnes octogonales délimitaient le futur plancher de danse. Pour l'instant, une table d'honneur faisait face à cinq longues tables disposées en rangées. L'immense puits de lumière, duquel pendait un grand lustre, ouvrait sur le ciel étoilé. Des serveurs s'affairaient à placer les couverts, une règle à la main.

— Pourquoi y a-t-il autant d'ustensiles et de verres? demanda Marielle.

— C'est un souper protocolaire, répondis-je en riant. Ne t'inquiète pas, je t'expliquerai à quoi ils servent.

Tout était fin prêt pour la soirée lorsque les premiers hommes entrèrent au Motordrome. Voyant les décorations, leurs femmes et les musiciens, ils crièrent de joie en lançant leur bérêt dans les airs. Ils se dirigèrent vers l'espace du fond où nous les attendions, avec chacun un cocktail à la main. Le lieutenant-colonel Grenier prit place au micro. Son habit de gala, composé d'une chemise blanche, d'un nœud papillon et d'une courte tunique rouge

vif ornée de boutons dorés, donnait l'impression qu'il régnait sur le monde. En brossant sa moustache de sa main droite, il remercia le personnel qui avait rendu possible cette soirée et invita le chef des musiciens et moi à le rejoindre à la fin du souper pour un dernier verre, comme le voulait la tradition.

— Permettez-moi de m'adresser maintenant à mes hommes... Messieurs les officiers et hommes du rang, je n'ai jamais été aussi fier de vous qu'aujourd'hui, avoua-t-il en déposant une main sur son cœur. Cet après-midi, vous avez parlé aux milliers de Montréalais qui étaient venus vous voir. Vous leur avez dit qu'il était possible de s'indigner devant la violence et l'oppression. Que les Canadiens français forment un peuple courageux. Porteur d'espoir. Et que nous ne connaissons pas de repos tant que l'ennemi ne sera pas terrassé, tonna-t-il en brandissant le poing. Chacun de vos pas le martelait! Chacun de vos saluts en faisait le serment!

Les hommes crièrent d'un commun accord en signe de leur appui. Le lieutenant-colonel, visiblement fier de l'effet qu'il provoquait, sourit et laissa les hommes exprimer leur joie quelques instants.

— Messieurs, continua-t-il, sous peu, nous partirons pour les vieux pays combattre avec la fougue de notre jeunesse. Soyez assurés que vous me trouverez à vos côtés, affirma-t-il en levant sa main en signe de promesse. Mais avant, je vous convie à une dernière soirée. Prenez le temps de regarder les photos autour de la salle, dit-il en les désignant. Ce sont autant de souvenirs auxquels vous vous accrocherez dans les tranchées. Bonne soirée à tous!

Le lieutenant-colonel remit le micro au chef d'orchestre et descendit les quelques marches de l'estrade. Il serra la main de quelques invités et se dirigea vers la table d'honneur où une place lui était réservée. Thomas s'approcha de moi et me caressa le dos en secret. Il n'avait pas le droit de fraterniser lorsqu'il était en uniforme, mais depuis que je lui avais promis ma main, la sienne ne cessait de me démontrer son affection.

Le souper se déroula dans une atmosphère de fête. Les rires fusaient de partout. Un sergent que je ne connaissais pas remplissait sans cesse ma coupe de vin à mon insu. Il me fallut quelque temps pour comprendre son manège. Lorsque je m'en aperçus, je lui fis de

gros yeux en signe de réprobation. Il éclata de rire et fit un clin d'œil à Thomas qui me tapota le dos en pouffant de rire. Un adjudant s'amusait à perturber Marielle en lui murmurant des obscénités. Ne pouvant se lever de table sans la permission du président du comité du mess, elle rougissait de rage. Je soupçonnais Bastien de s'en réjouir secrètement. Elle m'implorait des yeux de venir à sa rescousse, mais je ne lui étais d'aucune aide puisque je devais me mordre les joues pour ne pas rire. Vers la fin du souper, j'étais un peu dégourdie par l'alcool. Assez pour être plus à l'aise, mais pas au point de perdre toute dignité.

Une fois le souper terminé et les *toasts* consommés, les serveurs débarrassèrent les tables et firent place à la piste de danse. Sans attendre, nous nous livrâmes à une seconde fête. Le lieutenant-colonel Grenier et l'adjudant-chef quittèrent rapidement la salle après quelques salutations de mise. Aussitôt, les hommes retirèrent leur veston et leur cravate, provoquant des effusions de joie de la part des femmes. Thomas se rapprocha de moi sur la piste de danse et défie son nœud papillon en me regardant intensément dans les yeux. Je l'observai, la bouche entrouverte. Mon corps s'électrisa, et je dus m'accrocher aux pans du veston de mon futur époux pour ne pas le lui arracher. Ma tête frôla la sienne, et nos soupirs se mêlèrent. Il prit mes mains en gloussant et me fit tourner.

Nous dansions depuis un moment déjà. Je confiai Thomas à Marielle et me dirigeai vers l'exposition de photos pour reprendre mon souffle. Les hommes butinaient d'un chevalet à l'autre en montrant des clichés à leur compagne, racontant avec fierté une anecdote ou désignant leurs frères d'armes. Certains se prenaient en photo avec l'appareil que nous avions laissé à leur disposition. Bastien vint me rejoindre et m'attira vers des chevalets un peu en retrait. Sur l'un d'eux, il y avait une photo plus vieille que les autres, montrant un homme, enjoué, assis au piano du *Poppydrille*. À côté de lui, un Bastien plus jeune se tirait amicalement avec ce que je devinais être des amis.

— J'ai trouvé cette photo sur la pellicule qui était restée dans l'appareil. Ici, c'est ton père, m'expliqua Bastien en pointant le pianiste. Pour créer une ambiance festive dans le bar, il n'avait pas son pareil. J'ai pensé que tu aimerais le voir...

Je remerciai Bastien en lui enserrant la main. Je restai longtemps à observer la photo, faisant connaissance avec mon père. Force m'était d'admettre que je lui ressemblais beaucoup. Nous avions plus que nos cheveux ondulés et notre sourire en commun, nos mains avaient la même façon de rebondir sur les notes vives. C'était étrange de partager tous ces traits avec lui, sans même l'avoir connu. Des traces de mon père subsistaient en moi, comme si mon corps s'était souvenu de lui, malgré tout ce qui nous avait séparés. J'eus le sentiment de le connaître davantage et de comprendre un peu mieux mes sentiments pour mon bel Écossais. J'aimais Thomas comme mon père avait aimé ma mère. Avant de retrouver Thomas sur la piste de danse, je décrochai délicatement la photo et la glissai dans mon sac à main. Je n'aurais voulu la perdre pour rien au monde.

Lorsque la dernière danse fut annoncée, le soleil était sur le point de se lever. Il y eut un silence soudain. Un mélange de regrets et de soulagement. Thomas me prit par la main et m'entraîna dans un coin plus dégagé de la piste de danse. Il me fit tourner légèrement, assez pour que la jupe de ma robe rappelle la forme d'une cloche. Puis, sa main droite trouva refuge au creux de mon dos. Il chantonna par-dessus la mélodie, comme il l'avait si souvent fait.

*J'attendrai le jour et la nuit
J'attendrai toujours ton retour
J'attendrai car l'oiseau qui s'enfuit
vient chercher l'oubli dans son nid*

Nous ne suivions plus la musique. Nos pas répondaient à leur propre rythme. Je collai ma tête au creux du cou de Thomas et inspirai longuement. Je voulais imprimer son odeur dans ma mémoire.

*Le vent m'apporte des bruits lointains
Guettant ma porte j'écoute en vain
Hélas, plus rien plus rien ne vient*

Thomas déposa sa tête contre la mienne. Il ne chantait plus maintenant. Je sentis sa respiration se saccader. Il laissa échapper une larme qui vint couler sur ma joue. Ma main caressa sa nuque alors que je le regardais. Les yeux remplis de larmes, il chercha en vain à me cacher son trouble. Je vis alors, pour la première fois, à quel point il était vulnérable. Aussi apeuré et démuni qu'un enfant dans les ténèbres de la nuit. Alors, pour l'aider à refermer cette brèche dans sa carapace, je chantai à mon tour.

*Le temps passe et court en battant tristement
dans mon coeur si lourd
Et pourtant j'attendrai ton retour*

Sa main se serra autour de ma taille. Je me collai un peu plus à lui, et restai là longtemps après les dernières notes.

— M'attendras-tu, Clara?

— Toute ma vie s'il le faut.

— Non, mon amour. Toute la mienne...

— Toute la tienne, reformulai-je.

Thomas me serra si fort que mes os en craquèrent. Je sus alors que la brèche ne se refermerait jamais complètement.

Après le dîner régimentaire, les hommes n'étaient plus autorisés à quitter le Motordrome. Du coup, le bar était devenu désert. Bastien s'essayait au piano pendant des heures tandis que Marielle et moi préparions le mariage. Mon futur époux me manquait. Une semaine. Il ne restait plus qu'une semaine avant que Thomas et moi, nous nous unissions. Une course contre la montre. Contre la guerre.

Ne pouvant trouver le sommeil lors de ma soirée de congé, je m'installai dans le salon afin de terminer ma broderie. À la lumière d'une chandelle, je piquais et repiquais un de

mes gants en dentelle. Soudain, on tambourina à la porte. Je pris soin de refermer ma robe de chambre avant d'aller ouvrir. Qui pouvait cogner à une heure pareille?

Thomas se tenait sous une fine pluie, se frottant les mains afin de les réchauffer. J'ouvris la porte, et il s'engouffra dans l'appartement en refermant derrière lui. Piétinant sur place quelques instants, il ouvrit la bouche pour me dire quelque chose, mais se ravisa en mettant les mains dans ses poches. Puis, il soupira lourdement et s'élança vers moi. Il me plaqua contre le mur et m'embrassa avec avidité. Un sentiment d'apaisement m'envahit. Il m'avait tant manqué depuis les derniers jours. Son corps mouillé se collait au mien tandis que ses dents mordillaient mes lèvres. Sa main glacée glissa le long de mon cou et écarta un pan de ma robe de chambre en tremblant. Puis, du bout des doigts, il caressa mon sein par-dessus ma nuisette de dentelle.

La surprise me pétrifia quelques instants. Je redirigeai sa main vers mon flanc, espérant que ça calmerait ses ardeurs, mais Thomas me serra un peu plus contre lui. Ses lèvres, quittant les miennes, effleurèrent mon cou. Je ne pus réprimer un léger gémissement. Des picotements tiraillaient ma peau, et mes poils se hérissaient. Je n'avais qu'une seule envie : sentir sa peau contre la mienne. Mes mains, agrippées à ses hanches, tirèrent sa chemise trempée hors de son pantalon. Mes doigts cherchèrent les boutons alors que je peinais à reprendre mon souffle. En se collant à moi, Thomas souleva l'une de mes cuisses et la cala autour de lui.

La porte, mal enclenchée, s'ouvrit complètement et le vent s'engouffra dans l'entrée, faisant voleter les boucles de mes cheveux. Thomas s'arracha à moi et s'adossa au mur qui me faisait face. En une fraction de seconde, la réalité me frappa de plein fouet. Je savais que nous n'aurions pas dû nous abandonner ainsi, mais j'avais été incapable d'arrêter. Un sentiment d'urgence m'avait envahie. Dans la rue, un passant interpella son chien d'une voix autoritaire. J'eus l'impression qu'il s'adressait à moi. Un peu honteuse, je baissai la tête, et mes doigts caressèrent mes lèvres meurtries.

Dans une semaine, pensai-je, ce ne sera plus un péché. Dans une semaine, je n'aurai plus à rougir de désirer me donner à Thomas. Nous aurons le droit. Et personne ne pourra nous en empêcher. Je levai la tête vers Thomas, mais il détourna le regard. Sa mâchoire se

crispa, et ses yeux s'emplirent de larmes. Peut-être n'avons-nous pas une semaine, songeai-je. Thomas et moi reprîmes notre souffle tandis que le vent faisait danser ma nuisette. La lumière de la chandelle du salon vacillait, créant des ombres sur une joue de Thomas, l'autre baignant dans la lumière bleutée provenant de la rue.

Je me dirigeai vers la porte d'un pas lourd et tirai lentement le loquet. Thomas passa ses bras autour de moi et déposa sa tête dans mon cou.

— Je suis désolé, Clara, je ne voulais pas...

— Tu n'as rien à te faire pardonner, murmurai-je.

Je caressai ses bras et collai ma tempe à la sienne. J'appréhendais la mauvaise nouvelle.

— Quand pars-tu? osai-je.

Thomas resserra son étreinte et soupira péniblement.

— Dans quelques heures... Je... je ne suis pas censé être ici, je pourrais être accusé de désertion, mais je ne pouvais partir sans te serrer une dernière fois contre moi. Le lieutenant-colonel m'a surpris alors que je sortais par la porte donnant sur la ruelle. Il m'a fait promettre de rentrer dès que le soleil se lèvera.

Puis, réprimant difficilement un sanglot, il ajouta :

— Je ne pourrai pas t'épouser, Clara.

Je me tournai et accueillis sa peine dans mes bras, joignant mes larmes aux siennes. Je ne puis dire lequel consolait l'autre. Je l'enlaçai de toutes mes forces, mais plus mon étreinte se resserrait, plus l'image de Thomas se dérobait à moi. Comme si j'essayais d'empoigner de l'eau. J'eus l'impression qu'on m'arrachait la peau et laissait la plaie à vif.

Thomas.

Recroquevillé dans les tranchées.

Ses mains tremblantes insérant des balles dans son fusil détrempe.

Couvert de boue et de sang.

Désespéré.

Terrorisé.

Affolé.

Que pouvais-je faire pour l'aider? Que pouvais-je dire pour le rassurer? Moi qui demeurerai au pays, en sécurité. Il ne nous restait qu'une seule nuit. Quelques heures de tranquillité, tout au plus. La meilleure chose que je pouvais faire, c'était d'aimer Thomas. De tout mon être. De tout mon corps. Si je me donnais à Thomas, maintenant, existerait-il une seule personne pour me juger? Pour me le reprocher? J'étais persuadée que non.

Je pris la main de Thomas et l'attirai dans ma chambre. Alors que je fermais la porte, il se rendit près de mon lit en traînant les pieds, frôlant la couverture du bout des doigts. Je le contournai et constatai qu'il fixait le mur. Ses pensées dérivèrent au-delà des vagues, et je craignais de ne pouvoir le ramener à quai. Une dernière fois au moins. Des larmes frétilaient dans ses yeux. Ma main glissa le long de sa chemise trempée. En silence, je jurai à Dieu d'aimer Thomas pour le reste de mes jours. Malgré les souffrances. Malgré les blessures. Au-delà de sa vie. Au-delà de la mienne.

J'embrassai mon époux. Puis, lentement, je défis les boutons de sa chemise en commençant par ceux du bas. Je le dépouillai de ses vêtements. Mes mains parcoururent ses épaules et son torse, parsemés de taches de rousseur. Sa peau était glacée. Je revoyais Thomas dans la chambre chez Bastien, enfilant ses vêtements sans me voir. Nos regards qui s'étaient croisés. Cet instant qui avait duré. Son sourire moqueur. La peur qui m'avait assaillie. Les œufs. Sur le sol. Tout cela semblait si loin maintenant.

Je fis glisser mes ongles sur son ventre et atteins la boucle de sa ceinture. Thomas pencha la tête légèrement et une mèche de cheveux humide tomba sur son front. Deux larmes s'écrasèrent lourdement sur son torse. Je défis sa ceinture et déboutonnai son pantalon qui échoua à ses chevilles. Il était assailli de tremblements. J'ouvris les draps et assis Thomas sur le lit. Je retirai ses chaussures. Ses pantalons. Ses bas. Il se glissa sous les draps et me tourna le dos en remontant les couvertures par-dessus ses épaules. J'enlevai ma

robe de chambre et la déposai sur la patère. En me blottissant contre Thomas, je collai ma joue chaude contre son cou. Il sentait la pluie et le savon.

Le vent qui s'engouffrait par la fenêtre entrouverte faisait gonfler le rideau. Nous restâmes comme ça, lovés l'un contre l'autre, combattant en silence notre ennemi commun. Dehors, la pluie fine se muait tranquillement en orage. Les nuages étaient si près qu'on avait l'impression de pouvoir les toucher. Un grondement se fit entendre à l'extérieur. Je me remémorais tous mes moments avec Thomas, depuis notre première danse au *Poppydrille* jusqu'à la dernière au Motordrome. Ma gorge se serrait sans que les larmes ne viennent. Je n'avais pas le droit de pleurer, de douter ou d'avoir peur. Ce n'était plus le temps. Je devais être forte, pour Thomas.

Longtemps après, il cessa de trembler.

L'orage éclata pour de bon. Les éclairs illuminaient les nuages en révélant leurs formes impressionnantes, tandis que le tonnerre ne semblait jamais vouloir se taire. Je découvris les épaules de Thomas. Mon index tenta de recréer des constellations imaginaires. Il ne bougeait pas, à l'exception de son pouce qui caressait la peau fine de mon avant-bras. Du bout de mon nez, je soulevai ses cheveux à la base de sa nuque.

— Mon petit tacheté, murmurai-je à son oreille.

Il se tourna lentement vers moi. Toute la tristesse du monde semblait avoir trouvé refuge dans son regard sombre. J'aurais donné n'importe quoi pour que la guerre prenne fin à cet instant précis. Pour que sa peine disparaisse. Pour que notre route ne s'arrête pas là. Comme pour me répondre, une lumière bleutée éclaira sinistrement la chambre. Puis, un tonnerre fracassant retentit. L'humanité était en guerre, et je ne pouvais rien n'y changer. Je devais seulement accepter de laisser partir Thomas. Pour qu'il triomphe.

Mes doigts effleurèrent ses lèvres un peu boudeuses, cherchant à mémoriser chacun de ses traits. Il s'approcha et m'embrassa doucement. C'était comme goûter la chair d'une poire sucrée. Sa main remonta de ma hanche jusqu'à mon torse. De son pouce, il caressa mes côtes et effleura mon sein. Un frisson se hissa jusqu'à ma nuque. Ses lèvres descendirent le long de mon cou tandis que ma tête se renversait. Ses doigts baissèrent

délicatement la bretelle de ma nuisette, découvrant mon sein. De sa langue, il lécha mon mamelon durci. Puis, il remonta jusqu'à mes lèvres. De petits éclairs de plaisir me parcouraient tout le corps. Je ne pouvais m'empêcher de penser que, si je ne pouvais être à lui pour la vie, je le serais au moins cette nuit.

Je défis le ruban de son caleçon et le fis glisser sur ses cuisses. Puis, Thomas retira ma nuisette. Une brise fraîche venant de la fenêtre enveloppa mon corps. Je caressai ses hanches en remontant doucement, effleurant son sexe raidi. Sous mes doigts, des milliers de picots prenaient forme. Lorsque j'atteignis ses côtes, Thomas se tortilla légèrement, et nous gloussâmes tous les deux, un peu gênés. Nous avions dépassé la limite morale depuis un long moment déjà. Mais je ne m'en inquiétais plus maintenant. Je n'avais plus aucune envie d'être sage. Demain appartenait à une autre vie.

Thomas souleva ma cuisse qui se referma sur lui. J'agrippai ses hanches en les attirant à moi. Mes reins se cabrèrent lorsque je sentis son sexe contre le mien. Mes muscles frétilaient au moindre effleurement, provoquant un état d'excitation auquel je n'étais pas habituée. C'était comme si mon sang ne savait plus dans quelle veine se disperser.

Il me pénétra doucement, mais la morsure de son sexe déchirant mes chairs m'arracha quelques plaintes. La panique s'empara de lui alors qu'il répétait mon prénom comme s'il demandait pardon. Il s'arrêta plusieurs fois, mais malgré la douleur qui irradiait dans mon bas-ventre, j'étais résolue à aller jusqu'au bout.

Nos corps s'imbriquèrent, et nous restâmes ainsi quelques secondes. Des larmes coulèrent sur mes tempes. Thomas les embrassa doucement.

— Pardonne-moi, Clara. Je ne voulais pas te faire mal...

Sa voix se brisa sur son dernier mot.

— Ce n'est rien, mon amour. C'est fini maintenant, mentis-je en caressant ses cheveux.

Mon cœur battait dans mon sexe et, à vrai dire, je ne savais plus si cela était dû à la douleur ou au plaisir de le sentir en moi. Thomas me serra contre lui et m'embrassa tendrement. Puis, lentement, nos reprîmes nos ébats. Mes mains caressaient ses bras

tremblants alors que je plongeai mon regard dans le sien. J'y décelai des émotions contradictoires, comme si Thomas n'arrivait pas à en choisir une : inquiétude, peur, rage, désir...

Bientôt, ma bouche entrouverte laissa échapper des gémissements qui se mêlaient aux siens, de plus en plus fréquents. Ses lèvres se rapprochèrent des miennes, les effleurant presque, puis elles trouvèrent refuge au creux de mon cou. Soudain, Thomas me pénétra plus profondément et plus fermement, ce qui me fit gémir de plaisir. Nous nous faisions l'amour avec toute la fureur dont nous étions capables.

Bientôt, mes reins se cabrèrent, et tout mon corps se mit à trembler. Je passai mes bras autour de Thomas et me soudai à lui. Ma respiration se bloqua tandis que je sentis dans mon ventre des millions d'explosions. Thomas poussa un ultime gémissement. Ses mains empoignèrent les oreillers alors qu'il jouissait en moi.

Nous restâmes ainsi quelques instants, sa joue chaude collée sur la mienne. Puis, comme s'il avait perdu son combat, il se laissa choir à côté de moi en soupirant bruyamment.

— Est-ce que tu as encore mal, Clara? osa-t-il au bout d'un moment.

— Oui, un peu, admis-je.

Comme pour s'excuser une millième fois, Thomas passa doucement sa large paume sur mon ventre meurtri. Dehors, l'orage avait cessé. Une brume légère s'élevait du sol.

Puis, nous refîmes l'amour. Je ne pourrais dire combien de fois. Je résistai au sommeil le plus longtemps que je pus, mais les caresses de Thomas ne me rendirent pas la tâche facile.

Je m'éveillai, paralysée par la chaleur de mon propre corps, bercée par la lumière dorée d'un matin qui s'enracinait dans le jour pour de bon. Les draps caressaient ma peau nue à chacune de mes respirations. Lorsque je compris que Thomas était parti, je repoussai les

couvertures qui, soudainement, semblaient enflammer ma peau. Une lettre attendait sur ma table de chevet. Je la cueillis d'une main tremblante.

Ma tendre Clara,

Je n'ai pu me résoudre à te réveiller à la levée du jour. Je n'aurais su te dire au revoir. Si tu savais tout le courage qu'il m'a fallu pour m'arracher à toi. Pour défaire, un à un, tes doigts frêles qui agrippaient mes poignets. La nuit durant, je t'ai sentie combattre le sommeil. Et quand, enfin, tu t'es laissée gagner par lui, tu t'es soudainement mise à irradier de chaleur, comme si ta fureur consumait l'air ambiant. Permets-moi d'emporter un peu de cette chaleur sur le front. Elle réchauffera mes souvenirs du temps passé avec toi. Je me les raconterai quand je serai tapi aux creux des tranchées.

Mon destin à moi est de partir pour le front et de risquer ma vie pour que des gens, comme toi, puissent vivre dans un monde en paix, car vous le méritez. Si je ne reviens pas, promets-moi, mon amour, que tu avanceras sur le chemin de ta vie sans te retourner.

P.-S. Si, par bonheur, je survis à la guerre, sois assurée que je te mènerai à l'autel et ferai de toi ma femme. Pour avoir le privilège de recueillir, toutes les nuits, la chaleur qui émane de toi. Pour que plus rien ne nous sépare. Jamais.

Je t'aime, de tout mon être.

Ton Thomas

Ma main laissa échapper la lettre de Thomas. Il était parti. Comme ça. Sans un bruit. Laissant un trou béant dans ma vie, telle une tranchée éventrant mon propre champ de bataille. Non. Thomas ne pouvait pas partir sans un dernier au revoir.

Je m'habillai à la hâte et m'enfuis de chez moi sans me retourner, sans même prendre la peine de fermer la porte. La lumière crue du soleil m'obligea à plisser les yeux. En traversant le parc, je me mis à courir vers la rue Sainte-Catherine. Le vent fouettait mon

visage et soulevait mes cheveux. Un chien me suivit quelques instants, mais désespéra de gagner cette course.

Bientôt, une brûlure irradia mes poumons. Mes jambes m'ordonnèrent d'arrêter, mais je redoublai d'effort. L'une de mes chaussures se brisa. Je continuai ma course nu-pied. Tant pis pour la saleté du pavé. Tant pis pour l'usure de mes bas de soie. Tant pis pour les écorchures.

À la rue Sainte-Catherine, je grimpai dans le tramway en route pour la gare Bonaventure. J'étais à bout de souffle, mais j'aurais continué de courir si la gare n'avait pas été si loin. Même si le tramway était le moyen le plus rapide de m'y rendre, je désespérais de sa lenteur. Il fallait absolument que j'arrive avant le départ de Thomas.

À la gare, je sautai du tramway et me remis à courir. Des militaires s'amassaient près de la gare. Je bousculai quelques soldats pour me frayer un passage. Des cris de mécontentement fusaient autour de moi. Un bagagiste entassait des sacs kaki au milieu du quai. Je trébuchai, pestant contre ces sacs dans lesquels je m'empêtrai. Je me relevai et continuai de courir. Un train s'éloignait de la gare. Thomas aurait dû être sur ce quai. Dans un de ces uniformes ridicules. Les bras tendus vers moi.

Doucement, les passagers se raréfiaient. J'atteignis le bout du quai. Essoufflée, je restai plantée là un bon moment, les yeux brouillés par mes larmes qui refusaient de couler. Le vent fit virevolter mes boucles et les pans de ma jupe. Des picotements assaillaient mes jambes meurtries.

Plus rien ne serait pareil désormais.

Le sifflet d'un train me sortit de mes pensées. Je ne savais depuis combien de temps j'étais là. Un deuxième cortège de soldats avait pris le chemin vers la base militaire de Valcartier. La lumière orangée avait pris une teinte plus claire, presque jaune. Un frisson me parcourut l'échine et je remontai le col de ma veste.

Bastien apparut au bout de l'allée. Il m'adressa la parole, mais je ne compris pas ce qu'il me dit. Je regardai fixement un calot de laine rouge et noir oublié par un soldat distrait. Son insigne doré brillait au soleil, arborant fièrement la devise des Fusiliers Mont-Royal : *Nunquam retrorsum*. « Ne jamais reculer » Je réalisai alors que j'avais avancé sur le chemin de la vie. Grâce à Thomas. J'avais fait un petit pas, subtil, mais un pas assuré. Par-delà les embûches et mes tourments. Malgré l'incertitude qui me guettait dans les détours que prenait ma route. J'étais désormais persuadée d'une chose; jamais plus, je ne reculerais devant la peur d'avancer.

Je saisis le calot et me retournai vers Bastien en lui tendant la main.

Ensemble, nous retournâmes au Square Saint-Louis où j'étais résolue à vivre.

Pleinement.

Épilogue – Août 1942

Je reçus une nouvelle lettre de Thomas aujourd'hui. Comme chaque fois, je pris le journal et me dirigeai vers la gare Bonaventure, pestant un peu contre la lenteur du tramway. Là, au bout du quai où j'avais vu le train de Thomas s'éloigner, je pris place sur le dernier banc. Ce matin, le soleil était chaud et enveloppant. Tout baignait dans une lumière presque trop crue. La journée promettait d'être l'une des plus belles de l'été. Je lus d'abord les nouvelles du front, comme à mon habitude. Après, je pliai soigneusement le journal et le déposai à côté de moi. Ensuite, seulement ensuite, j'ouvris la lettre.

Je fus surprise de lire les mots de Thomas ce jour-là. Il semblait un peu différent, mais d'une façon positive. Pour la première fois, il osait discuter de la guerre. Il me parlait avec enthousiasme de l'opération de grande envergure qu'ils s'apprêtaient à mener, omettant tellement de détails qu'il m'était parfois difficile de le comprendre. Selon lui, si l'opération était une réussite, la guerre prendrait fin dans quelques mois, et il serait de retour au pays dans peu de temps. Il semblait si confiant et si joyeux que je ne pus m'empêcher d'y croire. Mon cœur cognait contre mes côtes. Thomas survivrait à cette guerre. Nous pourrions enfin nous marier et vivre la vie que nous avions imaginée.

Je fus en état de grâce pendant une semaine. Mais un après-midi, Bastien poussa la porte du bar, un journal à la main. Il demeura immobile dans l'entrée un long moment. Grimaçant et triturant le papier, osant à peine soutenir mon regard. Pendant que Marielle répétait à voix haute pour un rôle qu'elle venait d'obtenir, je me dirigeai lentement vers mon vieux *doorman* avec la ferme conviction que si je ne lisais pas ce journal, la vie resterait la même.

J'avais compris deux jours auparavant que l'opération de grande envergure dont me parlait Thomas était en fait le débarquement de Dieppe. Les bilans des journaux semblaient plutôt positifs. On ne parlait que d'exploits, de courage et d'héroïsme. Je me répétais tous les jours que Thomas allait bien. Il fallait qu'il aille bien.

Je tirai délicatement sur le journal de Bastien : « Première liste des victimes de Dieppe ». Tout mon sang se précipita dans mes pieds. J'eus l'impression qu'une main m'enserrait la gorge, m'obligeant à respirer à petits coups. J'ouvris frénétiquement le journal et, à la page trois, je lus : « Héroïsme des Fusiliers Mont-Royal et de leurs aumôniers à Dieppe ». Je parcourus les lignes en diagonale. Le journaliste expliquait que les soldats des Fusiliers Mont-Royal étaient débarqués dans un secteur particulièrement infernal de Dieppe et que beaucoup d'entre eux avaient disparu ou avaient été tués. Il spécifiait aussi que les nazis avaient fait 1500 prisonniers parmi les alliés, et qu'ils en avaient abattu plusieurs froidement. Il était difficile pour le journaliste de déterminer le sort de chacun de ces hommes. Il ne mentionna que quelques noms, surtout ceux d'officiers hauts gradés.

Quelque chose se brisa en moi, comme si j'implosais. Plus rien ne comptait désormais. Plus rien ne serait pareil. Je pliai le journal, le déposai sur le comptoir et retournai machinalement à mes occupations. Marielle ne s'aperçut de rien.

Au cours des semaines qui suivirent, je mangeais à peine et ne dormais que lorsque je tombais de fatigue, enroulée dans la couverture de mamie. Rien, sauf une lettre de Thomas, n'aurait pu me faire sortir de chez moi.

Je ne reçus jamais d'autre lettre de Thomas.

Au fil du temps, je compris que je n'avais pas été informée du sort de Thomas puisque nous n'étions pas mariés. Peut-être avait-il refait sa vie en Europe. Peut-être avait-il été fait prisonnier par les nazis. Peut-être était-il mort dès ses premières foulées sur la plage de Dieppe. Je ne le saurai jamais. Comme quoi la mort comporte autant de possibilités que la vie.

Réflexion sur les impacts de l'utilisation d'une focalisation interne dans les romans historiques

Introduction

« Naviguant entre le Charybde de la fantaisie pure et le Scylla du document historique, le romancier historique crée une œuvre qui s'inscrit dans un passé vérifiable et qui par la vitalité des personnages et sa richesse suggestive entre de plain-pied dans la fiction [...]. »¹ Cette citation, tirée d'un article de Robert Viau intitulé *La guerre, la mort et les Canadiens français : Les Canadiens errants* de Jean Vaillancourt, a été le point de départ de ma réflexion aux premiers moments de mon projet de maîtrise. Dans ces quelques lignes, l'auteur sous-entend que les romans historiques constituent une combinaison entre le réel et la fiction. Je me suis tout de suite sentie interpellée par cette citation puisque, au commencement de l'écriture de mon roman, *Les méandres des ramilles*, j'avais éprouvé de la difficulté à doser le réel et le fictif. En effet, écrivant à partir d'images mentales, je m'étais plongée dans l'écriture de mon roman avant même d'effectuer des recherches sur l'époque historique. Puisque j'ai toujours eu un intérêt marqué pour la Seconde Guerre mondiale et ayant été membre des Forces armées canadiennes, mes connaissances sur cette époque et sur le monde militaire m'ont permis d'amorcer mon travail d'écriture sans trop d'encombres. Je me disais alors que je pourrais effectuer la recherche de certains éléments après avoir terminé mon roman. Toutefois, après quelque temps, je suis restée coite devant une page blanche. La raison était fort simple : j'étais submergée de questions. *Pourquoi le gouvernement canadien avait-il attendu si longtemps avant de déclarer la guerre à l'Allemagne? Comment ont réagi les militaires à l'annonce de la déclaration de guerre du Canada? Comment se sont-ils préparés à mener une offensive en Europe? Quand sont-ils partis? Quelle a été la réaction des civils? Quels étaient les défis de l'armée canadienne au début de la guerre?*, etc. Les questions se multipliaient dans ma tête et prenaient maintenant plus de place que mes images mentales. Il m'était désormais impossible de continuer à écrire sans effectuer une solide recherche

¹Robert Viau. 2002. « La guerre, la mort et les Canadiens français : *Les Canadiens errants* de Jean Vaillancourt ». *Études en littérature canadienne*, Vol. 27, no 1, Fredericton : SCL/ÉLC, p 48.

historique, ce que j'ai fait. J'ai d'abord lu le document *Nunquam Retrorsum*² portant sur l'histoire des Fusiliers Mont-Royal, puis le journal *La Patrie* des mois de septembre 1939 à mai 1940³, époque couverte par mon roman. Ces lectures, ponctuées de recherches parallèles selon les informations que je lisais, m'ont permis de bien cerner la réalité des Canadiens français qui avaient vécu au début de la Seconde Guerre mondiale. J'avais maintenant une vision globale de cette époque, étant donné la diversité des sujets abordés dans les journaux et la documentation militaire exhaustive de l'histoire des Fusiliers Mont-Royal.

Toutefois, devant une avalanche de notes sur cette époque, un questionnement me restait en tête : si un roman historique doit se baser sur des faits réels, quelle est la place de la fiction dans ce type de récit, mais, et surtout, quelle place occupait la fiction dans le roman historique que j'étais en train d'écrire? Pour amorcer ma réflexion et tenter d'en dégager une réponse, j'ai d'abord dû me demander ce que mon roman avait de particulier. En faisant un peu de métacognition, j'ai réalisé que, dans *Les méandres des ramilles*, l'histoire est vue et vécue à travers les yeux de mon personnage principal, Clara Sénécal. En relisant mes premières pages, je me suis rendu compte que, chaque fois que le récit se focalisait sur Clara, donc chaque fois que j'utilisais la focalisation interne, la part de fictionalité était plus grande que celle du réel. Cette situation avait suffisamment piqué ma curiosité pour que je pousse plus loin mes investigations. En effectuant quelques recherches sur les types de focalisation, j'ai trouvé cette citation : « La plupart des théoriciens de la fiction concluent qu'elle [la focalisation interne] constitue un discret indice de fictionalité, c'est-à-dire que sa seule présence signifie au lecteur qu'il a affaire à un texte fictionnel. »⁴ Mon impression de départ était donc bonne.

² DISQUS. <https://www.fichier-pdf.fr/2011/05/23/nunquam-retrorsum/preview/page/1/>. Consulté le 23 septembre 2013.

³ BANQ. <http://collections.banq.qc.ca/ark:/52327/634107#>. Consulté le 23 septembre 2013.

⁴ Marie Parmentier. 2008. « La focalisation interne dans le roman historique : Les chroniques italiennes, Salammô ». In *Problèmes du roman historique*. Aude Déruelle et Alain Tassel (comp.). Narratologie, no 7, Paris : L'Harmattan, p. 30.

Avant de poursuivre l'écriture de mon roman, je souhaitais en apprendre davantage sur les impacts de l'utilisation d'une focalisation interne dans un roman spécifiquement historique. Est-ce que cette technique d'écriture était bénéfique pour ce type de récit ou si, au contraire, elle était à proscrire? Qu'est-ce qu'elle me permettait de faire en tant qu'apprentie écrivaine? Quelles limites m'imposait-elle? Étant donné les réflexions intéressantes que soulevaient ces questionnements, j'ai décidé d'en faire le sujet de mon mémoire.

Afin de répondre à ces interrogations, je définirai d'abord les notions de roman historique, d'objectivité et de subjectivité. Dans un deuxième temps, je montrerai en quoi les concepts d'intériorité et de restriction de champ, imposés par la focalisation interne, constituent à la fois une aide à l'écriture d'un roman historique et une entrave.

Tout au long de ma réflexion critique, j'utiliserai des exemples tirés de romans, *Si c'est un homme* de Primo Levi et de *Les Canadiens errants* de Jean Vaillancourt, afin d'étayer mes propos. Il est à noter que ces deux œuvres ne peuvent être considérées comme des romans historiques puisque leurs publications sont contemporaines de l'Histoire dans laquelle ils s'inscrivent. Toutefois, j'ai jugé bon de baser mes observations sur ceux-ci, car leurs focalisations, interne et externe, m'ont offert des perspectives différentes sur les techniques littéraires employées par les auteurs. De plus, je trouvais pertinent d'ouvrir mes horizons sur les sujets qu'ils abordaient, soit la vision de la Seconde Guerre mondiale d'un interné dans les camps de concentration et celle d'un militaire canadien-français ayant combattu sur le front. Finalement, s'ils ne peuvent s'inscrire dans la catégorie des romans historiques, les thèmes abordés s'inscrivent, eux, dans l'Histoire de l'humanité qui se retrouve dans mon roman historique *Les méandres des ramilles*. Dans ce dernier, j'ai tenté d'offrir aux lecteurs une perspective autre de cette période, soit celle des civils canadiens-français restés, impuissants, au pays.

2. Le roman historique

2.1 *Les méandres des ramilles*, un roman historique

Avant d'effectuer des recherches sur la focalisation interne, je me devais de bien comprendre les concepts théoriques reliés au roman historique. Au fil de mes lectures, je me suis vite aperçue que la tâche n'allait pas être de tout repos. En effet, tout comme la définition d'un genre littéraire, la définition du roman historique est ambiguë puisqu'elle diverge d'un théoricien à l'autre. Afin de bien cerner les enjeux de mes réflexions, je devais en sélectionner une en particulier. Après plusieurs recherches, j'ai décidé de me concentrer sur celle d'Isabelle Durand-Le Guern : « Dans ce type de roman [le roman historique], les héros seront confrontés aux événements, ballottés au gré des tourbillons de l'histoire, et leur destin se trouvera étroitement lié à la résolution des crises politiques et sociales. »⁵ Cette définition du roman historique me semblait être la plus judicieuse puisqu'en plus de mettre l'accent sur l'importance des événements historiques, elle fait état de l'influence des enjeux politiques et sociaux sur la vie des personnages. Ainsi, nul besoin de savoir si la plupart des témoins vivants des événements racontés sont décédés, si lesdits événements se trouvent dans des manuels d'histoire, si un personnage mondialement historique⁶ est présent ou simplement mentionné, si l'Histoire est présente dans le cadre du récit ou si elle en est le thème principal, si l'auteur a suffisamment documenté son récit, si le lieu géographique où se déroule l'action se retrouve sur une carte, etc. L'important dans un roman historique, selon Durand-Le Guern, est d'abord et avant tout l'influence de l'Histoire sur la vie des protagonistes. C'est la rencontre entre « [...] le conflit historique et le conflit privé, la quête personnelle et la participation au destin collectif, la crise sociale et celle des sentiments, l'aventure individuelle et collective. »⁷ En bref, c'est l'influence de l'Histoire sur l'histoire.

En partant de cette définition, j'ai pu confirmer que *Les méandres des ramilles* constituait un roman historique puisque les enjeux politiques et sociaux engendrés par la Seconde Guerre mondiale (événements historiques à caractère politique) et le statut et les

⁵ Isabelle Durand-Le Guern. 2008. *Le roman historique*. Paris : Armand Colin, p. 10.

⁶ Le terme « personnage mondialement historique », utilisé par Vincent Jouve dans son livre *L'effet-personnage dans le roman*, sera utilisé afin de parler de toute personne réelle ayant joué un rôle dans l'Histoire.

⁷ Isabelle Durand-Le Guern, *op. cit.*, p. 81.

droits de la femme au Québec durant les années 1939-1940 (événements historiques à caractère social) ont des répercussions sur la vie de mon personnage principal. Effectivement, le conflit intérieur de Clara, soit le choix de se marier ou non avec un homme et d'ainsi, modifier le cours de sa vie des seuls faits qu'il en résultera des obligations (tenir la maison, avoir des enfants, voir au bien-être de son mari, etc.) et des pertes (perte de son travail, de son revenu et de ses droits sur son établissement), est directement conditionné par les événements de l'Histoire. En effet, le départ de son prétendant, capitaine au Régiment des Fusiliers Mont-Royal, vers la base militaire de Valcartier précipite sa prise de décision. L'influence de l'Histoire sur l'histoire de Clara est très claire, ce qui m'a permis d'affirmer que *Les méandres des ramilles* est bel et bien un roman historique.

2.2 Le réel objectif dans le roman historique

Une fois cette certitude établie, il convenait de s'assurer que mon roman respectait le pacte de lecture imposé par les romans historiques. Non pas qu'à cette étape de la création, je pensais déjà à la réception de mon roman par les futurs lecteurs, mais, comme le stipule Vincent Jouve, « [...] les règles du genre concernent autant la réception que la création : elles indiquent la perspective dans laquelle le texte est à lire. »⁸ et à écrire, pourrait-on ajouter. Ainsi, pour produire un roman historique, je me devais d'appliquer les règles reliées à l'écriture de ce type de récit afin de pouvoir placer les éléments qui permettraient au lecteur de savoir comment lire mon roman.

Partant de la prémisse qu'un récit historique fait état de l'influence de l'Histoire sur l'histoire en soulignant la tension qui existe entre les deux, j'ai cru bon me pencher sur le premier aspect du roman historique : le réel objectif dans lequel mon roman s'inscrit.

⁸Vincent Jouve. 2001. *L'effet-personnage dans le roman*. Paris : Presses universitaires de France, p. 122.

Puisque j'avais déjà amorcé l'écriture de mon roman, je me suis questionnée sur l'état actuel de mes premières pages. Mon histoire était-elle suffisamment ancrée dans le réel? La question n'était pas anodine puisque, comme le souligne Vincent Jouve : « Si cet horizon d'attente est déçu par le texte, il y a violation du pacte de lecture et la communication ne fonctionne plus. »⁹ Ainsi, si mon roman n'était pas suffisamment ancré dans le réel, cela signifiait que je n'avais pas respecté les règles d'écriture du roman historique et que je risquais de perdre l'adhésion de mes lecteurs, et ce, dès le début de mon roman. Le respect du pacte de lecture était donc primordial.

J'ai amorcé l'écriture de mon roman lors d'un cours pendant mon certificat en création littéraire. Ce contexte me permettait d'obtenir régulièrement des commentaires de la part de lecteurs. J'ai alors fait part de mes inquiétudes concernant mon roman à un collègue de classe et ami. Malheureusement, et heureusement, celui-ci a pu confirmer mes craintes. À sa relecture de mes premières pages, il m'a informée que quelque chose le tracassait depuis le début, mais qu'il n'était pas arrivé à saisir quoi jusqu'ici. C'était, selon lui, le manque de contexte. Ce commentaire m'a amenée à relire le début de mon roman en omettant le fait que j'avais affaire à un roman historique et qu'il se déroulait dans les années 1939-1940, à Montréal. Il ne me fallut pas longtemps avant de reconnaître que mon collègue avait raison : si un lecteur ne savait pas qu'il s'agissait d'un roman historique, l'histoire ne lui permettrait pas de le comprendre. J'ai alors revisité mon roman en y ajoutant des éléments de l'époque : l'habillement du crieur de nouvelles, le titre du journal du jour, des voitures noires et le son particulier de leur klaxon, un gramophone, etc. Tous des éléments que je voyais ou entendais dans mes images mentales, mais que je n'avais pas écrites parce que leur présence était évidente pour moi.

Par la suite, j'ai voulu ancrer davantage mon histoire dans un endroit réel. J'ai donc campé mon histoire dans un lieu plus précis : le Square Saint-Louis. « De même si le roman, dès la première page, fait référence à un lieu réel, c'est parce qu'il sait que le lecteur, reconnaissant *dans le texte* ce qui existe *hors du texte*, sera poussé à recevoir

⁹Vincent Jouve. 2010. *Poétique du roman*. 3^e édition. Paris : Armand Colin Éditeur, p. 10.

l'ensemble de l'histoire comme issu de la réalité. »¹⁰ Cette citation de Vincent Jouve explique bien l'importance d'ancrer le récit dans un contexte concret pour le lecteur. Cela permet au texte de bénéficier de l'épaisseur de la réalité, de faire oublier le caractère fictif du roman et de donner l'impression que l'histoire racontée se confond avec la réalité. En parlant, par exemple, du manège militaire du Régiment des Fusiliers Mont-Royal sur la rue Henri-Julien et en campant mon histoire autour du Square Saint-Louis, le lecteur peut d'ores et déjà avoir l'impression que le récit se campe dans le réel puisque les deux endroits mentionnés existent et sont situés à quelques pâtés de maisons l'un de l'autre.

Tous ces éléments m'ont permis de placer les bases de mon roman historique et d'augmenter la part de réel objectif dans mon récit. Par la suite, en continuant d'écrire mon roman, j'ai gardé cet élément en tête en cherchant toujours à décrire le cadre dans lequel se déroulait l'histoire.

2.3 La subjectivité et la place de la fiction dans le roman historique

Une fois le cadre du réel objectif bien installé dans mon roman, je me suis concentrée sur l'aspect subjectif des romans historiques et la place de la fiction dans ce type de texte.

À cette étape, je me suis rendu compte des différences qui existent entre le travail d'un écrivain et celui d'un historien. Pour Georges Lukacs, « [l]'histoire est un chaos, qui en soi ne nous concerne nullement, mais auquel chacun peut attribuer un "sens" qui lui convient, selon ses besoins. »¹¹ La différence de temps entre les événements historiques et le moment où l'écrivain et l'historien racontent ces mêmes événements prouve que tous les deux possèdent une distance émotive par rapport au sujet traité. De leur situation, ils ont une meilleure vue d'ensemble et peuvent créer des liens que des contemporains ne pouvaient faire. Toutefois, la liberté de l'écrivain historique réside dans le sens qu'il attribue aux événements historiques qu'il raconte. C'est donc dire que « [l]e romancier

¹⁰ Vincent Jouve, *op. cit.*, p. 21.

¹¹ Georges Lukacs, *Le roman historique*, Éditions Payot & Rivages, 2000, p. 201.

historique commence à travailler, à faire des déductions, là où l'historien et le biographe s'arrêtent, faute de preuve. »¹² Cette citation explique bien la différence entre le rôle de l'historien et celui de l'écrivain historique. Si le premier se doit de rester objectif en tout temps et de baser ses propos sur des documents vérifiables, le second a plus de liberté dû à la fiction qu'il met en scène. Ce qui fait dire à l'écrivaine Louise Simard : « Finalement, l'histoire est une matière assez malléable, on en fait ce qu'on veut. »¹³

L'écrivain possède donc le loisir d'interpréter l'Histoire en incluant de la fiction dans le réel, du subjectif à travers l'objectif. Pour mieux comprendre le rôle de la subjectivité dans un roman historique, je me suis représenté l'objectivité (le réel historique) comme un canevas, plat et comportant des trous, et la subjectivité comme un fil qui me permettrait de créer une broderie. C'est alors qu'une citation de Lukacs prenait tout son sens : « Rien n'est vraiment relié objectivement et organiquement avec le caractère objectif du présent, mais justement pour cette raison une subjectivité qui erre librement peut se rattacher où elle veut et comme elle veut. »¹⁴ Ainsi, en tant qu'apprentie écrivaine, je pouvais tisser le récit de mon choix à travers le canevas de l'Histoire en décidant de suivre ce dernier ou non puisque, au final, il est davantage une suggestion qu'une obligation.

Mais alors, où devais-je passer mon fil pour écrire mon roman? Comment déterminer quels trous je devais remplir avec mon histoire? Pour trouver une réponse à ces questions, je me suis replongée dans le texte de Marie Labrecque. C'est alors qu'une citation de l'historien-sociologue Gérard Bouchard a attiré mon attention : « La vérité qui se dégage du roman n'est pas du même tonneau que celle qui sourd du travail scientifique. Mais elle peut être beaucoup plus intense, car elle s'alimente aux sentiments. »¹⁵ Ma broderie consisterait donc à présenter l'Histoire du point de vue émotif, tel que vécu par des personnages fictifs ou réels.

¹² Louise Simard, dans Marie Labrecque, 2006. « Raconter l'Histoire ». *Entre les lignes : le plaisir de lire au Québec*, Vol. 3, no 1, p. 23.

¹³ Louise Simard, dans Marie Labrecque, *op. cit.*, p. 23.

¹⁴ Georges Lukacs, *op. cit.*, p. 203.

¹⁵ Gérard Bouchard dans Marie Labrecque, *op. cit.*, p. 22.

Ainsi, à l'instar de Primo Levi dans son roman *Si c'est un homme*, j'ai décidé de camper la portion subjective de mon roman dans l'intériorité de mon personnage principal. Pour y parvenir, je me suis questionnée sur les valeurs de Clara, sur sa personnalité, ses souvenirs, ses réflexions, ses réactions aux événements, etc. Par exemple, malgré le sentiment général des civils et des militaires, Clara ne pouvait pas être enthousiaste à l'idée que les militaires partent pour l'Europe afin de participer aux conflits armés puisqu'il en résulterait beaucoup de conséquences sur sa vie personnelle. Il était important que mon écriture aille dans ce sens. L'intériorité de Clara se révélait être d'une immense importance pour la part de fiction et de subjectivité dans mon roman.

Toutefois, la présence de l'intériorité d'un personnage dans un roman historique éprouve le récit réel des événements puisque plus on s'approche d'une vision (ou focalisation) interne de l'histoire, plus on s'éloigne de l'exactitude historique des faits présentés, donc plus la part de la subjectivité est grande. C'est pourquoi il était primordial que je ne perde pas de vue le canevas de base de mon récit. Pour y arriver, je me suis souvent replongée dans les journaux de *La Patrie* et dans le document portant sur l'histoire des Fusiliers Mont-Royal. Aussi, dès que je doutais d'un élément dans mon roman, j'effectuais des recherches. Par exemple : les types d'alcool consommé en 1939 au Québec, la police des liqueurs, la brigade des mœurs, les événements politiques de l'époque tels que les élections du mois d'octobre, etc. En me plongeant constamment dans le réel objectif de l'époque abordée par mon roman, je pouvais questionner et préciser les images mentales à partir desquelles j'écrivais et ainsi bien cerner l'intériorité de Clara lors de la focalisation interne.

3. La focalisation interne

3.1 Définition de la focalisation interne

Afin de comprendre les impacts de l'utilisation de la focalisation interne dans un roman historique, je devais d'abord m'assurer de bien saisir ce concept littéraire. Pour ce faire, je me suis penchée sur la définition que Vincent Jouve en a donnée : « On parlera de *focalisation interne* lorsque le narrateur adapte son récit au point de vue d'un personnage. »¹⁶ C'est donc l'orientation de la vision, du point de vue d'un personnage sur le récit, qui définit ce type de focalisation.

Il est intéressant de faire le rapprochement entre le cinéma et la littérature puisque, à ce niveau, les deux types d'art se ressemblent beaucoup. Au cinéma, le point de vue, « [c] 'est d'abord le point, l'emplacement depuis lequel on regarde : donc, l'emplacement de la caméra relativement à l'objet regardé. »¹⁷ En effet, le cinéaste et l'écrivain ont tous les deux un mandat similaire, c'est-à-dire qu'ils doivent tous deux regarder à travers un objectif (pour l'un, à travers un appareil, pour l'autre, à travers les yeux d'un personnage focalisé). C'est en s'adonnant à cet exercice qu'ils verront ce qui est perçu par l'appareil/le personnage, c'est-à-dire l'histoire racontée. Or, si la focalisation vient à changer ou à se déplacer, l'histoire racontée ne sera plus la même. On peut en conclure que le récit des mêmes événements, fait par un autre personnage, pourrait être complètement différent. Il est donc primordial de se demander, lorsqu'on est en présence d'une focalisation interne, *Qui perçoit?* afin de bien cerner l'histoire qui est racontée.

Dans mon roman, la personne qui *perçoit* se trouve à être simultanément mon narrateur et mon personnage principal. C'est à travers elle que le lecteur voit le récit des événements. Clara dirige la caméra vers ce qui semble important pour elle. De cette façon, elle commande le récit selon, comme le dit si bien Genette, « [...] ses restrictions de champ, ses ignorances momentanées, et même ce que le narrateur considère à part soi

¹⁶Vincent Jouve. 2010. *Poétique du roman*. 3^e édition. Paris : Armand Colin Éditeur, p. 40.

¹⁷Jacques Aumont. 1983. « Le point de vue ». *Communications*, Vol. 38, p. 4.

comme des erreurs de jeunesse, des naïvetés, des “illusions à perdre”. »¹⁸ Ainsi, le récit est teinté de son intériorité.

3.2 L'intériorité du personnage principal

La focalisation interne est une façon de percevoir les événements. Mais comment peut-on remarquer sa présence dans le récit? Pour trouver cette réponse, j'ai dû me pencher sur la définition du mot *perception*. Selon le dictionnaire Larousse, la perception est un « [é]vénement cognitif dans lequel un stimulus ou un objet, présent dans l'environnement immédiat d'un individu, lui est représenté dans son activité psychologique interne [...] ». ¹⁹ La perception est donc une compréhension interne, en conséquence, très personnelle, de la vie qui entoure le personnage et des événements desquels il est témoin. De cette façon, la focalisation interne permet d'avoir accès à l'intériorité du personnage focalisé, c'est-à-dire à sa compréhension des événements auxquels il est confronté, à sa conception du monde, à ses réflexions, à ses émotions, à son expérience de vie, à ses valeurs, à ses croyances, etc.

En comparaison, il semble impossible d'avoir accès à l'intériorité d'un personnage en focalisation externe. Selon Genette, « [e]n focalisation externe, le foyer se trouve situé en un point de l'univers diégétique choisi par le narrateur, *hors de tout personnage*, excluant par là toute possibilité d'information sur les pensées de quiconque [...] ». ²⁰ En situant l'objectif de la caméra afin de donner une vision globale des événements, par le biais d'un narrateur hétérodiégétique par exemple, l'écrivain s'interdit par le fait même d'avoir accès à l'intériorité de personnages, quelle qu'elle soit. En lisant *Les Canadiens errants*, j'ai pu aisément observer ce phénomène. Dans un passage, le narrateur explique qu'un personnage vit un moment d'introspection : « Xavier semblait plongé jusqu'au fond de lui-même pour

¹⁸ Gérard Genette. 1972a. *Figures III*. Paris : Éditions du seuil, coll. Poétique, p. 214-215.

¹⁹ Larousse. <http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/perception/59399?q=perception#59036>. Consulté le 7 juillet 2017.

²⁰ Gérard Genette. 1972b. *Nouveau discours du récit*. Paris : Éditions du seuil, coll. Poétique, p. 50.

méditer sur la vie, une opération dont peu de ses compagnons le croyaient capable. »²¹ En excluant le point de vue du personnage dont il est question, l'auteur n'autorise pas la divulgation de son intériorité. En effet, dans cet extrait, le lecteur a uniquement accès à la vision externe du narrateur sur Xavier et sur les raisons de son inaction. La focalisation externe amène donc le récit à tendre davantage vers le document historique que vers le roman historique puisque, tout comme l'écrivain qui utilise une focalisation externe, « [...] l'historien ne peut en aucune manière avoir accès aux pensées de ses personnages. Il ne peut évoquer leurs états d'âme ou leur psyché qu'en prenant d'innombrables précautions oratoires et en présentant son propos comme le fruit de déductions ou d'hypothèses fondées sur des indices. »²² J'en ai donc conclu qu'afin d'équilibrer la tension entre le réel et le fictif dans mon roman historique, l'utilisation d'une focalisation interne, et l'accès à l'intériorité du personnage focalisé par le fait même, semble un incontournable.

À cette étape de ma réflexion, je me suis demandé pour quelle raison un écrivain historique souhaiterait rendre disponible aux lecteurs la vie intérieure de son personnage. Cette question m'amenait inexorablement à me tourner du côté de la réception des œuvres littéraires. « La connaissance intime de l'autre est si rare que, lorsqu'un narrateur nous livre un personnage dans les tréfonds de son être, l'effet de sincérité est immédiat. »²³ Autrement dit, plus le narrateur s'aventure profondément dans la conscience du personnage focalisé, plus le lecteur le prend comme authentique. Et plus sa version des faits semble vraisemblable, moins le lecteur peut le contredire. La fiction devient donc une réalité en soi. En lisant *Si c'est un homme* de Primo Levi, roman à focalisation interne, j'ai pu constater l'impact de l'utilisation d'une focalisation interne.

Depuis ce jour-là, j'ai pensé bien des fois et de bien des façons au Doktor Pannwitz. Je me suis demandé ce qui pouvait bien se passer à l'intérieur de cet homme; comment il occupait son temps en dehors de la Polymérisation et de la conscience indo-germanique; et surtout, quand j'ai été de nouveau un homme

²¹ Jean Vaillancourt. 1994. *Les Canadiens errants*. Montréal : Éditions Pierre Tisseyre, p. 87.

²² Marie Parmentier, *op. cit.*, p. 31.

²³ Vincent Jouve. 2001. *L'effet-personnage dans le roman*. Paris : Presses universitaires de France, p. 135-136.

libre, j'ai désiré le rencontrer à nouveau, non pas pour me venger, mais pour satisfaire ma curiosité de l'âme humaine.²⁴

Dans cet extrait, le monologue intérieur du personnage principal permet d'avoir accès à son intériorité. Dès lors, il devient effectivement difficile de contredire sa réflexion, pour autant que le lecteur la prenne comme vraie, puisqu'elle est très personnelle. L'authenticité du personnage et de son propos s'en trouve donc bonifiée.

Afin d'autoriser le personnage focalisé à exprimer librement son intériorité, l'écrivain doit réduire le plus possible la distance entre lui-même et ledit personnage. L'absence de narrateur, ou l'utilisation d'un narrateur autodiégétique, est dès lors préconisée. La raison en est fort simple. Comme le stipule Dorrit Cohn, le narrateur peut se livrer à des spéculations et à des hypothèses²⁵. Puisqu'il garde le contrôle du récit, l'intériorité du personnage qu'il rapporte peut être teintée de son point de vue, donc faussé. Pour éviter de fausser le point de vue de mon personnage focalisateur, je devais donc éliminer le narrateur, ou utiliser un narrateur autodiégétique. C'est pour cette raison que, dans mon roman, Clara raconte sa propre histoire. Comme le dit si bien Jean Rousset, « [...] nul n'est mieux placé pour saisir ses propres secrets que le sujet lui-même [...] ».²⁶ C'est pourquoi j'ai cherché, dès les premières lignes, à ancrer le récit dans la vision intérieure de Clara. La première scène de mon roman s'ouvre donc sur une réflexion de celle-ci, alors qu'elle observe un militaire qui passe devant elle : « *Il est possible que je meure. Dans une semaine. Dans un mois. Dans un an.* Cette certitude de la vie de tout humain serait la seule qui s'imposerait à moi si j'étais ce militaire en tunique rouge qui passait de l'autre côté de la rue. »²⁷ Cet incipit me permettait de plonger les lecteurs dans l'intériorité de Clara, qui réfléchit, en leur imposant sa vision des choses et en les faisant voir l'histoire à travers ses yeux.

²⁴ Primo Levi. 2005. *Si c'est un homme*. Paris : Édition Pocket, p. 163.

²⁵ Dorrit Cohn. 1981. *La transparence intérieure, Modes de représentation de la vie psychique dans le roman*. Paris : Éditions du seuil, coll. Poétique, p. 45.

²⁶ Jean Rousset. 1972. *Narcisse romancier*. Paris : Éditions Corti, p. 55.

²⁷ Barabey, Martine. 2018. «Les méandres des ramilles», mémoire de maîtrise, Québec, Université Laval, p. 2.

Par la suite, tout au long de mon roman, j'ai ajouté davantage de moments d'introspection. Je me suis rapidement rendu compte que ces moments pendant lesquels Clara faisait état de sa vie intérieure (par des réflexions, par des questionnements ou par des explications liées à ses émotions) me permettaient de donner sa vision des événements dont elle était témoin, donc de faire état de son intériorité. « J'étais moins optimiste. Pour moi, il y avait peu de chance qu'il revienne indemne du front. S'il revenait. Serais-je capable de profiter de la paix s'il n'était plus là? J'en doutais de plus en plus. »²⁸ Dans un moment comme celui-ci, la focalisation interne de mon personnage est pleinement réalisée et la tension qui existe entre le réel et le fictif en est augmentée.

3.3 La restriction de champ

Si la focalisation interne permet à l'écrivain d'explorer l'intériorité et de présenter les événements historiques selon le point de vue d'un personnage, elle apporte aussi son lot de contraintes. Ainsi, le personnage focalisé est celui par lequel on regarde l'Histoire. « Il est l'œil, et l'œil ne se voit pas, mais tout s'y reflète, à condition de se trouver dans son champ visuel; c'est ce champ visuel, et lui seul, qui est montré : une réalité découpée par un regard, c'est-à-dire construite par une vision partielle et orientée. »²⁹ Cette réalité découpée dont parle Jean Rousset, c'est la restriction du champ de vision du personnage à ce que ses yeux lui permettent de voir. En limitant ainsi le point de vue, l'écrivain renonce à présenter certains événements ou les faits dans leur ensemble. À l'instar d'une personne réelle, le personnage ne peut être conscient de tout ce qui constitue le conflit de la Seconde Guerre mondiale. Il n'a accès, en effet, qu'à sa propre perspective des événements. Ce qui exclut, de facto, tous les autres points de vue sur les événements. « Condamné au centre une fois pour toutes par la forme adoptée, ce narrateur voue par conséquent à la périphérie tous les autres acteurs, qui n'existent que par et pour lui. »³⁰ Les personnages externes au

²⁸ Martine Barabey, *op. cit.*, p.57.

²⁹ Jean Rousset, *op. cit.*, p. 142.

³⁰ Jean Rousset, *op. cit.*, p.109.

personnage focalisé n'ont donc une raison d'être que si le personnage focalisé leur en permet une, et ce, même si leur rôle dans l'Histoire a été primordial.

Dans mon roman, on peut effectivement observer ce fait. Le personnage mondialement historique³¹ du lieutenant-colonel Paul Grenier en est un exemple probant. Le rôle de cette personne a été crucial pour la participation des Fusiliers Mont-Royal à la Seconde Guerre mondiale. Il était une personne influente pour chacun des militaires de l'unité, quel que soit leur grade. Son importance dans l'Histoire, c'est-à-dire dans la résolution du conflit mondial, n'est donc pas négligeable. Toutefois, pour Clara, il représente un personnage en périphérie de son histoire personnelle, n'ayant, au final, pour seul but de la renseigner sur certains aspects des événements qui ont eu cours. Ce qui implique que les lecteurs n'ont pas accès à la version des faits du lieutenant-colonel, à son intériorité. Il en est de même pour tous les personnages dans mon roman, à l'exception, bien sûr, de Clara.

Même si certains personnages sont plus présents que d'autres et peuvent donc donner l'impression au lecteur de les connaître davantage, on se rend compte au fil de la lecture qu'on ne les connaît pas réellement, et ce, pour une raison fort simple. « La disparité des perspectives est ainsi maintenue avec rigueur; des deux acteurs mis en présence, l'un est pénétré par l'introspection, l'autre est compris à travers les signes qu'il émet. »³² Ainsi, puisque les personnages satellites entrent dans le champ de vision de Clara, ils sont alors perçus, et analysés, par celle-ci. De cette façon, le lecteur n'a pas accès à l'intériorité de ces personnages satellites, mais à la *perception* de leur intériorité par Clara. « Tout se passe ici comme si le témoin ne pouvait ni tout voir ni tout entendre, mais devinait en revanche toutes les pensées. »³³ Le personnage focalisé adopte alors un rôle qui semble se rapprocher du narrateur omniscient. L'extrait de mon roman qui suit le démontre bien.

³¹ Voir note 6 pour la définition du concept de « personnage mondialement historique ».

³² Jean Rousset, *op. cit.*, p. 110.

³³ Gérard Genette. 1972a. *Figures III*. Paris : Éditions du seuil, coll. Poétique, p. 222.

Tous semblaient heureux. Les rires fusaient de partout, de même que les éclats de voix. Le bar paraissait plus vivant que jamais. Toutefois, en observant attentivement, on voyait flotter dans l'air une sorte de fébrilité ou de frénésie provoquée par l'état d'ivresse avancé des hommes. Comme si le seul moyen pour eux de combattre l'angoisse était de l'enivrer. Mais plus les verres s'empilaient, plus ils s'agitaient, et plus l'air s'électrifiait. C'est alors qu'on pouvait les voir tels qu'ils étaient vraiment. Des enfants. Tétanisés d'effroi.³⁴

Dans ces quelques lignes, Clara se pose comme observatrice du comportement des consommateurs militaires dans son bar. Son analyse est donc basée sur ses observations et non sur des faits puisqu'il lui aurait été impossible de questionner chacun des hommes sur leurs sentiments réels lors de ces soirées. D'un point de vue de l'écriture, on peut observer ce phénomène grâce à « [...] la fréquence [de] locutions modalisantes (*peut-être, sans doute, comme si, sembler, paraître*) qui permettent au narrateur de dire hypothétiquement ce qu'il ne pourrait affirmer sans sortir de la focalisation interne [...]. ».³⁵ Le récit demeure ainsi focalisé sur le point de vue de Clara, tout en informant le lecteur sur la possible intériorité des personnages admis dans le champ de vision de Clara.

Dans un roman à focalisation interne, le savoir transmis est donc restreint à celui du personnage focalisé qui est autorisé par sa situation. « On parlera de focalisation interne lorsque le narrateur adapte son récit au point de vue d'un personnage. C'est donc ici qu'il y a restriction de champ et sélection de l'information. »³⁶ La restriction de champ abordée par Vincent Jouve dans cette situation est une restriction de champ visuel. Comme Clara ne peut avoir une vue globale de la situation entourant la Seconde Guerre mondiale, elle nous présente sa version des faits de sa position de femme non militaire. « Par focalisation, j'entends donc bien une restriction de "champ", c'est-à-dire en fait une sélection de l'information narrative par rapport à ce que la tradition nommait l'*omniscience* [...]. »³⁷ Tout comme l'explique Jouve dans cette citation, l'information transmise se doit donc d'être sélectionnée pour correspondre au champ de vision de Clara.

³⁴ Martine Barabey, *op. cit.*, p. 8.

³⁵ Gérard Genette, *op. cit.*, p. 217.

³⁶ Vincent Jouve. 2010. *Poétique du roman*. 3^e édition. Paris : Armand Colin Éditeur, p. 40.

³⁷ Gérard Genette. 1972b. *Nouveau discours du récit*. Paris : Éditions du seuil, coll. Poétique, p. 49.

L'écrivain historique qui utilise une focalisation interne dans son roman doit alors composer avec la contrainte de restriction de champ puisque celle-ci implique une sélection de l'information narrative. Ainsi, « [...] le narrateur s'interdit de rapporter des événements dont la petite fille n'aurait pas connaissance. »³⁸ En lisant cette citation, je me suis rendu compte que je ne l'avais pas toujours respecté dans mon roman. Par exemple, en décrivant la situation politique dans plusieurs pays au mois de mai 1940, j'avais écrit que tous les pays se préparaient aux affrontements, sauf l'URSS. Ce qui était juste. Toutefois, j'avais ajouté que l'URSS aurait dû se méfier des Allemands puisque, environ un an plus tard, soit le 22 juin 1941, Hitler déclencherait l'opération *Barbarossa* qui viserait à les envahir. Considérant la restriction de champ de mon personnage, il m'était impossible de conserver ce passage dans mon roman, car il découlait de mes propres connaissances sur le conflit mondial et non des connaissances de Clara. Je devais donc faire fi de mon savoir lié au conflit et me restreindre au savoir de Clara. Pour ce faire, je me suis replongée dans la lecture des journaux de l'époque. J'ai ainsi pu remettre en perspective cette partie du roman et faire des choix qui respecteraient la situation de l'URSS en mai 1940 : à cette époque, elle était une alliée des Allemands.

3.3.1 Les choix nécessaires de l'auteur

La restriction du champ, imposé par la focalisation interne, implique donc une seconde contrainte à l'écrivain historique, soit la sélection des informations narratives. Vincent Jouve explique ce phénomène en se basant sur le roman *Ce que savait Maisie* de Henry James : « En focalisant son récit sur Maisie, le narrateur du roman de Henry James sélectionne, parmi les informations qu'il souhaite délivrer au lecteur, celles autorisées par la situation du personnage. »³⁹ En effet, il semble impossible pour l'écrivain de tout dire à propos des événements historiques abordés dans son roman. Parmi toutes les informations auxquelles il a accès, celles qu'il connaît en ayant une distance dans le temps par rapport aux événements historiques et celles qu'il découvre en effectuant des recherches, il doit

³⁸ Vincent Jouve. 2010. *Poétique du roman*. 3^e édition. Paris : Armand Colin Éditeur, p. 39.

³⁹ Vincent Jouve, *op. cit.*, p.39.

faire le tri. « Le romancier historique n'a pas vraiment le choix, il choisit, tranche et découpe, privilégie tels aspects plutôt que tels autres, car l'histoire vraiment totale des événements, tels ceux de 1939-1945, le confronterait au chaos. Tout dire de ce qui s'est passé serait se condamner à n'en rien dire, par excès d'information. »⁴⁰ En effet, durant cette période de l'Histoire de l'humanité, environ cinquante millions de personnes sont décédées, un nombre incalculable de gens ont été blessés ou ont subi des traumatismes multiples, sans compter les stratégies militaires, qu'elles aient échoué ou non. Ce qui fait une kyrielle d'histoires à raconter. Un seul roman ne saurait saisir l'ensemble du conflit qui a sévi pendant six longues années et auquel le monde entier s'est intéressé. L'écrivain historique se transforme dès lors en chirurgien. Il doit disséquer l'Histoire afin d'y trouver les événements qu'il souhaite présenter, ceux qui correspondent au champ de vision de son personnage focalisé. De ce fait, il se retrouve à nouveau devant la dualité imposée par le roman historique : la tension entre le réel et la fiction.

À un extrême, il peut faire fi de l'histoire, celle-ci se réduisant à une toile de fond devant laquelle s'agitent des personnages anachroniques. À l'autre extrême, il peut rechercher avant tout l'authenticité obligatoire, à telle enseigne que l'on finit par croire que son rôle consiste à retranscrire de soporifiques documents d'archives, comme si la matière, l'histoire, se suffisait à elle-même.⁴¹

Le danger subsiste donc pour les écrivains historiques. Si les événements sélectionnés tendent davantage vers l'extrémité du réel objectif, il peut se faire accuser de vouloir se faire passer pour un historien. Au contraire, s'il se colle davantage au côté fictionnel, son œuvre pourrait ne pas être prise au sérieux. Pour éviter de se faire prendre au piège, il doit osciller entre les deux. « Il opte tantôt pour une version de l'arrière-plan historique (le savoir) tantôt pour la fiction (l'expérience du personnage) afin de promulguer son interprétation des faits. »⁴² Les informations narratives doivent donc être sélectionnées judicieusement. Mais alors, comment savoir si une information est pertinente?

⁴⁰ Robert Viau, *op. cit.*, p 47.

⁴¹ Robert Viau, *op. cit.*, p. 48.

⁴² Robert Viau, *op. cit.*, p.48.

L'écriture d'un roman historique implique un grand travail de recherche. Avant de se mettre à l'écriture, l'écrivain historique doit observer l'ensemble des informations trouvées afin de bien comprendre le canevas qui s'offre à lui. Par la suite, « [s]e remémorant le donné vécu, l'auteur l'analyse dans le présent, cherche à saisir ses antécédents historiques, puis ramène à la surface tous ces éléments pour les intégrer dans une nouvelle entité. »⁴³ Cette nouvelle entité, c'est le roman qu'il se propose d'écrire. En interprétant les événements historiques et en tentant de leur donner un sens, l'écrivain sera amené à effectuer un premier tri dans les informations qu'il dispose, éliminant celles qui ne lui semblent pas être porteuses de sens.

À la suite de cette première étape, l'écrivain doit effectuer un second tri des informations narratives. « Dans le roman de guerre, l'auteur s'attarde sur certains incidents qui lui paraissent les plus riches (et donc les mieux propres à inspirer ses écrits et à captiver le lecteur), mais jamais sur la totalité des événements [...]. »⁴⁴ Le choix final des informations doit donc se rapporter à leur potentiel fictionnel.

Comme je l'ai mentionné plus avant, j'ai aussi expérimenté cette contrainte lors de l'écriture de mon roman. Ce dernier fait état des mois de septembre 1939 à mai 1940. Toutefois, après l'analyse des informations dont je disposais, j'ai volontairement mis de côté les mois de décembre 1939 à mars 1940. Cette époque correspond au cœur de la *phoney war*, pendant laquelle, on le sait, les conflits étaient quasiment inexistants. Il en était de même pour les mouvements militaires canadiens. Il me semblait donc impertinent d'aborder les événements de ces mois dans le détail, car je craignais que la lenteur de l'évolution du conflit mondial amène une lourdeur dans mon récit. J'ai alors mis de côté ces mois et j'ai choisi des éléments clés qui étaient survenus entre le mois de septembre et le mois de mai : l'invasion de la Pologne, la déclaration de guerre du Canada, les élections provinciales, la fin de la *phoney war*, le départ des hommes pour la base militaire de Valcartier (phase préparatoire à leur départ en Europe). Ces derniers éléments me semblaient particulièrement riches d'un point de vue historique tout en permettant une large

⁴³ Robert Viau, *op. cit.*, p.47.

⁴⁴ Robert Viau, *op. cit.*, p.47.

place pour la fiction. De plus, comme ces événements ont été mentionnés dans les journaux, il était possible que mon personnage en ait eu conscience.

3.3.2 Les trahisons nécessaires de l'auteur

La restriction du champ imposé par la focalisation interne implique impérativement une autre contrainte : la trahison de l'Histoire. Puisque l'écrivain ne doit transmettre que l'information autorisée par la situation de son personnage focalisé, cela stipule qu'il omettra certains détails ou qu'il en dégage une fausse compréhension. Par exemple, dans mon roman, j'ai dû tenir compte de la position sociale de Clara, soit celle d'une femme civile. Cette position était très restrictive, car il était impossible qu'elle connaisse certains détails. Pour pallier ce problème, j'ai ajouté deux personnages qui avaient pour unique rôle d'acheminer l'information jusqu'à elle : le petit Julien, crieur de nouvelles, et le lieutenant-colonel Paul Grenier, commandant du Régiment des Fusiliers Mont-Royal. Évidemment, ils ne constituent pas les seules sources d'information, mais, en ce sens, leur contribution est non négligeable.

La situation sociale du personnage focalisé est donc d'une haute importance par rapport à la restriction de champ puisqu'elle l'amène à trahir l'Histoire. Selon si l'écrivain raconte l'histoire d'un fantassin de premières lignes ou celle d'un général, la quantité des informations véhiculées, voire même l'exactitude de celles-ci, va différer. Primo Levi en avait bien conscience lorsqu'il écrivait son roman : « Mes livres ne sont pas des ouvrages d'histoire : en les écrivant, je me suis limité à rapporter les faits dont j'avais une expérience directe, excluant ceux dont je n'ai eu connaissance que plus tard, par les livres et les journaux. »⁴⁵ Par cette citation, l'écrivain explique qu'il a sélectionné les informations transmises d'après son savoir contemporain à sa captivité dans un camp de concentration. Selon Dorrit Cohn, le personnage qui raconte son histoire est emprisonné en elle puisque

⁴⁵ Primo Levi, *op. cit.*, p. 294.

son avenir lui est inaccessible.⁴⁶ En effet, seuls son passé et son présent sont à sa portée. Il ne connaît pas non plus l'effet de sa subjectivité sur les événements futurs. Le personnage focalisé possède alors le loisir d'effectuer des prédictions et des spéculations.

Mais nous ne savons pas où nous allons. Peut-être pourrions-nous survivre aux maladies et échapper aux sélections, peut-être même résister au travail et à la faim qui nous consomment : et puis? Ici, momentanément à l'abri des avanies et des coups, il nous est possible de rentrer en nous-mêmes et de méditer, et alors tout nous dit que nous ne reviendrons pas. Nous avons voyagé jusqu'ici dans les wagons plombés, nous avons vu nos femmes et nos enfants partir pour le néant; et nous, devenus esclaves, nous avons fait cent fois le parcours monotone de la bête au travail, morts à nous-mêmes avant de mourir à la vie, anonymement. Nous ne reviendrons pas.⁴⁷

Cet extrait de *Si c'est un homme* montre bien que le savoir du personnage se limitait au passé et au présent, car il ne pouvait connaître son avenir et l'étendu des horreurs des camps d'extermination nazis. En effet, alors qu'il écrivait ses premières lignes dans son camp de travail, il était persuadé qu'il allait y mourir. Cette conviction qu'il avait alors s'est avérée être une trahison de l'Histoire, puisqu'il a survécu.

Mais le concept de trahison pousse plus loin. « Choisir de parler de tel sujet plutôt que de tel autre témoigne de préférences qui, nécessairement, renvoient à des valeurs. On se demandera donc quels sont les centres d'intérêt du texte, sur quels aspects il s'attarde, sur quels autres il passe plus rapidement, ce qu'il préfère ne pas dire. »⁴⁸ En effet, les omissions d'un roman historique constituent, elles aussi, une façon de trahir l'Histoire. Le choix que j'ai effectué de ne pas rendre compte dans mon roman des mois de décembre 1939 à mai 1940 en est un exemple puisque cela sous-entend que rien ne s'est passé pendant ce temps. Or, c'est faux. Pendant ce laps de temps, la *phoney war* amenait les belligérants à être plus ou moins actifs, mais pas complètement inactifs.

⁴⁶ Dorrit Cohn, *op. cit.*, p. 169.

⁴⁷ Primo Levi, *op. cit.*, p. 81.

⁴⁸ Vincent Jouve. 2010. *Poétique du roman*. 3^e édition. Paris : Armand Colin Éditeur, p. 103.

De ce fait, le simple fait d'écrire une fiction historique plutôt qu'un document historique est une trahison en soi. Ainsi, en inventant des personnages fictifs et en les faisant interagir avec des personnages mondialement historiques, tels que le lieutenant-colonel Paul Grenier, j'ai trahi l'Histoire puisque j'ai inventé, en les présentant comme des faits réels, des événements qui ne sont pas arrivés.

3.4 La problématique de la focalisation interne dans le roman historique

L'utilisation de la focalisation interne, avec ce qu'elle implique d'intériorité, de restriction de champ, de choix et de trahison, n'est pas sans poser une certaine problématique lorsqu'elle est utilisée dans un roman historique.

Comme mentionné plus tôt dans mon mémoire, le roman historique est principalement défini par la tension qu'il présente entre le fictif et le réel et par l'influence de l'Histoire sur l'histoire. Afin de produire une œuvre vraisemblable à laquelle les lecteurs adhéreront, l'écrivain historique se doit donc d'équilibrer l'objectivité et la subjectivité dans son roman. Or, l'utilisation de la focalisation interne contribue à augmenter considérablement la subjectivité dans le roman, mettant ainsi en péril l'équilibre établi. Ce qui ne devrait être au départ qu'une tension pourrait alors se muer en déséquilibre.

La focalisation interne semble donc être au cœur d'un des paradoxes du genre du roman historique : elle lui est indispensable, car elle garantit sa spécificité (et sa supériorité) par rapport au livre d'histoire; dans le même temps, comme elle est un indice de fictionalité, elle risque de rappeler au lecteur la nature fictive du texte qu'il lit, et donc de rompre l'équilibre fragile de son immersion fictionnelle.⁴⁹

⁴⁹ Marie Parmentier, *op. cit.*, p. 33.

C'est lorsque l'équilibre entre le réel et le fictif, si fragile dans le roman historique, est rompu que l'écrivain perd l'adhésion des lecteurs. Il aura donc échoué son objectif fixé au départ : faire vivre une expérience à son lectorat.

Il existe aussi un certain danger à attribuer une intériorité à des personnages mondialement historiques très, ou trop, connus. En effet, si l'écrivain pousse trop loin sa liberté fictionnelle cela sera critique pour la réception de son roman.

Elles [les pensées du personnage mondialement historique] sont si mystérieuses que leur récit en focalisation interne dans un roman historique a toutes chances de paraître illégitime au lecteur. En termes narratologiques, il risque de les percevoir comme des infractions [...]. L'inventivité du romancier d'histoire paraît ainsi devoir se cantonner dans des bornes plus restreintes que dans les autres romans [...].⁵⁰

Qui peut se targuer de connaître les pensées, les réflexions, les plus grandes peurs ou même les rêves les plus fous des grands de ce monde? Quel écrivain peut attester connaître l'intériorité de Jules César, d'Alexandre le Grand ou d'Adolph Hitler? Il est impossible pour lui d'avoir accès à ces personnes qui ne partagent pas la même époque historique que lui. Pourtant, c'est exactement ce que l'écrivain historique suppose lorsqu'il utilise la focalisation interne dans son roman. Ce qui ne se fait pas sans heurts.

[...] la vraisemblance de la représentation qu'on lui propose sera beaucoup plus difficilement convaincante que dans n'importe quel autre texte. En effet, dès qu'un personnage historique fait partie du patrimoine culturel commun [...] chaque lecteur se représente peu ou prou, à sa manière, son intériorité [...]. Cette représentation imaginaire, si diffuse soit-elle, a de fortes chances d'entrer en conflit avec la représentation concurrente qu'en donnera la focalisation interne dans le roman historique.⁵¹

Afin de contrer les impacts néfastes de l'utilisation d'une focalisation interne dans son roman historique, l'écrivain doit augmenter la part d'objectivité, ou de vraisemblance,

⁵⁰ Marie Parmentier, *op. cit.*, p. 33-34.

⁵¹ Marie Parmentier, *op. cit.*, p. 34.

lorsqu'il écrit. En limitant ainsi sa liberté fictionnelle, il s'assure de présenter une version de l'intériorité qui se veut plausible. Celle-ci a d'autant plus de chance de correspondre à la représentation que s'en fait le lecteur. En somme, plus le personnage mondialement historique est connu, plus l'objectivité et la vraisemblance des faits présentés doivent être grandes afin de rétablir l'équilibre entre la subjectivité et l'objectivité dans le roman. Et plus l'attribution d'une intériorité à ce personnage se doit d'être faite avec précautions.

Afin de contrer cet impact dans mon roman, je me suis abstenu d'attribuer une intériorité aux personnages mondialement historiques présents dans mon histoire. Ainsi, les quelques fois où Adolph Hitler est mentionné, il est strictement réduit à l'image qu'il projetait à cette époque. Il en est de même pour les politiciens et le lieutenant-colonel Paul Grenier.

Hitler ne pouvait pas acquérir autant de territoires et s'en contenter. C'est un insatisfait chronique; il en veut toujours plus! Depuis l'accord de Munich, on sent bien que l'Europe tremble devant lui. Quand il a réclamé le territoire allemand de la Pologne en avril dernier et qu'il a rencontré une résistance, il ne pouvait pas en rester là!⁵²

Cette présentation d'un Hitler insatisfait est en fait basée sur ma lecture du journal *La Patrie* datant du 1^{er} septembre 1939 qui rapporte un discours prononcé par Hitler devant le Reichstag.⁵³ En cantonnant mon propos sur des documents historiques vérifiables, je me suis ainsi assurée de proposer une version plausible d'Adolph Hitler qui avait toutes les chances de correspondre à la vision que s'en font les lecteurs.

⁵² Martine Barabey, *op. cit.*, p. 3.

⁵³ BANQ. Journal *La Patrie*, 1er septembre 1939, p. 2. <http://collections.banq.qc.ca/ark:/52327/971373>. Consulté le 25 août 2016.

Conclusion

Pourquoi lit-on sinon pour répondre à un désir profond de connaître l'autre, de le rejoindre dans ses pensées et de partager, un court instant, ses émotions; c'est-à-dire d'avoir accès à ce que nul être humain n'a accès, les pensées d'autrui? La littérature se propose dès lors comme une catharsis, une aventure à vivre l'inaccessible.

Cela est d'autant plus vrai pour un roman historique. Puisque les événements rapportés s'inscrivent à une certaine distance plus ou moins grande du lecteur, il y a somme toute très peu de chance pour que ce lecteur ait vécu les événements. Dû à la pluralité des histoires en lien avec un événement historique, le roman historique propose donc à ses lecteurs une aventure nouvelle, et ce, même si celui-ci a pris part aux événements.

L'utilisation de la focalisation interne confère un avantage certain au roman historique puisqu'il répond directement à ce désir intense que partagent les lecteurs en permettant, d'une part, d'avoir accès à l'intériorité du personnage focalisé par le récit et, d'autre part, à la vision interne des événements historiques, ce qu'un document produit par un historien ne peut offrir. Ainsi, en proposant un point de vue intériorisé sur des événements, l'écrivain permet aux lecteurs de vivre une expérience. Cette technique d'écriture constitue donc une plus value pour ce type de roman.

Toutefois, l'utilisation d'une telle technique dans un roman historique ne se fait pas sans heurts. En effet, l'écrivain historique qui utilise la focalisation interne sera confronté, lors de sa période de création, à de multiples obstacles : restriction de champ, sélection de l'information et trahison de l'Histoire. Tous des éléments qui ralentiront son processus de création en l'amenant à effectuer une intense recherche d'informations et l'obligeront à faire des choix.

Puisque le roman historique suppose une tension entre le réel et le fictif, il est impératif que l'écrivain maîtrise les deux côtés de cette médaille, sans quoi il risque de

perdre l'adhésion des lecteurs. Pour ce faire, il doit tout d'abord effectuer une recherche historique approfondie de l'époque couverte par son roman. Il peut puiser dans les journaux, les sites officiels, les photographies, etc. Tous documents crédibles peuvent lui être utiles. Une fois le canevas de base bien maîtrisé, l'écrivain peut dès lors commencer à tisser la toile de son récit en incluant de la subjectivité fictionnelle au réel objectif.

Le but de mon roman était d'offrir une perspective nouvelle, soit celle d'une femme civile restée au pays. Afin d'y parvenir, je me suis basée sur les journaux de septembre 1939 à mai 1940, sur de multiples sites Internet qui comportaient des informations intéressantes pour mon récit, sur le livre portant sur l'histoire des Fusiliers Mont-Royal, etc. Ces documents ont constitué mon canevas de base.

Par la suite, j'ai effectué une grande purge parmi l'abondance d'informations recueillies. Force m'était d'admettre que Clara ne pouvait pas être au parfum de toutes ces informations. J'ai donc choisi les informations les plus pertinentes, celles qui avaient un potentiel fictionnel intéressant, mais qui, et surtout, correspondaient à son champ visuel.

Tout au long de mon écriture, j'ai minimisé la trahison que je faisais à l'Histoire en me cantonnant aux informations recueillies lors de mes recherches. De cette façon, je me suis assuré de bien balancer le réel et le fictif dans mon roman historique. Ainsi, j'ai pu contrer les impacts néfastes de l'utilisation d'une focalisation interne dans un roman historique.

Toutefois, lorsque j'ai eu terminé mon roman, je me suis rendu compte que ce qui importait dans un roman historique qui utilise une focalisation interne était moins l'exactitude des faits historiques présentés que l'expérience de l'intériorité du personnage. Mon roman n'est pas un documentaire portant sur la participation des Canadiens français à la Seconde Guerre mondiale, mais l'histoire d'une jeune Montréalaise ayant vécu pendant cette période. C'est son drame personnel, son expérience humaine prise comme vérité absolue, qui est au cœur de l'objectif de mon roman. C'est précisément cela que je voulais

faire vivre aux lecteurs, et l'utilisation d'une focalisation interne m'a permis d'atteindre cet objectif.

Bibliographie

- Aumont, Jacques. 1983. « Le point de vue ». *Communications*, Vol. 38, p. 3-29.
- Barabey, Martine. 2018. «Les méandres des ramilles», mémoire de maîtrise, Québec, Université Laval, 123 p.
- Cohn, Dorrit. 1981. *La transparence intérieure, Modes de représentation de la vie psychique dans le roman*. Paris : Éditions du seuil, coll. Poétique, 310 p.
- Durand-Le Guern, Isabelle. 2008. *Le roman historique*. Paris : Armand Colin, 128 p.
- Genette, Gérard. 1972a. *Figures III*. Paris : Éditions du seuil, coll. Poétique, 285 p.
- Genette, Gérard. 1972b. *Nouveau discours du récit*. Paris : Éditions du seuil, coll. Poétique, 118 p.
- Jouve, Vincent. 2010. *Poétique du roman*. 3^e édition. Paris : Armand Colin Éditeur, 222 p.
- Jouve, Vincent. 2001. *L'effet-personnage dans le roman*. Paris : Presses universitaires de France, 271 p.
- Labrecque, Marie. 2006. « Raconter l'Histoire ». *Entre les lignes : le plaisir de lire au Québec*, Vol. 3, no 1, p. 19-23.
- Levi, Primo. 2005. *Si c'est un homme*. Paris : Édition Pocket, 314 p.
- Lukacs, Georges. 2000. *Le roman historique*. Paris : Éditions Payot & Rivages, p. 201.
- Parmentier, Marie. 2008. « La focalisation interne dans le roman historique : Les chroniques italiennes, Salammbô ». In *Problèmes du roman historique*. Aude Déruelle et Alain Tassel (comp.). Narratologie, no 7, Paris : L'Harmattan, p.29-44.
- Rousset, Jean. 1972. *Narcisse romancier*. Paris : Éditions Corti, 159 p.
- Vaillancourt, Jean. 1994. *Les Canadiens errants*. Montréal : Éditions Pierre Tisseyre, 250 p.
- Viau, Robert. 2002. « La guerre, la mort et les Canadiens français : *Les Canadiens errants* de Jean Vaillancourt ». *Études en littérature canadienne*, Vol. 27, no 1, Fredericton : SCL/ÉLC, p 47-58.